

Mon journal de police pendant la guerre
Septembre et octobre 1914

3 septembre 1914
(jeudi)

C'est ce jour que je suis appelé par mon estimé et sympathique ami, M^f Antony Bochart, ex chef de la sûreté de Reims, à faire partie de la police municipale au titre d'agent auxiliaire n°47, un brassard vert m'est donc remis, il porte sur un fond carré de cretonne blanche ce chiffre à côté duquel se trouve le cachet du Commissariat central, un képi, celui de Bochart, m'est remis par lui le lendemain au bureau Cérès, il a été surnommé depuis par M^f Prudhomme, commissaire titulaire du 2^{ème} canton (alors revenu) lors de mon départ, le képi a 3 ponts.

De la bouche de M^f Kapveller, Secrétaire de la sûreté, faisant fonction de Commissaire Central, j'apprends avec plaisir que je suis affecté au 2^{ème} canton (Cérès) sous les ordres de M^f Bochart, nommé commissaire par intérim, où il aimerait me voir secrétaire en compagnie de M. M. Camion et Mottet, « Je préfère aller et venir lui dis-je ». Je suis donc planton-cycliste, et suppléant, secrétaire (auxiliaire), au secrétariat.

Au lendemain du départ de la Caserne Colbert, du 132^{ème} de ligne allant au dépôt de Guingamp (et actuellement 1915 à Chatelaudren) me voici de tailleur militaire ayant fait avec mon atelier, la mobilisation en caserne, me voici, dis-je devenu policier, je vais donc déployer le meilleur de mes qualités en ces temps si troublés et si difficiles.

A la veille de prendre mon poste, je vais voir mon orphéonique ami Cabay Henri, Directeur de la chorale l'Avenir. En la bourse du travail, sa demeure, je trouve son épouse et sa famille toute éplorée, déconcertée, pensez ! il fait une chaleur tropicale, et dans leur injustifié émoi les infirmiers français en retraite se sont sauvés à l'approche des Prussiens, laissant partout les récipients que de malades dangereux et contagieux avaient emplis à pleins bords en cet hôpital temporaire. (Econome Stenger.)

Le choléra est donc en marche, et les salles sont terriblement parfumées sous un soleil de plomb, après avoir mis un tablier, je me trousse les manches, et bravement en famille, nous vidons les vases aux senteurs diverses, après avoir, dès le premier vase, éprouvé un violent haut-le-cœur, ayant commencé par le plus terrible, je ne compte pas les litres d'extrait de javelle employés, ni les désinfectants, Ah ! quels parfums mes amis ! J'y songerais toute ma vie. On dit que cette matière (fait cale) [fécales] porte bonheur, je suis tenté de le croire et cela, pour la durée de la guerre. Enfin nous terminons par la salle des avariés, non sans nous avoir prémuni dès le commencement de cette vidange, d'un grand verre de rhum préservateur, nous nous « rhumolisons » les intestins à nouveau, et pour apéritiver aussi nos estomacs devenus aigrelets sous l'action odorante des désinfectants. Nous déjeûnons gaiement ensuite, l'après midi se passe à quelques préparatifs de toilette que je fais en vue de ma tenue policière.

8h ½ soir

Je viens prendre l'air du bureau, et voir les heures de service.
(Rue Cérès) L'adjudant chef d'artillerie Parvaux de Verdun se trouve sans carte pour aller à Ludes, je cours chez Matot (où de nombreux officiers se trouvent) en chercher une et le rejoint avec son convoi, qui s'arrête à l'ombre des grands arbres proche le passage à niveau, route d'Epernay, il est Président de chorale. Il me remercie beaucoup en me quittant, il est heureux.

9h 1/4 soir

Au sortir du bureau, j'aperçois allant vers le centre, et tout habillés de gris une douzaine (environ) de cavaliers allemands, je vois parmi eux quelques hussards, aussi quelques uhlands et dragons, leurs coiffures sont entourés de manchons, ce qui imprécise le caractère de l'arme de ses soldats, je dis à Bochart à côté duquel je marche « Mais les voilà ! » « mais tu te trompes ! » répond-il. C'était bien eux, les premiers venant de Witry-lès-Reims, ils se dirigent sur la « Rathauss » (Hôtel de ville), où ils mangèrent et couchèrent. C'est le commencement, le prélude de l'invasion rémoise. La ville est vide, triste, morne ce soir là, les voilà donc encore !

Vendredi
4 septembre 1914

9 heures matin

A la même date, il y a 44 ans, les allemands faisaient leur entrée en notre ville, triste anniversaire, il faut donc les subir à nouveau, au début de cette guerre beaucoup comme moi ne pensaient pas à ce bien décevant retour des choses.

On téléphone du Central, ordre supérieur est donné aux agents de dire aux habitants qu'ils ne s'effraient pas des tirs de canons en cours, le Boches annoncent leur entrée en ville par des tirs à blanc, disons nous en ce quartier aux habitants sur les pas de portes et que nous faisons rentrer en leurs maisons.

Un homme d'âge, important, appuyé au mur du n°102 me fait remarquer avec calme la contradiction flagrante de notre dire, notre annonce mal accueillie par d'aucun fût par lui rectifiée, il me fit donc remarquer qu'au loin les habitants ramassaient de la mitraille, en effet, à ce moment, un homme se présente devant moi, la main droite tendue sur laquelle il y avait des éclats tout chauds, presque brûlants

Du milieu de la rue du faubourg Cérés proche la rue David, je vois au loin la poussière s'élever, un grand fracas de vitres brisées, se produire, c'était ceux des immeubles compris entre les rues Rogier et la Poste qui sautaient sous le choc des bombes (cafés Roemer, Fournier), étonné, je vais au poste, mais à peine y suis-je arrivé que mon collègue Peschang y arrive avec un sergent cycliste de la garde impériale qui l'avait abordé rue de Cernay. « Qui parle allemand ici » dit-il en sa langue, immédiatement mes collègues qui emplissaient le bureau me désignent, « Wolff, Wolff ! » disent-ils. Le sergent se tourne vers moi et me demande « qui canonne et tire ainsi ? » « Mais ce sont vos camarades, puisque l'on vient de nous faire annoncer que des tirs à blancs se produisaient pour annoncer l'entrée de vos troupes » Mes collègues voulaient aussi converser durant ce court dialogue, mais il leur impose comme à ses hommes un « Roucht » impérieux (tranquille !) Il nous montre alors des schrapnells, des morceaux de fonte, je lui dis que ces débris proviennent de leur artillerie. A ce moment nous nous regardons tous, et comprenons trop bien que nous sommes bombardés. La conversation se compliquant, je recherche les bons offices d'un notable du quartier, Mr Amsler, le fabricant de papier du Château d'eau, habitant proche le Commissariat, au 75 rue du faubourg Cérés. Dès que cette personne fût introduite, la conversation s'engage à nouveau sur le point précédent, et il en résulte que hâtivement va falloir sur les édifices religieux les plus hauts de la ville, hisser le drapeau blanc. Le blond sergent à la moustache soignée avait durant son court passage, offert des cigarettes que tous nous avons refusés « Ich raucken nicht » « je ne fume pas » lui ai-je répondu pour ma part.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas demandé le nom de ce sergent qu'au reste j'ai recherché, mais les événements s'étant précipités, par suite de la bataille de la Marne, ces messieurs ont dûs raccourcir le séjour, qu'ils proposaient de faire, en notre bonne ville de Reims et se sauver (littéralement) vivement au secours des leurs vers la bataille de la Marne.

Cependant au cours de mes recherches j'ai trouvé le 7 novembre une affirmative du fait cité ci-dessus et en donnerais connaissance à cette date.

Sur l'ordre Bochar, Peschang caporal pompier et moi, sortons alors vivement à la recherche d'un drapeau blanc que bien patriotiquement Madame Amsler, femme de l'interprète momentané, ci-devant désigné, nous offre sous forme de drap, je m'en saisis et nous descendons vivement la rue du faubourg Cérés, nous apercevons un blessé à mort qu'un enfant pleurant porte et conduit sur une brouette à la Croix-Rouge (Providence), mais nous sommes appelés par différents groupes aux figures consternées pour voir les morts et blessés gisants et placés momentanément en des couloirs du 48 et en face, le n°35 à l'angle de la place Saint-André, maison contenant de nombreux réfugiés. (Mort Plisson de Rocroi) (1)

Nous ne pouvons nous arrêter, car partis courants vers Saint-André, nous avons encore mieux compris notre mission en voyant les effets terribles du bombardement. Je continue à

(1) En le 35 de la rue du faubourg Cérés a été tué le nommé Plisson Jean Louis Edouard de Rocroi (Ardennes) natif du 5 mai 1863, son fils Charles âgé de 14 ans a été emmené par Lentz ou Leintz Lubin, mouleur fondeur à la Rocroyenne (Rocroi) peu de temps après le décès du père survenue lord du bombardement du 4 septembre 1914.

Toujours le drap blanc en mes bras nous passons rue du Cardinal-Gousset, là une large brèche existe en la chapelle voisinant la gauche de l'entrée de l'église.

Nous décidons, devant ce silence, Peschang et moi de passer alors par les sacristies de la rue Saint-André en enfonçant le bas des panneaux de portes, afin d'éviter le moins de dégâts possible pour pouvoir pénétrer en l'église. Je prie deux jeunes gens d'aller chercher une perche, clous, cordages et marteau chez M^f Milès, entrepreneur de maçonnerie, voisin des sacristies, qui lui sans répondre à nos appels et malgré ma demande à lui faite, s'en va, sans rien nous dire, chercher M^f le Curé Boquillon habitant non loin de là.

En rampant, gens et matériel passent par les ouvertures faites, avant de pénétrer dans l'église embrouillardée, je sens par précaution si l'air en est respirable avant d'y faire engager la petite troupe, nous pénétrons, et arrivons devant les portes des tours, là nouveaux bris, à la porte de l'orgue, M^f le Curé Boquillon alors se présente, nous reproche de faire pire que les Prussiens ! je lui explique que nous n'avions pas le choix des moyens mais que devant nos appels réitérés personne ne répondant nous avons dû, tout en le regrettant, agir ainsi. Je donne l'ordre de continuer à foncer la porte très résistante et de clouer le drap, j'aide. Le curé nous dit alors que cette porte ne donne pas accès à la tour, mais sa voisine, il en recherche la clef en la sacristie des chantres où je l'ai suivi, là nous fouillons partout, le curé tremble, moi, je pense au retard apporté au hissement du drapeau blanc, le sacristain arrive, lui non plus ne sait où se trouve la clef, il se rabat sur le sonneur qui lui aussi arrive, et trouve la clef, il prend celle du grand portail, Enfin ! les portes s'ouvrent même celle du portail comme aux grands jours de cérémonie, la perche drapée de blanc est sortie et déposée sur les premières marches, tandis que des premières et secondes plates-formes les cordages se déroulent, la perche monte. Du milieu de la place je commande la manœuvre, tandis que mon brave collègue Peschang dirige l'équipe plate-forme première en attendant d'en faire autant à la seconde ou là, exactement à 11h25 le drapeau blanc était hissé. Pendant qu'il claquait au vent j'ai pris sur cette plate forme les noms suivants des personnes qui avaient coopérés à ce travail.

11h25

M. M. Wolff Jean Alfred	197 avenue de Laon
Peschang ag.aux.	
Mad ^e Alf. Mériaux	7 R. d. f. Cérès
M ^f Alfred Mériaux emp ^é	au gaz Café américain 7 R. d. f. Cérès
H ⁱ Parmentier	R. Paul Bert Petit-Bétheny
V ^v Motte	R. Gosset 81
Kraff R.	Favart d'Herbigny 50
Michel Berger	R. Fléchambault 62
Jean Fontagné	R. Favart d'Herbigny 57.38
Louis Nocton	Sonneur de S ^t André
Albert Robert	F ^g Cérès 38
M. M. Planque, plombier	R. d'Alger n°3
Braum	R. S ^t -André 14

(vu à Chatelaudren
août 1915 chez le
maître-tailleur
Prioux du 132^{ème} de
ligne) (coupeur)

Le bombardement arrêté je regarde vers la Maison-Blanche l'artillerie prussienne en marche masse grisaille, ondulante, grouillante qui se meut telle une marée, une lave, c'est une surprise pour tous qui regardons.

Les Saxons à l'Usine Holden A peine suis-je rentré au poste qu'un bataillon de Saxons arrive, accompagné d'un employé de la municipalité M., je dois le conduire aux « Anglais » usines de la rue Houzeau-Muiron. Le chef du détachement, un jeune officier parle un peu le français. Je chemine entre les officiers et conversons le long du trajet. Arrivés à l'usine, je veille à l'installation de façon à ce qu'aucune réclamation ne surgisse envers la municipalité, je goûte l'eau devant eux, elle est un peu chaude. Les hommes me demandent du pain, du lard, de la graisse, du beurre, de la charcuterie que la maison Collet, que je vois au départ, rue de Cernay

veut bien leur fournir, je disperse les groupements trop complaisants à converser avec les soldats qui semblent être pour d'aucun de vieilles connaissances. Je vois de la Maison Holden une vieille connaissance John Bentley et de ses amis qui de leur mieux nous aident à loger cette troupe et à supporter leur passage, il ouvre une porte condamnée pour qu'ils puissent rejoindre leurs cuisines roulantes.

Sur la place de l'Hôtel de ville, différents habitants se mêlent trop volontiers aux Boches présents. Les cuisines roulantes attirent des curieux. Je fais circuler étant de passage et de mission au central. Mon vieil ami Gauthier est comme moi très choqué de voir des femmes du peuple et d'autres en compagnie de Boches à la terrasse du café de la banque. En effet l'on aurait cru voir ce monde retrouvant de vieilles connaissances. Je vais prendre les ordres au bureau. Nous ne pouvons que laisser faire. Nous prenons le signalement, noms et adresses des sujets féminins trinquant avec ses messieurs au su et vu de tout le monde c'est tout simplement bien honteux pour des femmes.

Les officiers se montrent reconnaissants ils invitent à déguster le champagne à l'Hôtel de la Plume au vent qu'ils auraient voulu voir plus près, je leur réponds que je ne puis me rendre à leur invitation, je recule de deux pas, les salue, et retourne au Commissariat.

Durant l'installation des Saxons deux scènes m'ont fait rire :

1^{ère} scène.

La première consiste en ce qu'un grand diable roux couleur queue de vache se fait attraper par une sorte de sergent-fourrier ou major, il ne se déplaçait pas assez vite, et restait appuyé négligemment le dos au mur devant ce gradé dont l'épaule droite était orné de cordons auxquels était suspendue une couronne royale, devant cette attrapade le soldat baisse la tête comme un enfant pris en défaut et fallait voir comment ! C'est alors que je dis à ses camarades « Il se fait engueuler » Ya ! Ya ! répondent-ils en riant.

2^{ème} scène.

La deuxième scène a pour auteur principal le même gradé qui une fois toute la troupe installée vient rendre compte de tout à ses supérieurs. Il vient se placer devant eux comme un être à ressorts, et par un baringouinage très vif, et comique tant il circulait gutturalement, il répondait aux questions par eux posées.

Voilà le bilan de ma première journée. J'ai trouvé que je l'avais bien remplie.

		¹⁴ ¹⁶⁺²⁰				
Heures de service	4 sept. vend. 24-7	12-2 . 4-8	10 sept. jeudi	16 sept. merc.	22 s. mardi	
	5 " sam. 8-12	¹⁴⁺¹⁶ ²⁰⁺²⁴ 2-4 . 8-12	11 " vend.	17 " Jeud.	23 " mer.	
	6 " dim. 7-12	¹⁴⁺¹⁸ 2-6	12 " sam.	18 " vend.	24 " jeud.	
	7 " lun. 24-7	¹⁴ ¹⁶⁺¹⁸ 12-2 . 4-8	13 " dim.	19 " sam.	25 " vend.	
	8 " mar. 8-12	¹⁴⁺¹⁶ ²⁰⁺²⁴ 2-4 . 8-12	14 " lund.	20 " dim.	26 " sam.	
	9 " mer. 7-12	¹⁴⁺¹⁸ 2-6	15 " mard.	21 " lund.	27 " dim.	
	etc.etc.					

Samedi 5 septembre Je suis chargé de recenser en le deuxième canton les immeubles atteints par le bombardement, de rechercher le nom des tués et blessés. J'ai pu accomplir ce travail minutieux et ai déposé une brochure manuscrite contenant de précieuses indications, A la commission spéciale chargée de contrôler ce travail qui m'a demandé « Etes-vous du bâtiment ? »

Au rapport de 6 heures, accompagnant la veille M^f Bochart à l'Hôtel-de-ville, j'ai été désigné pour faire ce recensement.

Midi

Un collègue m'appelle rue Cérés où j'étais en compagnie de Bochart, c'est pour nous remettre en mains le nommé Oudinet Louis, né à Ham, canton de Stenay (Meuse) qui a été surpris volant du vin en une cave de la rue Rogier ouverte par un projectile boche. Après une verte semonce, de M^f Bochart qui me fait un signe lâcheur, je le reconduis bienheureux, lui, le

meusien émigré, s'en être quitte à ce prix chez sa fille M^e Decancourt 9 rue de Macon, maison brulée depuis, il avait assisté à mon déjeuner, et goûté à mon vin en attendant sa liberté.

Après-midi

Je relève l'indication suivante pour les troupes abritées « A la Plume au vent » en le restaurant Prosper, connaissance que je devais rencontrer fortuitement en wagon en gare de Chatelaudren, tenant l'hôtel des bains à la plage de Trestraou, Perros-Guirec (Bretagne)

«K.S. Réserve-Jager n°12 »

Ecuries Prosper

C'est au manque de lumière pénétrante en les écuries que cet établissement doit de ne pas avoir logé quantité de chevaux allemands, ils craignaient aussi d'être enfumés avec leurs bêtes en ces écuries un peu sombres et non-confortables disaient-ils.

Les autos Boches munis d'une charpente légère de fer a l'effet de briser en parcours un obstacle, soit sous bois les branchages, vont et viennent avec une rapidité déconcertante tout le long de la traversée de la ville Cérès-Porte Paris, en faisant corner leurs troupes musicales, au poste nous pensons que nos pioupioups doivent approcher, au loin le canon ne cesse de tonner. Il se passe quelque chose ! Quoi au juste ?

L'Instituteur, de la rue Ponsardin, M^r Remy me prie, en une rencontre, que l'on vienne oter les matériaux et vitres cassés que le bombardement a accumulé chez lui, je fais sa commission.

L'officier policier de Dresde

10hs. Je suis dans l'ombre en observation près du poste et regarde passer les convois prussiens allant « Nach Pariss ! » comme ils disaient

Au loin, un roulement de voitures, chevaux au pas, trois véhicules apparaissent, sur le premier un sous-officier, le chef du convoi, sur chaque, toujours des hommes, fusils en main, prêts à faire feu.

Entre les deux pavillons de Cérès (dispensaire et commissaire), les voitures s'arrêtent, et à la lueur des lampes électriques, le sous-officier déchiffre un papier, il parle de S^t-Imoges et Germaine, et il ne sait où se diriger. Apercevant la lanterne rouge, couleur policière qu'il doit connaître il s'écrie « Polizär irhr » (sic) police ici). Il est lui-même officier de police à cheval à Dresde, je quitte mon observatoire car j'étais fixé, mes collègues sortent alors du poste, et là au coin, près de la fontaine, il nous soumet une feuille toute simple sur laquelle au crayon son chemin est indiqué linéairement, à partir du pont de pierre d'Epernay, j'y vois tracé Champfleury, Montchenot, je lui explique son trajet, il remercie, et heureux de trouver des collègues, il se frappe la poitrine en nous faisant comprendre que « Lui, est comme nous ». il sort ses papiers, une photo le représente à cheval dans la cour de son casernement avec autour de lui ses hommes également à cheval, puis aussi nous fait voir sa famille, femme, quatre enfants, il s'attendrit. Ses hommes sont descendus des voitures et nous entourent silencieux et attentifs à la parole du chef, il s'écrie « Ah ! guerre, la malhère » et puis, un geste saccadé, automatique, il commande de remonter, il nous salue, le convoi s'éloigne vers le centre, de la ville, au milieu de la rue éclairée par les lampes électriques. Nulle âme ne se trouve sur leur chemin, le silence revient à nouveau en ce soir attristé.

En compagnie du collègue Paté 38 je reconduis jusqu'au passage à niveau de Bétheny 3 Boches, égarés, venus au bureau l'un deux est saoul, arrivé à Bel-air, il insinue que je les trompe, je ne le laisse pas achever, en lui disant que c'est lui qui se trompe, apercevant le gué, il reconnaît lui-même son erreur et son chemin. Sur le rail grande conversation « Sie haben schlechtes Präsident ! Nicht, Nein ! écourtement disais-je.

Ils se plaignent qu'ils ont le monde contre eux. Ils énumèrent Japon, English, Belgien, Franzosich. « Le peuple chez vous n'est pas conduit comme le nôtre malheureusement pour vous » leur répondis-je.

Dimanche 6 septembre

Les laissez-passer en texte allemand font leur apparition « Erlaubnischein », ils sont timbrés également à la « Kommandatur » établie en l'Hôtel du Lion d'or, sous peine de ne rien valoir, l'on commence à émigrer, il y a affluence, l'ex-garçon de l'Hôtel-Dieu Albert Bollecker y est serveur (actuellement 14 C^{ie} 3^e section 46^{ème} territorial Plouagat (Côtes-du Nord) en habit

et parlant allemand, fait (il faisait) le service de table, auxiliaire précieux comme un peu tardivement.

Beaucoup retournent en Ardennes, et en Meuse tel famille Husson et C^{ie} de Consenvoye, Hélas ! depuis que sont-ils devenus ?

10 heures

Avec mon collègue Cuny, nous allons débrouiller l'affaire de « L'argent mélangé » d'un café rue Cérès 79. M^f Danaux (et son épouse) retraité des douanes, émigré de S^t Michel-Souglard où il est Receveur à la poterie de fer, est hors de cette plainte faite par la tenancière, qui, sous une influence désignée et définie par moi sur la permanence de ce jour l'a formulée au lendemain d'un jour de libations.

Les 2 jeunes
Boches

Une section allemande (infanterie) descend Cérès, deux soldats se trouvent un peu éloignés à l'arrière, retardataires, sans doute. En sens contraire, venant du Centre arrivent deux cyclistes allemands armés, fusil sac (et revolver en poche aussi, probablement) puisque la plupart en avaient) ils sont imberbes, maigres, tout jeunes (à étonner) et cet étonnement n'a pas été partagé que par moi, car la section entière s'est retournée sur les deux jeunes pédaleurs qui cheminant, causaient insouciamment sans s'occuper de l'étonnement qu'ils provoquaient par leur extrême jeunesse (paraissant 16 ans) même parmi les leurs, les deux retardataires en sont restés ébahis, et presque figés sur place, ils se sont détournés difficilement de ce tableau dépeint par la presse avec juste raison.

Lundi 7
septembre

Mes collègues m'affirment que le sergent de la garde impériale du 4 septembre est de service à la caserne Jeanne d'Arc (2^{ème} dragons), j'y cours en bécane pour avoir son nom, j'y trouve le poste relevé, mais le sergent de cette nouvelle section de garde est au courant de la visite faite au Commissariat du 2^e canton, il interroge les hommes présents, l'un d'eux me donne le nom de « Höhne » et encore celui-ci « Heuhne » mais après réflexions échangées entre les hommes et le sergent, ils reconnaissent que ce ne peut être ce Höhne ou Heuhne pour des raisons de services qu'ils expliquent, qu'en tout cas la garde impériale, marchant de l'avant, est partie presque aussitôt dès son entrée à Reims.

J'ai le plaisir de trouver le policier interprète de service Gerthoffer (227 avenue de Laon) et ensemble allons voir le Capitaine (Hauptmann) Bertzholt de la 3^{C^{ie}} du 101^{ème} Saxon, nous le trouvons installé en une chambre de sous-off. Lisant son journal. Toute la caserne est sillonnée par les soldats de différentes armes, ils pillent partout, enlèvent des trophées faciles casques, lances hors de service, etc. qu'ils entassent parmi leurs voitures réquisitionnées.

Très froidement, mais correctement ce capitaine nous reçoit, il nous relate l'envoi du sergent de la garde impériale au Commissariat Cérès, car il a entendu le commandant raconter ce fait devant de nombreux officiers.

4H30
(recensement
bombardement)
Folcheit
Madeleine

Bonne ch. M^{ev} Simon 19 R. Coquebert, elle a déclaré que Reims serait bombardé le jeudi, s'est sauvée de peur d'être trouvée, et fusillée par les Prussiens survenant. Dans sa chambre des conserves mil. (singe). Ai donné ordre de prév^r Comm. En cas de prise d'effets abandonnés par Folcheit. Accès particulier pour elle, liberté d'entrée et de sortie.

¹ Lorrain et
braconniers

Vers le soir, deux jeunes gens soldats, habillés civilement, a mine sympathique, et de bon aloi, se présentent discrètement mystérieusement à moi, ils me disent que soldats, ils se sont échappés des Boches qui les retenaient prisonniers et recherchent le moyen de rejoindre leur régiment et aussi de passer la nuit qui se prépare, je ne peux pas leur offrir le violon comme gîte car si le fait de donner asile se découvre par les Boches ici même, ce serait la mort pour tous, je cherche une maison amie et sure qui les abritera durant la nuit.

Ils viennent le lendemain matin remercier, des bons conseils de prudence leur sont donnés, et nos deux gaillards partent, espérons qu'ils ont fait leur devoir comme leur attitude le laissait supposer, voici les noms de ces deux soldats.

1^{er} Lorrain Pierre de Ploërmel (recrutement de Vannes)

2^e Braconnier Eugène de Revin (Ardennes)

(15h) 3 heures s.

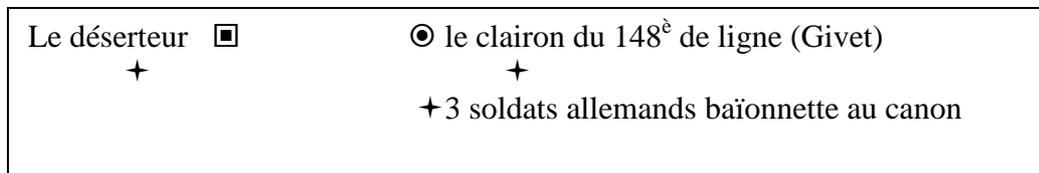
Un grand convoi boche monte vers Vitry-les-Reims, il est composé de tombereaux que je crois être de Berlin, vu leur forme toute spéciale et étrangère, ou peut-être bien de tout autre grande ville ; a distance je remarque les plaques d'identité, lettres blanches sur fond bleue, et un numéro d'ordre, ils font en marche un certain vacarme. De même que les jours précédents, les autres sillonnent précipitamment la grande artère Cérès-Paris.

C'est l'Etat major boche qui de visu constate sa défaite.

Face au petit portail, rue Robert de Courcy et devant la demeure de M^r le D^r Saguet lui causant avec Simonnet (de la Clef de sol) passent 40 hommes de troupes saxonnes, il y en a de trois régiments différents, 104, 179 et 191^{ème} (midi).

6H1/4 soir (18h15)

Au sortir de mon entrevue (Gerthoffer-Bertzholt) de ce jour, je vois avec peine venir un (soldat) clairon (prisonnier) français du 148^{ème} Givet prisonnier également près de lui un grand gaillard, costume de noir, et en manche de chemise blanche (l'on dirait un brave) paysan semblant revenir d'enterrement après une chaude journée son chapeau melon sur la tête, c'était un Boche déserteur, voici le dispositif de cette petite troupe se rendant en la caserne Jeanne d'Arc :



Mardi 8 septembre

Je suis des services policiers affectés aux ouvertures des casernes du canton, pour Colbert, les Boches n'attendent pas la clef pour l'ouverture de la grille principale ils sont là à mon arrivé à quelques ordonnances donnant des soins de pansements à leurs chevaux assez remarquables de beauté, proche le bâtiment du casernier, ils pansent là ces animaux où se trouve une borne-fontaine bien à propos, ils font ensuite aller et venir leurs montures en la cour de la caserne.

Au poste de garde, pêle-mêle, même à terre et n'importe comment se trouvent mélangés en un chaos inextricable des armes de toutes sortes mêmes japonaises etc., voir des obus réels et de parade des vêtements d'officiers et de soldats, des coiffures de différents armes, les quelques soldats boches arrivés s'étonnent de trouver un semblable désordre jusqu'en le corps de la caserne même où se trouve des sacs éventrés de graines, riz, etc., ils sourient de l'effet produit par leur approche, d'aucun s'apprêtent à emporter tout cela. Bien des habitants négligents sont venus apporter hâtivement à Colbert tous les objets de nature militaire qu'ils possédaient encore pouvant compromettre leur sécurité et que la municipalité ne voulait plus recevoir ni accepter en les locaux primitivement désignés par elle lors de l'avis publié à cet effet, et voici que de même que le 7 septembre, les Boches, ainsi qu'aux casernes de dragons, vont emporter des souvenirs français, et aussi les vieilles cuirasses rouillées, hors d'usage, casques de cuirassiers jetés devant l'immeuble du casernier situé à gauche de l'entrée principale.

Je pense au déménagement effectué les 1, 2 et 3 septembre que j'ai opéré sur l'ordre du M^e tailleur M^r Prioux, mon patron en ses ateliers de la caserne, j'ai enlevé tout, excepté un large comptoir agencé, n'ayant pas trouvé d'ouvrier voulant le faire j'ai dû laisser aussi les chiffons, songeant au feu qu'il pouvait engendrer, j'aurais voulu les voir enlever par l'acheteur habituel prévenu, je voudrais bien aller voir tout cela encore, mais le factionnaire allemand empêche d'aller en cette partie de la caserne, craignent-ils le placement d'une bombe ? Un jeune sous-officier botté s'étonne de voir des effets militaires aussi fin et de valeur, jetés à terre en le poste, il s'exclame sur la bonté du drap en me disant « Beaux et fins vêtements ! » il continue en disant « Les Français doivent être riches pour se permettre de délaissier des effets pareils » Je lui répons par l'affirmative.

Durant ma surveillance je songe aux trois jours de peine subies durant ce déménagement pour lequel je n'ai pu trouver en ville ni cheval, ni voiture, si ce n'est la charrette étroite et le fort mulet d'un vieux camarade d'école, qui ému comme moi, ne voulait pas laisser aux Prussiens proches le loisir de nous piller davantage.

(Jules Bolâtre, rue Favart d'Herbigny)

6h10 A ce moment je suis en compagnie de Mottet secrétaire, et descendons la rue du faubourg Cérès, nous apercevons place S^t André, face à Strohm le photographe, un soldat allemand ivre en petite tenue d'infanterie, il fait avec son sabre le vide autour de lui. Il interdit le trottoir sur lequel il est, tout, comme ses supérieurs le font en Allemagne et a renversé à terre une jeune fille en la troussant avec son sabre, disent quelques témoins. Au pas de promenade, je m'approche de lui, de même qu'aux passants dont j'avais observé le geste négatif, il me demande au passage mes papiers, « Je lui réponds que ma tenue en tient lieu et que j'en ai pas à lui en montrer » je lui ajoute « Je suis policier » « je n'ai pas besoin de papiers » « Ich bin polizär ! » « Ich braüch quein papier ! » Il va donc vers le mur proche des pissottières, et là, devant la foule ahurie et apeurée qui regarde, il fait des gestes désespérés en même temps qu'il profère et baragouine je ne sais quelles menaces tant son langage est pâteux devant son imaginaire téléphone, il revient vers moi en me disant « Il va venir (Lokent !) (Lokent !) ! ». jugeant que cette scène grotesque assez courte était suffisante dans sa bêtise et ne voulant plus l'entretenir, je me disposais à le quitter, et lui dit enfin pour rompre « Ich frechten sie nicht ! » « Je ne vous comprends pas ! ». C'est alors qu'à ce moment il me promène la pointe de son sabre sur l'abdomen et de bien mauvaise humeur me dit « Ah ! vous ne voulez pas me comprendre, eh bien, vous comprendrez tout de même ».

Dire qu'à ce moment j'étais souriant, pas vrai ! Je tourne des talons sans aucune presse, et le plus calme possible je rejoins Mottet qui était de même que les assistants de cette scène à une distance respectable, je cherche des yeux un supérieur allemand, mais je ne vois arriver que 3 soldats qui parvenus vers le saoulé, lui demandent (Wass ist ?) « Qu'est ce qu'il y a, Kamarade ! » « On m'insulte ! » répond-il ! Inutile devant une aussi évidente mauvaise foi de le faire saisir, c'est alors que je me perds parmi la foule.

Remontant à mon service le lendemain, je suis abordé par une annexée qui connaissant l'allemand et ayant assistée à la scène de la veille me dit « Vous l'avez échappée belle hier ! » je tenais un témoin, et avec celui de cette dame Poirson-Lacour rue du faubourg Cérès 48, celui de Madame Escotte, même adresse et aussi de M^r René Fischbach 41, même rue.

En résumé, pas de tué, ni de blessé, un rapport, des témoins entendus, des complications par-dessus tout évités.

(10h15 soir)

Boulevard S^t Marceaux, sabre devant lui, paquets sous le bras, un boche saoul recherche son cantonnement « Que faites vous là ? » lui dis-je. Ce saxon me reconnaît pour avoir conduit son détachement aux Anglais (Usine Holden) Je lui indique son chemin, il s'en va content en me frappant amicalement l'épaule.

Nous sommes priés de ne plus laisser aucun ancien « Laissez-passer » en les mains de ceux qui en sollicitent de nouveau, témoin le présent présenté p. l. mari.

Mercredi 9 septembre

Mon collègue Normand me montre un billet boche à lui remis par un supérieur allemand lors de son service aux casernes de Dragons. Voici sa traduction : « Le possesseur de ce billet a reçu un kilo de tabac en échange de son aide fidèle » signé K.A. Le tabac provenait de l'entrepôt pillé de la rue Hincmar, reconnaissance peu coûteuse pour l'officier.

13h45

Place du Parvis, un obus boche tombe, l'endroit de sa chute se trouve peu de temps après caché par un monceau de paille sur lequel se couchaient les Boches.

après-midi

Coup de téléphone du Central, il s'agit de réquisitionner une voiture de suite, n'importe où elle se trouve, et aller de suite avec à « Jeanne d'Arc » (caserne dragons) chercher les 4 officiers allemands qui l'ont demandé pour venir en ville au grand hôtel. « Allez Wolff ! me dit

le téléphoniste. Je pars, les grandes artères sont vides, pas de fiacre, rien !, je file au direct, chez le loueur rue de l'Ecu 14-16 (Régnier) la dame me reçoit aimablement, mais fait des réserves confidentielles en apprenant que c'est pour des officiers allemands, elle craint que son cocher M^f Charmail François et le matériel ne reviennent plus, je la rassure, le cocher prudent également sans le faire voir et ayant entendu tout de même s'était prémuni de papiers et d'argent devant l'ordre donné.

En cours de route il m'avoue sa précaution en me disant « On ne sait pas où l'on va avec ces gars-là ! »

En effet bien des voitures par eux réquisitionnées momentanément n'étaient jamais revenues à leur légitime propriétaire, témoins nombreuses celles vues au cours de mes pérégrinations.

Je croise sur le boulevard des casernes une automobile surchargée d'officiers supérieurs à collets rouges allant vers Pommery, généraux je crois en reconnaissance (c'était de l'Etat-major), ils m'interpellent au passage, je ne réponds pas, ils filent tellement vite et se perdent en un nuage de poussière, tandis que moi à bicyclette je suis au-devant de mon humble fiacre et canasson, il fait chaud, l'entrée de la caserne n'est pas gardée, si ce n'est par un des nôtres (agent) il me désigne au loin sur un banc quatre officiers parmi eux un major de différentes armes je me présente à eux et en français les informe que la voiture demandée est à la porte, ils désirent la voir, je réitère qu'elle est à l'ombre devant le poste, le quatrième à ma gauche sourit alors ironiquement devant cette réponse, je le regarde un instant en m'arrêtant intentionnellement de causer, il replisse ses lèvres, je salue en reculant, comme d'habitude, toujours pour éviter une effusion de main, et je me retire. Je passe le lendemain en la maison de louage le personnel et matériel sont rentrés, le cochet a eu deux marck de pièces comprises, finalement nous nous avouons tous nos craintes de disparition.

Les gosses courent après les détachements Boches circulant en ville, ils grimpent sur les autos et indiquent aux chauffeurs Boches la direction qu'ils recherchent. Il faudrait que les parents les corrigent de cette attitude en les conservant à la maison.

Des soldats Boches de l'infanterie circulent rue Carnot, ils m'abordent et me demandent de leur indiquer une maison hospitalière, je réponds que les pensionnaires de ces établissements sont toutes parties, expulsées, ils pensent alors qu'ils trouveront cet article au cours de leur promenade.

Avec M^f Touyard le concierge du Palais de justice, je constate des traces d'escalade et d'effraction faites par les soldats Boches sur le nouveau bâtiment (grilles, portes).

A 8h25 ce matin passe place Royale une auto char-à-bancs de face contenant de nombreux soldats saxons revêtus de vert. Ils vont vers Porte-Paris. C'est du récupéragere-renfort.

Le premier mouvement d'une retraite s'effectue les convois (très longs) se croisent, à 3 heures celui allant vers Neufchâtel comportait plus de 3000 voitures comptées place Luton par un témoin oculaire digne de foi, M. Marcel Kolventer, pâtissier avenue de Laon 197.

Je suis réveillé au petit jour par un bruit de pas très cadencé, et par un chant à l'unisson se terminant par quelques mesures de duo, le tout, ma foi, très musicalement exécuté, dès la dernière mesure terminée, un silence des voix se produisait lequel était marqué par le bruit des chaussures ferrées équivalent a 4 temps, soit quatre pas, puis à nouveau l'unisson reprenait, tel a été mon réveil au poste. Cette troupe composée de 50 à 60 hommes venait de Bétheny et descendait le boulevard Jamin, séduit par cette chorale matinale déambulante, je me suis donc levé à son approche, mais que juste pour la voir s'engager rue du faubourg Cérés, passée notre Commissariat, duquel je tenais la porte entr'ouverte, tel un brusque éveillé se montrant à sa fenêtre. C'était un petit renfort qui certainement a été émiétté.

jeudi 10 septembre

10 septembre
(6h matin)

Jeudi 10
septembre

Durant mes heures de repos j'entre après service au café Robinet, rue Carnot, en la buvette et dépose mon képi à la cuisine trois soldats sans armes de la garde impériale en petite tenue sont assis à la file sur la banquette adossée au mur face le comptoir, devant eux, avec son fusil dans les jambes, sac au dos, se trouve un trainard, sans aucun doute, car il est ivre, dès qu'il me voit, il me cherche noise, grince des dents, il ne cesse de dire « offitzir ! offitzir ! » englisch ! Cherche-t-il par une histoire à justifier devant ses supérieurs son retard, car tous les combattants boches filent dare-dare vers Porte-Paris, lui reste là à s'abreuver de bière, en regardant ses 3 compatriotes de face qui eux ne veulent pas fraterniser avec lui, il ajoute comme pour les exciter, « Fainen Kleider ! (sic) Fin habit ! Beau effet » et ils regardent alors ma vareuse noire en effet taillée à l'officier et en possédant le col, il dit encore « Englisch offitzir » Il graduait cette fois. C'est alors que souriant, je m'avance pour prévenir son geste futur, car il peut penser avoir fait une découverte, je lui dis donc « Ich bin nicht englisch offitzir, ich bin ein arm militarische schneider ⁽¹⁾ les 3 autres rigolent, le poivrot pas, il se fait tard les 3 impériaux voudraient se coucher et sur leur demande je les dirige chez Erard place des Marchés là le café est fermé, à mon appel Erard blessé mortellement depuis par le bombardement et sa femme apparaissent à un étage, mais de même que moi entendant et comprenant qu'ils ne veulent payer qu'avec un bon de réquisition, ils ferment leurs volets, le poivrot suit toujours, ils le sèment avec dédain, non, sans me remercier de ma course.

Vendredi 11 septembre

Ce soir je fais du 8-12, notre conversation au poste est interrompue par l'arrivée d'un officier allemand, grand gaillard, me semblant être affecté au service de l'arrière, trains, équipages, que sais-je, tout comme un homme du monde il ôte son casque, se dégage, et demande la permission de s'asseoir, cela en français tant soit peu écorché, il me demande ensuite le casernement Mars (Neufchâtel) et en payant dit-il il aimerait avoir un guide, mes collègues me désignent des yeux, je prends avec moi mon select collègue Dely, dont la maison proche sera bientôt brûlée jusqu'au rez-de-chaussée, et à la plus grande satisfaction de cet officier qui se confond en remerciements, nous montons sur le camion qui devant le Commissariat attendait, il ordonne aux soldats de me faire avec la paille une place moelleuse et la meilleure parmi eux en la paille répandue, je la donne à Dely qui canne en main s'installe non sans me dire tout bas « Gare ! mon vieux, où allons nous par cette nuit noire avec ces boches », mais moi bien décidé, devant la correction de l'officier, je lui dis « A pas peur ! ». « En sautant, je m'assois sur le côté droit du camion, l'officier supérieur chevauchant vient se placer près de moi, nous conversons le mieux possible, au milieu du bruit fait par le camion et la pas des chevaux, ce supérieur avait un sous-ordre à sa droite. Du casernement Mars, nous approchons, j'en averti le chef pour éviter une balle les deux sentinelles nous arrêtent à distance par le cri de « Verda » Le chef s'avance, nous à la suite suivons, les sentinelles expliquent la retraite en cours à leur supérieurs, « Da ! Da ! Da ! » fait-il, il ajoute quelques « Zo ! Zo ! » la conversation est longue, longue ! d'immenses lueurs rougeâtres apparaissent vers l'Aisne, il est certain que des pays entiers brûlent ! Rroum ! Rroum ! fait dans le lointain de l'Aisne le canon allemand de sa voix basse et connue, le chef décide de rester il nous offre de nous reconduire par quelques hommes nous déclinons ce service, et tranquillement Dely et moi rentrons pédestrement au bureau pour en sortir, nos heures étant terminées, des feux étaient visibles de tous côtés, Reims sans lumière semblait être en un cercle de feu s'il est des heures de la vie dont on se souvient ce sont bien celles-là, quelle tristesse !...

Vendredi 11 septembre

La bourse du travail, hôpital temporaire possède quelques blessés boches, ils sont traités avec soins spéciaux par un docteur rémois M. Jacquinet et son épouse, quelques dames de la croix rouge, parmi elles une dame israélite alsacienne comme, une sœur d'ordre religieux allemand veille à l'entretien des blessés avec une cuisinière alsacienne habitant proche de là.

⁽¹⁾ « Je ne suis pas anglais officier, je suis un pauvre tailleur-militaire ! »

La sœur allemande versant un certain soir trop abondamment le bon café de France en les bols spacieux de ses protégés, s'est vu restreindre une partie de ces grains précieux, je les ai vus, affamés sur ce jus les nouveaux arrivants, se tenir bien difficilement à table et dire ce soir là « Encore ! ma sœur ! » Elle versait ! elle versait dame, cela coutait si peu à la grande sœur, vêtue de bleue foncé.

Un soldat typique s'y trouve, c'est le lorrain Gabriel Constant de Vic-sur-Sarre, il est du 11^{ème} Régiment d'Infanterie Hanovrien, il est accompagné d'un camarade, tous deux ne recherchent que le moyen de ne plus marcher, et de rester prisonniers, car ils sont prévenus, les leurs reculent. Constant qui parle correctement le français, se terre avec son ami en un coin dérobé de l'établissement, surpris de ne plus les voir et craignant une fuite, je les recherche, et les trouvent lisant et regardant les journaux illustrés, tous deux côte à côte, assis sur un lit de fond d'une salle basse du R.D.C.

A ma vue, ils rient « Ist besser irh » « C'est meilleur ici » dit celui qui ne sait causer français.

En tous cas, je sais que leur équipement, moins le fusil n'est pas retourné chez les Boches, j'espère un jour sortir le tout de leur cachette. Jaloux et soupçonneux, quelques camarades boches en leur lit les regardaient en causant ent'eux, car l'on ne ménageait pas de témoigner ouvertement sa sympathie à Gabriel, Cabay l'appelait Gabriel par çï ! Gabriel par là ! de leurs lits les mangeurs de tartines de graisse et de viande crue nous regardaient regardaient, ils le mettaient déjà à l'index en attendant pire pour lui.

Qu'est-il devenu ? La fuite boche se prépare, on la sent, on la devine.

12 septembre sam.

C'est la retraite prussienne ! nous concentrons notre joie, pas de sourire visible pour les Boches, mais entre nous, quelle rigolade, notre tranquillité parfois les étonnaient ils feignaient par moments également de ne pas s'en apercevoir, ils sentent bien que l'élément français est supérieur.

Boulevard Gerbert, cavaliers et autos allemands vont et viennent comme souris pris en cage, un long convoi de blessés boches se dirige vers Gerbert, il prend au passage ceux de la Bourse, et de l'Ecole de la place Belle-Tour qui aimeraient mieux rester en leur lit. La grande sœur bleue de la Bourse fait son paquet, elle va chercher sa petite coreligionnaire voisine de la place Belle-Tour et toutes deux se joignent au convoi qui toujours continu de marcher lentement, tel une procession.

Vers le soir des troupes d'infanterie prussienne passent place Royale venant de Porte-Paris, les groupes sont de 30 à 40 hommes au plus beaucoup ont la pelle et la pioche sur l'épaule, des mitrailleurs accompagnent chaque groupement, les magasins sont fermés et les rideaux baissés cachent les spectateurs joyeux de cette fuite, les officiers incitent les hommes à chanter, ils le font, mais alors c'est une triste mélodie qui s'élève dans l'air, le cœur n'y est pas, quel moyen grossier. Des flèches épaisses sont à la craie faite, placées hors d'atteinte d'effacement elles indiquent au fuyard la route à suivre une se trouve à l'angle de la place Royale et de la rue Cérès, coté droit (Maison Renard) ou était autrefois Testevuide. Le canon tonne toujours au loin.

Pour éclairer leur fuite et aussi pour ne rien laisser aux nôtres, les soldats incendiaires (deux cyclistes boches qui demandaient « Magatsinn fourrages ? » « au coin des rues Alsace-Lorraine » dit l'agent Burgalé. Un officier environ 10 minutes est survenu a demandé le parc également en montant la rue du Châlet) jettent leurs pastilles de feu dans le parc à militaires qui voisinent « Les nouveaux anglais » Les Boches placent des sentinelles pour en observer la parfaite combustion, ils menacent de fusiller ceux qui s'approchent pour éteindre, un côté cependant est préservé au petit Bétheny, il contient des sacs de blé, d'avoine. Halary est le gardien affecté à ce quartier.

A peine suis-je arrivé au bureau ce matin que je vois défiler pendant près d'une heure une longue théorie de caissons gris trainés par des chevaux très forts qui sont eux-mêmes

Dim. 13 Sept.

montés par des colosses revêtus d'amples manteaux gris, je veux me défendre d'émotion en regardant ce défilé imposant, mais vraiment, il faut reconnaître l'impression de force que l'on ressent à cette vue, on sent le poids du guerrier germain, qu'il se plaît tant à voir peser sur ses voisins, l'effet « Kolossal » est sa recherche. Le convoi s'arrête un moment, quelques uns de ces gaillards viennent se rafraîchir en s'ablutionnant à la fontaine, l'un d'eux laisse vide une bouteille allemande en verre jaune et de forme allongée à la marque « Wolff » ayant contenue du cognac. C'est la retraite des caissons, les Boches n'en parlent pas.

Ca y est ! cette fois, les voilà déguerpis mais quelques uns sont restés cachés, on les trouve, deux me sont remis place et proche le Palais de Justice vers 7h^{1/2}, on les environne, un prêtre leur dit « Soyez tranquilles, vous n'avez pas à craindre du mal » Evidemment il obéit à sa conscience d'homme de Dieu, avec un soldat en armes, je les conduis à l'abattoir, lieu de concentration des prisonniers allemands, naturellement, ils sont invectivés, blagués, l'on voudrait leur tomber dessus, le plus grand à ma gauche à peur, je lui dis « Blaïven zie Rouchet, ferten zi nicht » (sic) « Restez tranquille, n'avez pas peur ! » Ma main droite possède son sabre et ses gibernes, c'est ainsi que nous arrivons à la passerelle du Pont de Vesle.

De ce point, le 33^{ème} de ligne est échelonné le long de la chaussée, et c'est parmi les fantabosses au repos qu'ils passent, « Dis donc ! Paris, c'est pas par là ! » Fallait entendre ces invectives « Tas de salauds ! » Un officier sans bidon lui prend le sien, son casque disparaît par l'arrière, je cherche, mais il est noyé dans le flot de soldats qui blaguent le grand roux c'est nu-tête qu'il franchit le seuil de l'abattoir.

Là, encore des soldats français les entourent, les délestent de leur pain, que je prie au moins de leur laisser, ce petit et bien doux calvaire les amènent en une vaste écurie située à droite ou déjà de nombreux prisonniers boches sont entassés, la vue de leurs compatriotes les rassurent un peu, une dernière fouille, je demande au sergent un reçu de dépôt des deux prisonniers « pas besoin ! » dit-il, et les voilà partis rejoindre les leurs parmi lesquels ils se confondent et se perdent à mes yeux.

Au retour, j'ai des explications à donner à toutes les connaissances qui m'ont vu, Léopold Bombaron récolte une blague. Giberne « Hein ! mon tabac sera au frais ! » dit-il en clignant de l'œil, tic habituel.

Levé de grand matin, j'ai parcouru le Centre, Place du Parvis je vois, un amas de paille dans lequel se couchaient les allemands, un char à bancs vaste automobile, qu'ils n'ont pu enlever se trouve près la statue de Jeanne d'Arc, les gens fouillent partout espérant trouver un souvenir boche, cela les amènent à constater que la voiture est hors d'usage, l'hôtel du Lion d'Or a vu la fuite précipitée des hauts officiers boches descendus non-moins précipitamment des tours de Notre-Dame, dans l'enclos de la vieille prison démolie, deux voitures-tombereaux très longs en usage dans l'Aisne s'y trouvent, quelques harnais adhèrent aux limons, je les fait laisser, ils auraient fait de bonnes semelles pour ceux qui, déjà avaient le couteau en main prêts à les découper, près l'entrée, un veau en formation gît, il semble être un tas de mastic, je constate une fois de plus les traces d'escalade sur la grille du nouveau palais, les effractions, puis aussi le labourage des éclats d'obus tombés le 4 sept, les éraflures en diagonales ont labourées la façade arrière du Palais restauré, c'est un va et vient incessant matinal, tout le monde cherche, et l'on peut parler maintenant.

Place Belle-Tour, le tombereau de Charpentier-Billard, Boueur, route de Rethel, est là, abandonné devant l'école, deux bonnes volontés vont le reconduire, ce sont celles de Pierre Lenice, chez Husson (du Boulingrin) et Beaufort 80 Rue du Barbâtre,

Le couloir de l'école est plein d'armes boches, les cartouches, sabres et fusils gisent de tous côtés, sous la garde et la surveillance de deux sentinelles les sacs boches sont ouverts, Edmond Bionne concierge et Lamotte de l'Union Chorale y découvrent du linge de femme, notamment une chemise avec ses belles faveurs que nous déployons, à ce moment survient des cabinets un jeune boche blessé qui se courrouce et grince des dents en voyant cette

perquisition, c'était peut-être son sac, peu importe, il rentre sur mon ordre en l'école transformée en hôpital temporaire « Gehen sie rhann ! » (sic) lui dis-je.

J'ai deux fusils boches, je les place en une maison de la rue des Filles-Dieu où ils ont brûlés avec l'immeuble.

Allant avec Martincourt et Robinet à la recherche de souvenirs boches je rencontre rue de l'Isle le soldat Chambinière Jean-Marie né à Auch le 18 mars 1894, chasseur à cheval au 10^{ème} de Sampigny (Meuse). Il m'explique que prisonnier évadé il a dû se mettre en civil avec des effets fournis par des personnes complaisantes, je l'engage à se rendre au bureau de la Place, où j'irais m'informer de son passage, l part, bien reconnaissant.

Les soldats abrités en l'école municipale Belle-Tour sont pour la plupart de Oldenbourg « Oldenburgisches infanterie Regiment n°91 » m'écrit sur mon carnet un de ces questionnés.

J'avais promis pour la délivrance de Reims de retenir à déjeuner le premier soldat que je rencontrerai ce fut le nommé Thébaux Albert, du dépôt du 100^{ème} 26^{ème} Compagnie demeurant à Dunkerque, chez son oncle M^r Trouchet, 3 rue Saint Eloi. Malgré son énorme chargement et sa grande fatigue nous descendîmes en plusieurs caves à la recherche de boches que l'on me signalait comme cachés notamment, les caves profondes de la maison de papiers de la place Godinot ont retenues notre attention. Mon hôte s'endort profondément après manger, à même le plancher, j'ai de la peine à le remettre d'aplomb quelques heures après pour qu'il puisse rejoindre.

Entre-temps je galonne, et répare les officiers, 'est ainsi que j'ai la visite de M^r Pageot secrétaire du Syndicat des machines à coudre de France, à Paris. Il en sera ainsi en bien des heures de repos.

Mes notes me donnent un nom, Auguste Boudin, rue de Courlancy 122. je ne sais plus ce que ce nom veut dire !

Par contre celui de Arnould, au Cruchon d'Or rue de Cernay, me rappelle qu'il était porteur d'équipement boches, sacs, sabres, fusil, etc, je l'invite à déposer le tout en l'hôtel de ville, rencontré face Hôtel de la Métropole, (p^{re} Adrien Polonceaux) sur le trottoir, proche les grilles de l'abside.

Une dame demeurant première maison à droite de la rue Eugène Desteuque (ancienne rue S^{te} Marguerite) me remet un tout mignon revolver nickelé de dame auquel pend une étiquette portant le nom de Madame Gurdal 13, rue de Sedan que j'informe de ladite remise, elle pourra le reprendre au bureau de police du 2^{ème} canton où je le dépose. Il provenait du dépôt d'armes du théâtre, et avait été volé par un boche qui à son tour en fuite avait laissé tout son fournement, parmi lequel se trouvait le revolver.

Proche la Cathédrale, je suis abordé par un lieutenant du génie, russe d'origine me dit un soldat, il commande et dirige la station de télégraphie sans fil de la place du Boulingrin, il vient de quitter la Cathédrale ou après quelques constats de caractère militaire il a aperçu de nombreuses couvertures, il en voudrait quelques unes bien chaudes pour ses hommes, je me démarche auprès d'une personnalité ecclésiastique qui ne me donne pas de réponse précise, après lui en avoir fait part à la station, il donne a voix basse quelques ordres à deux hommes qu'il me prie d'accompagner à la Cathédrale, ils entrent, moi je reste sur le seuil, ils en sortent bientôt entre leurs bras le précieux lainage, au Boulingrin, l'on se réjouit, le lieutenant trouve que ses hommes sont bien plus recouvrables que les boches hospitalisés en la Cathédrale, il me remercie pour cette excursion, ou j'ai servi de guide, et d'entremetteur auprès du clergé.

Le capitaine Leydis du 1^{er} bataillon du 127^{ème} de ligne de Valenciennes faisant fonctions de Commandant en lieu et place du Commandant Seupel est devant le Commissariat il est tard, neuf heures, on jase au poste, un homme rentre, sa voiturette toute basse est à la porte, à l'intérieur sous la capote baissée le Capitaine Commandant blessé, un homme près de lui avec armes et bagages dort profondément, un autre est sur le marche-pied exténué de fatigue, le conducteur s'est trompé de chemin, le Capitaine désire aller à la Caserne Mars et aussi un lit,

déposer ses deux hommes blessés qu'immédiatement je conduis à l'hôpital temporaire du Lycée de jeunes filles proches, ensuite nous allons vers Mars et le Continental par les boulevards, pour cette mission je suis seul. L'homme et la voiture proviennent de la ferme Pierquin, le véhicule se trouvait devant, abandonné, requérir un cheval fut l'affaire du Capitaine, sans limons, deux chaînes les remplacent, je me mets au frein à mon tour, l'homme à la tête du cheval, et dans l'obscurité nous voilà ainsi partis. Proche le Boulingrin où se trouve un parc d'artillerie, arrêt au « Qui vive ! » idem proche le cimetière, rue Thiers les fils du tramway sont tombés, nous les soulevons pour passer, sonnerie et ouverture à l'annexe du Continental, le chef de cuisine restaure le Cap^e Comm^t qui bien heureux nous offre de partager son repas, ce que je n'accepte pas, si ce n'est avec le conducteur un café réparateur.

Au quartier Mars il retrouve un ami avec lequel il converse longuement « Vois tu ! ce sacré Pierre du 3^{ème} qui lâche sa section ! » disait-il ! « Ah ! ce sera dure de les combattre, allez monsieur, ce n'est pas encore fini » me disait-il en route, et dans la paille, entre deux paquets il s'allongeait le mieux possible, ces paquets lourds devaient être des livrets, je les ai portés dans sa chambre qu'il était heureux de contempler.

Au sortir de l'hôtel, plus de voiture, dans l'obscurité, nous écoutons, aucun bruit, le conducteur est désolé, nous cherchons place d'Erlon, impasse S^t Jacques, rien : nous revenons vers la gare, boulevard de la République, tout à coup, les lampes électriques s'allument, et quelques policiers mobiles nous tombent dessus, nous expliquons notre démarche et notre recherche, eux aussi recherchent avec étonnement, me semble t-il la cause de cette clarté subite, survenue à point, car de la porte des Romains arrive au galop de l'artillerie, nous nous souvenons des fils tombés, nous allons vivement prévenir une chute, en nous portant tous au devant de cette cavalerie dont les chevaux et conducteur d'avant auraient pu avoir de graves accidents.

Enfin l'on se sépare tout rentre dans l'ombre et en ordre, l'homme des champs est toujours bien triste, nous allons encore une fois place d'Erlon, rue de l'Etape tout à coup à l'angle du Petit-Paris, de la gauche nous parvient le bruit spécial, de la voiture devenu familier, et les pas du cheval, nous nous dirigeons vers le bruit, au milieu de la rue de Talleyrand, en effet, nous retrouvons l'attelage conduit par un de ces messieurs de la brigade mobile, si c'est un contrôle, ou une farce, cela a réussi, pour cette trouvaille inattendue, que j'escomptais vu le temps si rapide en lequel cette perte s'était produite, je prie le vieux brave homme de me reconduire au Commissariat où j'arrive à 24 heure ½, il s'en retourne bienheureux car de grand matin il devait commencer un travail qui nécessitait toutes les bêtes de trait de la ferme.

Le corps d'un artilleur mort est déposé à l'usine Lelarge depuis un certain temps, l'on demande l'ordre de l'enterrer, où que faire du corps, c'est fort probablement un de ceux qui tirent le 75 en ces parages où les obus boches de 77 tombent en réponse aux nôtres.

La permanence du 2^e canton porte à la page 439, (les 3 lignes du bas) qu'un cheval appartenant à M^f Kauffmann aurait été volé le 14 septembre vers 9 heures du soir place Nicolas Bergier.

En réalité voici les faits, nous passions avec M^f Pierre Bienvenue de l'Eclaireur quand nous fûmes arrêtés dans la pénombre sur cette place par un bruit de chaîne assez longue au bout de laquelle il y avait un cheval personne ne répondant à nos appels, nous sommes venus le présenter au Commissariat où n'ayant pas d'écurie, il entreprit de le ramener à l'Eclaireur pour l'héberger et l'annoncer dans cet organe.

Mardi 15 sept.

Edmond Bionne a trouvé et remis en présence de M^f Picard à un civil portant le brassard de la Croix-Rouge, trois portes monnaies et une bague en or, objets trouvés par lui en

l'hôpital auxiliaire temporaire de la Place Belle-Tour où il est concierge, il est sans reçu et demande si ce dépôt a été fait au Commissariat ?

C'est durant le recensement du bombardement du 4 septembre que j'ai eu l'occasion de visiter la bouchonnerie rue de l'Ecu (Consulat d'Espagne) dont le gardien concierge dévoué Chevrier rue de Beine 73 faisait bonne garde, il a préservé bien des personnes du bombardement et a recueilli une corbeille de débris de projectiles, aussi il est fier, et dans son parler spécial il me dit « T'nez ! M'sieur ! en V'là ti d'la matraille ?... » J'ai parcouru avec lui les toits de la bouchonnerie, il y en avait encore sur les toits « D'là matraille ! ».

15 sept.

Déclaration de M^f Monimart, pharmacien, 31 rue Cérés, la bonne de Strauss (actuellement à Paris) dit-il recevait des soldats allemands, les hébergeaient, les couchaient, il suppose qu'il y en aurait encore des cachés.

Mardi 15 sept.

Boulevard de la République, me promenant, étant de repos, (et c'était souvent ainsi, j'étais abordé par des « Oh ! m'sieur l'agent ! » ou par des personnes qui ne voyaient que des espions partout) je suis abordé par le Maréchal des logis Marchoux du 5^e de remonte détaché de l'escorte, il me signale que depuis quelques temps un espion est au café du Cirque, je m'y rends, et trouve le nommé Gaucher 19 R.S. Carrouge adossé au billard que me désigne le maréchal des logis, je trouve là une figure connue de la rue Carnot, où il se trouve employé comme vendeur à la porte du magasin de chaussures « A la renommée » travaillant actuellement (temps de guerre) aux apprêts Laval rue Ernest Renan. Ses conversations, soit avec les Boches avec qui il se démarchait, soit avec des particuliers laissaient beaucoup à supposer parmi les habitués de cet établissement, après avoir consulté un de mes aînés policiers, le gardien voisin Didière, j'emmène Gaucher au Central où M^f Kappreller le savonne, après que j'ai eu exposé les inconséquences qu'il commettait, n'étant pas nanti d'un pouvoir quelconque, je l'engage à ne plus se mettre dans un détroit aussi fâcheux, il remercie et veut prouver sa gratitude par un apéritif que je paie (chez Béline) quelques jour après il se faisait arrêté pour un motif plus sérieux.

Devalt, bombardé tué le 15 sept. Rue de Cernay, vers 6^h ½.

Mercredi 16
septembre

Le sous-lieutenant Manière de Hesdin (Pas-de-Calais) nommé à ce grade ce matin ayant appris par un collègue que je suis tailleur militaire et me commandant ses galons, en outre des siens j'offre au plus méritant ceux d'adjudant-chef, adjudant, sergent et caporal qui viennent d'être nommés sur le boulevard Jamin, près le Commissariat, lieu de concentration habituel, ai oublié de prendre le n° du régiment.

Je vais place Bétheny pour transmettre de vive-voix au Général de division Duplessis qui possède là son Etat-major, et les services directifs d'un secteur rémois, un rapport verbal concernant le Linguet, le monte-charge de cette usine de superphosphate humain située sur la route de Witry-les-Reims sert d'observatoire aux Boches, sur un carnet à souches numérotées, il écrit l'ordre de la démolir à partir de ce moment j'ai en effet remarqué que le Linguet avait tous les soins désirables que peut comporter le 75, j'ai vu (de mes yeux !) les projectiles y arriver et soulever d'énormes nuages de poussière, cet accès au plateau avant de Witry est aux Boches qui dominant ainsi en première position la ville, la crayère des chemins de Bétheny à Cernay doit abriter de l'artillerie, peut-être celle de 77 qui répand ses obus en ligne droite et que j'ai entendu plus d'une fois décrire leur trajectoire sifflante. Avant de quitter le Général Duplessis, et sur le point de le faire, celui-ci me retient pour me faire part d'une affaire qu'il a sur le cœur, dit-il. Auprès de l'officier d'ordonnance, il se renseigne où pouvait se trouver « la popote des officiers ». Celui-ci me désigne une porte du boulevard Jamin portant le n° 75 ou doit se trouver une auto non déclarée, et me donne le nom de Lehrer, en réalité c'est Feller mariée à Guérin (Blanche). Donc le général se plaint que cette dame peu aimablement ait congédiée ses officiers en les priant d'aller ailleurs autant que chez elle, il s'étonne aussi de voir un homme jeune sans titre militaire français, ni même belge, car issu de Belgique, « il a excipé de son extra-néité » (terme de M. Bochart) pour n'avoir subi aucune charge militaire,

il faut reconnaître que Feller est un employé recommandable d'une grande maison rémoise, il est un des vieux et meilleurs élèves des anciennes écoles congréganistes de Reims, ceci-dit, le général le trouve un peu « bochisé ».

En somme, les renseignements pris prouvent la mauvaise complaisance de Madame Feller qui non moins désagréablement ouvre sa porte au trois demandes par moi à elle faites, son mari ne possède pas d'auto, le général ne pourra donc pas réquisitionner cette voiture.

Il ne veut plus voir non plus à la terrasse de la brasserie Weith des personnages civils suivre les opérations et tirs de l'artillerie.

Lefebvre (qu'on me dit être le sous-directeur de l'Alliance Cérès) est en traitement à l'hôpital S^t Yves de Rennes, inquiétudes graves dit la note à communiquer à sa famille.

Graff, blessé tué, rue de Strasbourg 67 à 7 heures du matin le 17 septembre.

jeudi 17 sept.

Les premiers officiers anglais arrivent en auto, le groupe qui les entourent est compact et nombreux, ils sont dans une maison amie de la rue de Vesle (cour de l'ancienne librairie Grandvalet) au volant, le chauffeur reçoit toutes les sympathies, je suis requis par un collègue pour dégager un peu le véhicule, accompagnés d'un rémois les officiers anglais sortent de l'immeuble, ils sont ovationnés, et démarrent avec peine.

Mon collègue Roussillon me prévient de l'histoire du Belvédère Amsler. Elle est créée par le marchand légumier Bourgeois Art. Jean Baptiste, né à Reims le 6 mai 1854 domicilié 51 B^d Carteret, à l'angle de la rue de Berru (au 11 X^{bre} 1915 il déclarait au bureau en ma présence qu'il y avait 15 mois qu'il était parti de Reims) autrefois rue du faubourg Cérès n°114, de là à sa cliente la bonne Marie Leblanc de la rue Ruinart de Brimont n°118 qui la colporte à l'ordonnance Lesne du colonel (de Sedan) dont elle est la cuisinière en la maison de son maître absent M^f Laisné et aussi coloré par le planton cycliste Pollet, en temps et lieu, j'arriverais à cette histoire, une vraie histoire comme il y en a tant malheureusement.

L'agent Normand rentre au bureau en racontant tout effaré qu'il a du, en raison du bombardement du faubourg de Cernay, abriter 35 familles et leurs enfants en l'établissement scolaire de la place Gerbaut, félicitations de ses collègues. Il nous raconte un soir sa vie mouvementée de dompteur, et quantité de traits saillants, que je regrette de ne pouvoir me rappeler, néanmoins, je ne peux m'étendre ici sur sa personnalité.

Les immeubles 3, 5, 7 contigus du boulev. Jamin sont bombardés, je fais un saut au Commissariat au 3 le plus proche, dans le bâtiment du fond se trouvaient heureusement protégés ses habitants, les 3 légères constructions sont endommagées, tout gît lamentablement fracassé, brisé, dans le nuage de poussière j'appelle en demandant si l'on est blessé. Du fond on me répond, « non ! » cette unique pièce est bouleversé, le tailleur et sa fille, de même que les voisins quittent l'immeuble, apparaît aussi le ténor de l'Orphéon Alsace-Lorraine, il sort du 5 bouleversé, tout poussiéreux, il s'estime de l'avoir « échappé belle » lui et les siens.

Les quartiers Cérès et Cernay sont ce jour bien arrosés de bombes, l'on prévoit que le bombardement va continuer, M^f le Commissaire Prudhomme, en homme prudent décide de ne pas coucher au pavillon du Commissariat cette nuit, heureusement pour lui, nous l'aurions trouvé tué au premier étage le lendemain matin, par la bombe allemande qui s'est chargé de démolir toute une encoignure, précisément celle de sa chambre à coucher.

Vers 9^h rapporte ma note

Coup de téléphone du Central qui nous ordonne par l'organe secretarial Mottet de retrograder par petits paquets vers le Central, Peschang et moi quittons les derniers. Ça tombe ! Ça tombe, nous nous protégeons le mieux possible, et rassurons le monde au passage.

Au carrefour des rues Cérès, Cernay, et Clicquot-Blervache, des tués gisent, ainsi que des blessés autour desquels l'on s'occupe, la voirie est bouleversée, rue de Bétheny, à l'angle

de la rue Clicquot, une petite femme est là, étendue sur le trottoir, la croyant blessé, je requiers un passant, Gunset Nicolas, habitant chez sa sœur rue de Thionville 5 qui court chercher une petite voiture à bras, de couleur-verte, sans plaque, que je retrouve abandonné le 21 au 48 de la rue du faubourg Cérès (confiée à la garde de M^r Lacour).

Je m'abaisse donc vers cette petite femme en l'interpellant, pensant obtenir une indication aux fins utiles, soulevant sa tête j'aperçois sur le pavé son sang abondamment répandu, ses mains sont encore chaudes, mais rien..... elle est morte, la tête perforée par des éclats d'obus, je cherche décemment sur elle un papier quelconque, rien, Gunset la conduit à l'ambulance de la Providence, dirigée par les sœurs de S^t Vincent de Paul, rue de Bétheny dont j'ai visité l'immeuble copieusement bombardé le 4 septembre. Je pense souvent à ce corps frêle, étendu.

Cependant Peschang avance, il tempête après moi parce que je m'attarde à ramasser des éclats tout chauds, nous voici au boulevard Lundy, au dessus de nous, les obus sifflent toujours, les passants dans les rues se hâtent de se garer, aux habitants des étages qui nous regardent passer, nous leur conseillons de descendre en cave, nous commençons à rétrograder en escalier par les petites rues Andrieux Cazier, St Hilaire, Cotta, ici, un obus passe au-dessus de nous et va atteindre l'immeuble faisant l'angle droit des rues Cotta et du Marc Boum ! puis partant du toit un mur mouvant d'ardoises se forme pour tomber comme un immense château de cartes devant nos yeux, puis comme toujours, une poussière, nous passons devant ce spectacle en longeant le côté droit de la rue du Marc, puis la rue du Grenier-à-Sel, Sedan, de Mars, puis enfin Hôtel-de-ville, ouf ! nous y sommes, et pas zigouillés.

Vendredi 18 sept.

Rencontre du soldat Beurre, facteur rémois, de passage à Reims me priant de porter un affectueux bonjour à sa famille rue Docteur Thomas, commission faite le 26 septembre à M^r Alphonse du 69 sa femme étant absente, émigré momentanément.

Je suis de nuit, sans collègue ce qui n'est pas d'usage, je la passe donc seul, cela n'a pas l'air de sourire à M^r le Commissaire qui pressent la bombe matinale, je le console en lui disant que je prendrais comme compagnie le revolver d'ordonnance du Maréchal des logis déserteur, dont j'ai découvert le nom en une poche intérieure, telle l'inscrivent les bonnes maisons de tailleurs sur un carré de tissu blanc (voir ci contre).

Je ne le charge pas (le revolver), le montrer suffira lui dis-je !

Cependant ma couchette installée, je mets les cartouches sur le bureau, et me dispose à dormir dans les couvertures poussiéreuses, je suis devenu chat, prêt à sauter de ma couche au moindre bruit, aussi suis-je réveillé de bonne heure, on bombarde dès 5 heures, le bon populo du quartier s'en va encore, les uns paniers aux bras, les mères portent les petits, d'aucuns ont des couvertures, édredons, il y en avaient même avec la cage aux oiseaux, étaient-ce des serins ?

Il est environ 6^{h1/2}, trois mères, neuf enfants arrivent effarés, les mères se lamentent, les enfants pleurent tout ce monde éperdu fuit le bombardement du quartier et emplit l'entrée du bureau, je console comme je peux les enfants par quelques sous que la plus grande des fillettes partagera et conseille aux mamans de ne pas attendre plus longtemps pour fuir et se protéger, elles partent donc vivement, resserrant leurs petits, « pendant que nos maris au front combattent » disent-elles « n'est-il pas malheureux de se voir sans rien, sans soutien, et encore être tuées ».

A peine sont-elles parties, qu'un autre tableau se présente, portée, trainée, je ne sais comment par son fils une femme entre au bureau, le mari la rejoint, il explique que son épouse alitée depuis de nombreuses années ne peut rester en l'immeuble qu'il habite, ajourée par les obus et les éclats, en cette zone dangereuse. En effet, ce matin, le bombardement est intense, je cherche donc le brancard et y installe cette malheureuse, mais le plan horizontal ne convient pas à sa maladie. Malgré sa bonne volonté, à tout instant, elle est sur le point de perdre connaissance, les obus se rapprochent, je le fais remarquer aux porteurs, il va falloir prendre un parti, je suis énervé avec juste raison car la scène dure trop longtemps et je crains un accident,

P. GOUDIMONT-M^rTAILLEUR
AU 25^e D'ARTILLERIE
M^r DAPREMONT
Décembre 1911

« Mais (dis-je au père et au fils) puisque le plan couché ne lui convient pas, portez là donc à l'instar des enfants jouant à « Chaise ! mesdames » Sitôt dit, sitôt fait, ils rassemblent leurs mains, les entourant de ses deux bras, elle leur enlace à chacun le cou, et les voilà partis, je conseille toujours de prendre au sortir du Commissariat la rue S^t André, la troupe s'y engage à ma plus grande satisfaction, je range le brancard et met un peu d'ordre dans le bureau.

Ce n'est pas fini, ce matin là est fertile en incidents, j'en ai perdu la notion exacte de l'heure car je crois toujours que c'est vers 5^h40 (ai-je noté) que un obus s'est abattu sur le Commissariat, cependant vu les deux scènes ci-devant relatées, il devait être en effet plus tard, d'autre part, au moment où j'écris les présents mémoires, il me revient le fait suivant présenté et rapporté à Chatelaudren par Potaufeu soldat au 132^e (de la maison Warnier et David) qui me rapporte ainsi ce qu'il a vu « En compagnie de ma mère, je conduisais une brouette, lorsqu'arrivés vers 7^h^{1/2} à hauteur du Commissariat Cérès, j'ai entendu par son sifflement l'obus arriver, et vu ensuite les victimes qu'il venait de tuer et blesser derrière le Commissariat en un instant.

J'attends donc l'arrivée après ces deux scènes de mon vieux Peschang, je suis content de savoir les 3 mères, et la femme malade hors d'atteinte, et me dispose pour le départ et aller embrasser mes fillettes qui sont dans le voisinage. Peschang arrive, venu de bonne heure, car il est n'est pas sûr chez lui, à peine est-il rentré qu'un sifflement crescendo nous arrive, un choc, et un boum ! Instinctivement, je recule, la poussée, le déplacement de l'air m'accule en un coin, près la porte du corridor menant aux appartements, Peschang est arrivé juste pour la bombe, il vient vers moi le cou baissé « là là ! Wolff j'ai quéq'chose » un rapide coup d'œil « Non ! rien Peschang ! » ah ! le bureau est joli, tout est bouleversé dans la pièce à côté, le treillage a été un pare-éclats merveilleux « Je fiche ma course ! » dis-je à Peschang, « j'en ai assez ! » Sur la porte j'indique à la craie pour les agents et le public qu'il faut venir au Central, je retourne encore chercher le rapport et mon imperméable oubliés.

Mais sur le boulevard Jamin 5 personnes sont atteintes par les éclats, des cris, des pleurs, des lamentations se sont élevés puis tout d'un coup, plus rien, un silence sinistre plane, le monde accouru s'empresse de transporter morts et blessés, ah ! ces plaintes ! dans le matin.

Et comme la veille, nous voilà à nouveau déambulant vers le Central en songeant que M^r le Commissaire à bien fait de coucher à l'hôtel-du-Nord, il l'a échappé, les éclats l'auraient trouvé probablement à sa toilette, ah ! c'est joli, fallait voir ce beau désastre en ses appartements, je vois encore le claqué officiel et ses gants blancs bien arrangés.

Nous élisons domicile policier au Central. Ce jour là les bombes tombent drues autour de l'hôtel-de-ville, nous nous réfugions dans les caves, dans la cour de ville une tombe, sur l'aile droite où sont prisonniers les suspects en une pièce du haut une également qui occasionne un commencement d'incendie rapidement éteint, le jour entier se passe dans les couloirs et caves.

Deux familles voisines s'y réfugient momentanément avec l'espoir d'aller à Sacy, un seul homme pour commander cette troupe de neuf femmes qui toutes causent à la fois, j'aide à rétablir l'autorité du mari prêt à défaillir, les femmes écoutent après avoir distribué les rôles de chacune, et c'est ainsi que la petite troupe s'en va en bon ordre pour un chemin calculé de concert et convergeant vers le canal, poussant les charrettes enfantines surchargées de provisions de route, le dirigeant bicyclette en main. Encore de l'exode !

C'est durant mon séjour en les caves de la ville, que je dépose mes premières notes au crayon sur le papier parcheminé des contributions nous choisissons comme résidence momentanée la base envoutée qui se trouve au bas de l'escalier, pilier formidable qui se trouve, proche la cave du compteur où je vois remiser les suspects peu en sûreté dans l'aile bombardée. Ce n'est pas sans étonnement que je vois défiler parmi ceux-ci notamment trois jeunes bonnes Luxembourgeoises, de la place d'Erlon, qui ont eues le tort de se montrer trop hospitalières, un tailleur tchèque, autrichien par conquête, qui me dit n'avoir fait que causer avec les Boches, et

aussi une bonne de la rue Cérès, qui lors du recensement du bombardement du 4 septembre m'avait servi d'interprète auprès des factionnaires allemands placés devant la poste, où je devais constater les dégâts. Je m'enquiers de son crime (demande l'autorisation de converser avec elle, étonnée, elle se lamente, pleure dans un coin, et me dit n'avoir rien fait de nature à mériter un châtement. Quoique ayant causé à l'écart les prisonniers ne veulent plus me lâcher sans que je ne sache leur affaire, force est de m'échapper à leurs supplices) au dire des bonnes voisines de Labaraque-Walbaum elle aurait reçue la visite de soldats Boches, son patron M^f Straus, négociant en laines, originaire de Colmar, français par option, est à Paris, (je le retrouve au 132^e juillet 1915 à Chatelaudren).

Le concierge de la Bourse de Commerce, ex-gendarme n'a pas foi au rapport jaloux des deux bonnes voisines, il en témoignera au besoin me dit-il le 22 septembre. En attendant sa femme se plaint que les soldats Boches préposés à la garde de la poste se permettent des incursions dans la cour voisine de la Bourse, ils s'y lavent, et laissent couler l'eau sans aucun besoin, la bonne Straus transmet au Sergent de garde les désirs formulés. Il veillera dit-il à ce que ses successeurs de garde fassent comme lui qui remet de l'ordre immédiatement à cet état de choses.

Une raison est retenue aussi contre la bonne Straus, par ces temps elle à une valeur, cependant combien de mésalliances que l'on constate en ce moment, soit de Français épousant une Allemande (D^y S^t A^é), Russe allié à une autrichienne (Jacob K.K.). L'on reproche donc à cette bonne Straus, Madame Veuve Louise Reinfriet née à S^{te} Marie-aux-Mines d'avoir un gendre, sous-officier de l'armée allemande époux de sa fille âgée de 22 ans, Georges de Gessen, de sa profession imprimeur, mobilisé.

Pour terminer son aventure M^f Straus m'apprend à Chatelaudren qu'après des démarches faites par lui en haut lieu à Paris, où sa bonne s'est trouvée au quai de l'horloge prête à être dirigée sur un camp de concentration, il a pu obtenir, après soumission de preuves et de garanties, l'élargissement de cette personne venue d'Alsace depuis longtemps pour le servir.

Encavés nous sommes, et ne devenons libres que vers 5 heures, près de moi sont les employés des différents services municipaux, notamment M^f Caniot Edouard le directeur préposé à l'état-civil, on vient le chercher pour enregistrer un décès, l'heure du déjeuner se passe, cet employé municipal veut me donner vers une heure un morceau de pain qu'il retranche de sa part ainsi que du chocolat que je le prie de bien vouloir offrir à M^c Leduc, assise sur le banc voisin, femme du Capitaine, Commandant à Plouagat qui à son tour ne veut accepter, il me repassera tantôt ce pain et ce chocolat en une cave aux copeaux dans lesquelles je me couche, je remercie bien vivement, j'ai faim, en même temps qu'aux prisonniers, l'on nous donne plus tard du pain, ça va, on ne meurt pas de faim, une bombe devant la Caisse d'épargne tombe, j'érige sur ma couche un pare éclat vers le soupirail avec des planches et une brouettes, et je me repose parmi les soldats fumant leur bouffarde, les gradés de police et subalternes susceptibles d'être prisonniers par les Boches sont revenus, les uns racontent les difficultés qu'ils ont eus pendant leur émigration forcée, vaquant à des emplois inaccoutumés, pour vivre juste, puis, pas considérés, méfiance, dureté à leur égard, ce que les Boches ne verraient pas en notre bonne France.

Enfin cette journée se termine par une perquisition que m'ordonne le brigadier Démoulin du Central à l'Ecole des Arts et Métiers de la rue du Barbâtre où doivent se trouver des antennes et appareils de télégraphie sans fil, choses prohibées actuellement. Je pars de l'hôtel de ville vers 6 heures avec mes huit hommes sous la direction du caporal Libbrecht de la 19 compagnie du 284^{ème} et après avoir été à l'Etat major de la rue de Vesle (Maison Neuville) nous allons en face à la Poste pour requérir par ordre un expert en T.S.F. Il m'est donc là adjoint le Sapeur Tavernier du 8^{ème} génie, 9^{ème} Compagnie 5^{ème} section 5^{ème} armée, Etat-major du 3^{ème} Corps demeurant à Paris IX^{ème} rue de Châteaudun n°22.

Le portier nous reçoit, je le prie d'avertir le Directeur qui se prête volontiers à toutes investigations, l'ayant informé du but de la visite, le Caporal place ses hommes, sous la garde d'un premier soldat.

Le sapeur Tavernier constate la prise de T.S.F. à l'entrée du réfectoire où les professeurs sont à table, le professeur de T.S.F. de l'établissement accompagne en donnant toutes les indications, et répond aux questions du sapeur, la maison est fouillée du haut en bas à la lueur des lampes, le frère portier a une lanterne. Nous sommes sous le toit, tout est coupé, aucune communication n'est donc possible, le Directeur me remet le reçu du dépôt ordonné des récepteurs, au milieu des professeurs étonnés, je demande aux militaires s'ils ne voient pas dans notre mission un oubli quelconque sur l'affirmative de l'expert nous nous disposons à partir car il est 8^h^{1/2} et nous sommes entrés à 7 heures.

Le Caporal rassemble ses hommes, tous sont entraînés de manger, restaurés par le cuisinier de l'établissement, plus heureux que nous que l'estomac tiraille, j'aperçois, au départ, dépassant dans chaque poche de derrière de la capote une certaine bouteille dont le bouchon est retenu par un fil de fer, nous ne pouvons accepter l'offre gracieuse du Directeur d'en déboucher une semblable, chemin faisant, nous conversons sur la perquisition opérée. Le Caporal et l'Expert sont d'accord, l'on a pu faire mieux. En l'hôtel de ville nous rendons compte au lieutenant de notre mission qui s'accorde à la trouver parfaite, en somme rien de répréhensible en cette Ecole.

Samedi 19 sept.

Notre service se continue au Central, dès 7^h45 le bombardement est en route, à 5 heures, 17 heures (nouv. styl.) la Cathédrale est en feu, les échafaudages du grand portail sont en feu les flammes lèchent la façade et la tour aux cloches, petit à petit, se désagrègent et ses pièces de bois carbonisées tombent au pied de cette tour, entourant les grilles formant une sorte de bûcher, dans lequel le fer se déforme et se tord en une sorte de convulsion, les obus incendiaires sont tombés un peu plus loin que le milieu du toit et vers la tour, c'est de ce point que j'ai vu les flammes gagner plus rapidement le clocher à l'Ange, dénommé carillon à l'heure, ainsi que l'abside.

Le vent soufflant en cette direction et se rabattant sur l'archevêché et les maisons contiguës, tel le dit le concierge de la maison Colas (tissus) ce qui a été la cause de l'incendie de la plupart des maisons de la rue de l'Université, côté droit, et de celles entourant la maison Colas, l'incendie vers les tours se propageait moins vite, je ne pensais guère en lisant l'incendie de 1421 en l'ouvrage de l'abbé Cerf, mon professeur de catéchisme, qu'il me serait donné de contempler stupéfait un spectacle aussi tragique. C'est sous l'entrée de la cour Chapitre que je vois les flammes grondantes s'élever gigantesques et atteindre le point central de l'édifice où se trouve une forêt de bois de châtaigner édifié en vue de soutenir une énorme flèche que le plan primitif permet de voir et que mon camarade d'école Paul Dubois, de l'Hôtel du Lion d'Or, avait dessiné en un « Rêve artistique » avec toutes ses autres tours plus petites. La chaleur produite nous cuisait le visage, et le bruit fait par cet ouragan de feu était semblable à une mer déchainée. Je vois encore les pointes des flammes s'élancer dans l'air comme pour rechercher un nouvel aliment à brûler et dépassant de bien loin le clocher à l'ange soutenu par les cariatides de bois, représentant le bourgeois d'une époque, il semblait bien frêle en cette vague énorme de flammes, sa silhouette noircie apparaissait de temps à autre suivant les caprices du vent, l'on se regardait stupéfait, les incroyants pleuraient, les femmes maudissaient.

Puis quand le gros ouvrage fut brûlé, le pourtour du portail de l'annonciation reconstruit après apparut comme une crête de feu, son pignon rougie se profilait sur l'horizon qui s'obscurcissait et rendait encore plus grandiose ce sinistre.

Les chevrons du vaste toit sont alignés, tout en feu, la bise entretient cette longue braise allumée rangée comme en une parade militaire, et ne se rompt que pour tomber au-dessus des voutes très solides de la nef et du chœur, la toiture de plomb s'est naturellement fondue et de larges plaques s'étaient partout sur les pavés du trottoir et de la rue. Cependant un drapeau

flotte au sommet de la tour Nord, c'est celui de la Croix-Rouge qui abrite en cet édifice près de 150 prisonniers allemands blessés, les uns gravement. Les tours, les galeries ajourées, l'abside, tout semble éclairé par un vaste feu de Bengale se propageant et durant bien avant dans la nuit, quelle vision du lointain pour ceux, du lointain, qui comme nous assistaient impuissants à ce désastre qui sera mondialement connu parmi les phalanges d'artistes et des admirateurs.

Durant cet incendie, je ne fais qu'aller et venir dans la rue du Préau, de la porte du Chapitre à la Cathédrale, tout d'un coup, une rumeur circule, les prisonniers blessés boches, en la Cathédrale, veulent s'échapper, cinq d'entr'eux quittant le groupe, dans cette intention, se sont égarés dans l'édifice, on les retrouve carbonisés, des fantassins français arrivent en effet l'arme chargée avec ordre de tirer s'ils sortent dans un but d'évasion, l'un met genou terre au milieu de la du Préau, deux autres se placent de chaque côté du portail S^t Sixte, de la Place du Parvis, des rumeurs nous parviennent, mon collègue de coupe Wagner du 132^{ème} m'affirme à Chatelaudren que des soldats postés au Parvis en ont fusillés plusieurs. Devant cette tentative d'évasion compréhensible, je comprends leur impression sous les hautes voutes rougies par le feu, et l'enfumée qui devait se produire.

Une première fois, la porte du portail S^t Sixte s'ouvre, la tête du convoi de blessés apparaît, mais recule dans le tambour, voyant les soldats prêts à faire feu, le public s'amasse et devient houleux, méchant, il y avait de quoi, les soldats et nous policiers, l'agent Braille 35 et un autre régulier, comprenons l'inutilité de fusiller ce tas d'éclopés qui tous marchent péniblement, et ne songent qu'à quitter ce lieu de désolation bombardé par les leurs, et aller ailleurs, où ? ...

La porte est ouverte une seconde fois, les blessés avancent lentement, lentement, à leur tête se trouve cette fois l'abbé Thinot, maître de chapelle de la Cathédrale (qui dans un instant, les bras en croix, et devant les allemands, les protégera de tout son corps) rejoint peu après par le curé archiprêtre Neveux et l'abbé Andrieux. Le cortège est arrivé devant la porte de l'ancien mess des officiers, à l'entrée de la rue du Préau, et l'a tant soit peu dépassé, le public mâle montre les poings et veut avec les jeunets accourus tomber dessus, cette bataille manquée a eue pour origine et point de départ le sourire moqueur du Lieutenant Wilhem de Jonquière qui avec le major D^f Pflugmaker (faiseur de charrues) se trouvait en tête, un brave homme du peuple, lui traduit son courroux en termes appropriés à son éducation, il sourit dédaigneusement, moi-même devant son attitude, je lui dis « Larch sie nicht »(sic) « Ne riez pas ! » Un ordre arrive, les soldats se retirent et voici aussi qu'un abbé nous communique l'autorisation verbale des Rédacteurs du Courrier M^{ts} Gobert et Helluy, consultés (M^f Gobert vint peu après voir), d'abriter momentanément en l'imprimerie coopérative (ancien mess des officiers et ses dépendances) les blessés prussiens allemands, il était temps, car un peu plus tard, les soldats excités par la foule auraient pu tirer, la foule aurait écharpé le reste non-atteint, mais il était dit que la charité chrétienne des prêtres de la Métropole auraient raison de cette colère justifiée par les événements.

La porte du pan coupé de l'imprimerie est donc ouverte, et par elle, tous s'engouffrent et se répandent dans tout l'immeuble, les moins blessés n'aident pas ceux qui le sont davantage, c'est encore nous autres, pris de compassion, qui rentrent ces malheureux (1).

Pour ma part je vais avec le major Pflumaker et l'infirmier boche Paul d'un blessé à l'autre, car plusieurs sont sortis trainant, sous eux, leur matelas ou paille et leur membre cassé retenu en un appareil treillagé, ils sont ainsi dans la rue, je vois encore, au seuil du portail, un jeune boche trainant sous son séant un maigre matelas, à ce moment précis des pierres rougies par le feu tombent de la hauteur du pignon. Pris de peur il crie gutturalement portant une main sur sa tête pour la protéger, nous-mêmes croyons que d'autres pierres vont encore tomber, je lui crie en boche « N'ayez pas peur » « Ferten sie nicht ! » et je l'aide à avancer en tirant son matelas traversant ainsi la rue Robert de Coucy.

(1) Braille fait, en la Cathédrale, la recherche des prisonniers blessés qui dit on se trouve au chantier de sculpture, il en trouve 5 blottis entre les statues et noircis de fumée, 4 seulement le suivent à travers l'édifice enfumé, le 5^{ème} incapable de suivre est resté à son malheureux sort Braille perd de ce dévouement le casque du lieutenant Wilhem qu'il avait reçu. Je garde la pèlerine de Braille qui voulait avoir ses mouvements libres.

Enfin ils sont tous casés, M^F Gobert apparaît et me témoigne sa volonté de les voir abrités, il regarde par l'ouverture, de la porte du pan coupé donnant sur la rue, les vitres étant sautées par les explosions antérieures. Mon livre de notes contient cette courte notice « Samedi 5h20 je garde les prisonniers prussiens blessés (en l'imprimerie coopérative) et plus loin, je lis le chiffre « 140 » Je fais l'inspection des divers immeubles où ils sont tassés à même le plancher escaliers de pierre et de bois, partout enfin où il y a une place pour s'étendre, et en compte 142, voyant que je ne puis rester à garder les prisonniers blessés, je prie un abbé qui passait de bien vouloir aller à la ville en mon nom et demander à ce que l'on me relève, de ma fonction volontaire et improvisée en ce quartier. Il revient bientôt après en me disant qu'un caporal et six hommes allaient venir, en effet, cette petite troupe arrive, je remercie l'abbé, un petit, dont je regrette de méconnaître le nom, mais je le suppose encore vicaire de Notre-Dame. Avec le caporal nous inspectons les issues, il place quelques hommes à l'intérieur, les curieux sont nombreux, un soldat (fantassin de passage) s'arrête, regarde, et entre, il arrache du porte-carte du Docteur Pflugmaker la carte routière qui s'y trouve et lui laisse sur sa demande l'objet de cuir l'encadrant, puis les Boches avides regardent nos soldats qui coupent leur pain, les nôtres en donnant aux plus affamés qui remercient, le Docteur s'attendrit à cette vue, les Boches se cotisent en monnaie française pour obtenir, et me demandent d'obtenir, de quoi manger, n'importe quoi. Je note les noms et les sommes en regard, en tout 5^{Fr}85, je requiers un gosse pour aller chercher quelques victuailles, il revient les mains vides, tout est fermé, je rends la liste et l'argent, ces messieurs ne mangeront pas ce soir ! Je retrouve en mon imperméable un morceau de pain que je partage en deux et le donne à deux blessés couchés en la pièce d'entrée, mais un troisième me dit « Il en a déjà eu lui tantôt des soldats ! » Il me reste une poire, je veux la donner à un boche, couché devant le bureau près de la porte d'entrée, qui n'a plus de pied gauche, son moignon parfois est dressé en l'air, il est perdu et il veut voyager, la plaie s'envenime et gagne le haut de sa jambe, mais le Docteur s'interpose en me disant que ce n'est pas compatible avec son état gangréneux, en effet, il délire, son voisin, aussitôt la porte, me fait signe en montrant sa tête qu'il déménage, l'infirmier Paul le torche au papier. Comme en la cathédrale ! (réflexion de M^F Havot maître sculpteur de N.D). une puanteur des plaies non soignées s'exhale en ces 3 pièces, c'est à vomir, dans la pièce aux papiers située derrière le bureau, plusieurs sont là couchés, dans un coin il y en a un qui ne se gêne pas pour tempêter contre son Empereur qui a déchainé une guerre aussi terrible, il ne se gêne pas de dire son mécontentement, il jure des « Donerweder », contre tous les dirigeants allemands, les autres ne soufflent mot, et le regarde avec terreur en songeant sans doute que les chefs voisinant l'entendent. Il y a aussi un vigneron du Rhin qui m'exalte la beauté de nos vignes, il est sans coiffure. Je lui dégotte une vieille casquette, qu'il est heureux de mettre, il me remercie avec effusion. Mais le boche (sans pied gauche) délire toujours, il réclame sans cesse son soulier pour aller voir sa sœur qui l'attend, cette vision de pied emporté par éclat d'obus lui a sans aucun doute frappé l'esprit, elle lui revient terriblement. Le docteur réclame une cuvette, avec de l'eau, il donne quelques soins indispensables aux siens.

Avant de quitter l'imprimerie transformée en prison-hôpital, j'en parcours encore toutes les pièces, sur le palier du 1^{er} étage en face Védie-Jacquard, trois officiers, y son couchés côte à côte, à même le plancher, ils ne causent pas aux soldats et semblent s'en désintéresser, ils ont des casquettes plates rigides, l'un d'eux est très brun, paraît très sévère, et possède toute sa barbe et bien noire, ils maugréent quelques paroles à ma demande « S'ils étaient mieux là qu'en face ? ». En descendant de ce 1^{er} étage dans l'escalier je trouve des hommes, à tous les degrés, couchés, eux, à ma question, me répondent en riant « Ya ! Ist besser ! » « oui ! c'est meilleur ».

Dans le vestibule, sur les marches de pierre, partout il y en a, sans paille, sans couverture, et ils s'y trouvent très bien, ils s'accommodent de la situation.

Avant de terminer ce fait du jour, il me reste à dire en faveur du Major quelques paroles. Une fois que tous ses grands blessés furent notamment placés en les pièces du rez-de-chaussée, il leur tint à peu près ce langage suscité par M^r Gobert qui réclamait que l'on ne touche à rien « Vous venez, leur dit-il, d'échapper à la mort, et êtes hospitalisés en cette maison, aucun de vous ne se conduira mal en ses magasins en s'appropriant quoique ce soit » Tous attentifs et silencieux, répondirent avec ensemble « Ya ! Ya ! ». Parmi eux se trouve un blessé de marque, il m'apprend qu'il a étudié un peu de français avec un jeune homme du Havre (et cela par correspondance), il me dit également qu'il a vu l'empereur se promener soucieux en ses jardins où lui, un jour, était de garde, et l'avoir vu faire de la tête des gestes négatifs étant au milieu de membres de l'empire et de l'Etat-major qui désiraient, et le poussaient à faire la guerre, il me soutient cette thèse avec sincérité, il disait « Nein ! Nein ! » l'empereur me fait-il. Il ajoute quelques jours après qu'il se souviendra de la correction que j'ai apporté durant mes fonctions de garde et me demande mon nom que je lui donne. Il m'écrit le sien sur mon carnet, je le recopie « Wilhelm Jonquière Lieutenant im Königin Elisabeth Gard-Grenadier Regiment Nr 3 Berlin-Charlottenburg » Wilhem de Jonquière lieutenant au 3^{ème} régiment de la garde royale des grenadiers de la reine Elisabeth, Berlin-Charlottenburg. Le Major inscrit le sien ensuite « Le Docteur Pflugmacker du 1^{er} régiment de la garde à pied, chirurgien-major.

Le journal « Le Matin » du 29-9-15 reporte que Le lieutenant Von Jonquière (un nom de chez nous) écrit : « Le village entier (des Ardennes) incendié, la 7^{ème} Compagnie fait 2000 francs de butin ».

Le Docteur-soldat Vilpoy de Sedan, passe, visite les blessés boches, et me fait, sur ma demande, une ordonnance pour le pet de feu attrapé durant l'incendie des maisons de la rue de Bétheny, près l'église et du pharmacien, où je cherchais à dresser une lance fixe d'arrosage, quelques heures encore, et la maison brûle, je trouve quelques temps après un militaire pleurant sur les décombres dans lesquels il recherche quelques objets de cuisine, il se lamente, échelles et tuyaux sont encore là en batterie bien inactive.

Au moment de quitter ma garde, l'abbé Andrieux, dont le domicile est voisin, passe et me prie de venir avec lui pour sauvegarder l'œuvre d'art en bois qu'est le dais surmontant le trône du Cardinal Luçon, ainsi que le petit orgue d'accompagnement qui se trouve menacé par les stalles en feu.

Les deux cruches d'eau que m'apporte, au portail S^t Sixte, en deux courses successives un jeune homme, complaisant, et qui craignait de pénétrer dans l'édifice en feu et tout enfumé, ne suffisent pas à éteindre le feu qui couve sous les marches recouvertes de tapis, le feu gagne lentement la boiserie basse appuyée à la grille, que faire ? ...

A ce moment, je cherche des yeux un outil quelconque pour arracher et disloquer ce foyer d'incendie, je vois bien le feu partout, les voutes embrasées, mais je ne songe qu'au désir de l'abbé Andrieux mes yeux pleurent, je toussote, j'ai chaud, mais j'en aurai raison de ce feu, l'outil se présente à moi sous forme de traverses de bois, de près de 4 mètres de long, (du sapin, je crois) qui se trouvaient au pilier, à gauche du Maître-autel, je m'en saisis d'une, elle se place bien difficilement en mes mains inhabiles, et la manœuvrant comme d'un bélier et par pesées j'arrive à détacher du mur, les quelques manches formant un bloc de bois que je disperse au milieu face à l'Autel, là, il peut brûler ce bois pensai-je, (les bribes de bois en feu, susceptibles de donner un regain d'activité incendiaire, et toujours avec ma traverse peu maniable, je fais sauter les parties non encore éteintes de la basse boiserie du dais, C'est fait ! l'œuvre du sommet reste intacte. C'est alors que confiant en la solidité des voûtes je reste là, muet, (combien de temps, je ne le sais pas), à regarder l'étendue de ce ravage, ce qui me frappe c'est les trous noirs que forment les stalles de droite déjà brûlées. Je pense que celle que j'ai occupé, là bas à droite, la première près de la grille, n'existe plus. En un instant mes 16 années de services en la Cathédrale me passent en esprit, je songe à la maîtrise, il me semble que le

petit orgue n'est pas atteint, les flammes se reflètent sur ses tuyaux. Le grand orgue trop souvent silencieux est là, à ma droite, intacte aussi. Je pense aux chants de deuil que j'ai fait retentir de sa tribune, faut-il pour la métropole faire retentir le prosaïque « Dies irae » Non ! on dit depuis les fidèles admirateurs de cet édifice. L'abbé Andrieux parti un moment, je ne sais où, revient et par sa présence me tire de cet état d'âme, nous quittons ce lieu de désolation, il me remercie.

Il faut que je dépeigne aussi le courroux de mon ancien collègue Edmond Laloyaux, baryton de Notre-Dame qui dit, du milieu de la rue, voyant brûler la Cathédrale ces paroles au Major « Ah ! Vous pouvez dire à votre kaiser que c'est une belle canaille » et sa voix monte, répercutante, devant l'édifice, il en dit encore bien d'autres, nous l'écoutons, pas un Boche ne souffle un mot.

Sam. 19 sept. 24-7

Ronde de nuit avec Fournier, pompier, nous explorons le quartier brûlé du commerce des laines, la maison de tissus Poullot flambe, nous arrivons au pas par la rue Montoisson pour surveiller aussi le repaire de la rue Rainssant, face à l'impasse Montoisson une femme panier au bras est là regardant l'œuvre du feu, c'est la boulangère de la rue des Filles-Dieu, inquiète, elle attend que sa maison brûle, mais dit-elle, « Le commis ne veut pas se réveiller, rentré un peu dérangé, il est alourdi ». Une rapide inspection de la maison est faite, je secoue le garçon qui grogne, mais ne se lève pas encore, le grenier aux farines est tout chaud, j'en ferme les volets disjoints et bouche les ouvertures en cœur, le danger peut être conjuré, deux pompiers arrivent, nous les aidons à passer les tuyaux dans l'escalier de l'immeuble voisin où habite Lamotte basse de l'Union Chorale, de là dans un grenier (une vraie cage à poules), je conseille de préserver l'immeuble du peintre Vieillard, le plus vieux pompier braille constamment et s'obstine à posséder trop de tuyaux ce qui ne donne pas de jet, une borne-fontaine est cependant là devant moins éloignée, Fournier et moi le laissons à son obstination, Poullot brûle de mieux en mieux, et Vieillard l'est également vers le matin, nous rassurons la boulangère qui retourne revêtue de ma pèlerine que je lui avait déposé sur les épaules tant elle avait froid, de regarder immobile muette cette incendie, elle réveille avec égards et précautions (cette fois bien heureuse) le commis qui se met à l'ouvrage, nous repassons vers 3 heures, la panification est en route, je complimente le boulanger, les habitants du quartier auront du pain nouveau demain, la boulangère est reconnaissante, elle reçoit de temps à autre ma visite et me donne des renseignements utiles.

20 sept.

Avec Gaston Petit, je visite les prisonniers boches installés chez l'imprimeur Monce, ils réclament à manger, et des soins. Nous ne pouvons rien faire, ni nous émouvoir devant la cathédrale brûlée, fumante encore.

Dim. 20 sept.

On nous signale quantité d'espions, de signaux qui n'en sont pas, une tuile rouge, une cheminée, un tuyau noir, tout est contrôlé cependant, c'est une scie par moment, enfin il ne faut rien négliger cependant.

Partout des taches d'acide picrique, j'en vois une très grande à l'entrée de la rue des Templiers comme le lierre, elle s'étend à l'immeuble du coin gauche (impairs).

Les fortunés s'en vont, la ville se déserte, ce ne sont que malles, paquets, valises qui défilent, les uns déménagent comme au 24 juin, la saint Jean étant une époque de déménagement général, à quel prix ?

Je rencontre M^r Longeard, soldat, sparnacien 38 rue Vignolle, ami de M^r Léon Pesnel d'Epernay (soldat au 132^e successeur de Pecque) place Auban-Moët 12 qui me donne de ses bonnes nouvelles.

Tués et blessés lors de l'obus tombé en le cellier Roederer le samedi 19 septembre 1914 à 8 heures du matin (famille Caron) :

1 ^e Caron Théodore Ferdinand 45 ans	tué
2 ^e Quenardelle Berthe (épouse Caron)	blessée

3 ^e Caron Roger	blessé
4 ^e Caron Andrée	blessée
5 ^e Caron Madeleine	tuée
6 ^e Caron Robert	blessé
7 ^e Caron Alberte	blessée
8 ^e Caron Désiré	blessé

Famille de 8 personnes habitant au Foyer rémois, le pavillon B.

Vu les fils Roger, Robert, et désiré en la clinique Lardenois, rue de Savoye.

Le nommé Charles Inquiété, rue Fléchambault 27 se présente au Central pour posséder une bicyclette qu'il a déposé, dit-il, à la pharmacie Clouet, lors d'un incendie de la rue Cérés, je l'y accompagne, arrivés, l'immeuble est brûlé également. Sur la permanence, je constate quelques jours après que ce sujet est arrêté pour indécatesse, encore un écumeur.

Sur le trottoir, rue Chanzy, devant le boucher face rue Hincmar, à 2^h10, un cheval blessé, qu'un passant voulait enlever et que j'ai rejoints, est échoué là, un jeune homme, connu et de bonne famille, se charge de le mettre en lieu sur.

Les armes déposées au théâtre reviennent au Central (dans quel état ! ...), ceux qui ne sont pas volés se trouvent brisés, fusils de chasse, carabines de valeur, sabres tout est fracassé, je retrouve les fleurets de Pecque mes sabres 1874, mais de pistolets, revolver, plus rien.

Cathédrale (suite)

Quoique avec difficulté, je trouve 5 kilos de chocolat Menier en la succursale de la rue Chanzy au profit du Lieutenant (prisonnier blessé) De Jonquières, c'est la seule chose qu'il mangera ce jour et partagera avec ses compatriotes logés comme lui dans la pièce accessible par des marches, attenantes au bureau du rez-de-chaussée, magasin de vente de l'imprimerie coopérative, il me remercie avec effusion de ma démarche, il boîte, et se lève difficilement à mon appel.

Lundi 21 sept.

Cathédrale (suite)

On évacue, à la Haubette, à la tombée de la nuit, les blessés boches de l'imprimerie coopérative, ils sont joyeux, et sautent presque dans la fourragère qui les transporte, quelle différence avec leur attitude craintive du samedi soir, le lieutenant, chef du Poste de police militaire français, de l'hôtel-de-ville venu les visiter apprenant qu'ils ne mangeaient pas tous régulièrement leur a fait parvenir du pain et des conserves diverses qu'ils mangent, (dévorent plutôt) avant de partir, les conversations boches s'élèvent ce soir « Ist kermesse ! » leur dis-je (C'est la fête !) pour un peu ils nous embrasseraient. Ils remercient les soldats français de garde, qui encore partagent leur pain à la grande admiration du major Pflugmacker qui le dit en allemand « Ils donnent leur pain ! ».

C'est ce soir, au milieu du bureau, que le major traduit, pendant le transport aux voitures, ses sentiments de reconnaissance (que toujours j'attendais) à l'abbé Andrieux qui avec lui converse, Ah ! certainement, il peut être reconnaissant au clergé de Notre-Dame, je ne sais ce qui s'est passé durant leur hospitalisation en l'église Notre-Dame, mais il est certain que leurs souffrances ont du y être allégées et il a facilité leur transfert.

Le gangréneux vit encore, on le hisse fiévreux, c'est à lui que va ma pitié, il dit encore « Qu'il va rentrer chez eux » « zurueckzukehren ».

Le départ effectué, je trouve une molletière en peau de porc à De Jonquières, lettre Richard Follruth, son livret de travail, son livre de psaumes-prières, et sa tunique grise de guerre. Voir ci contre lettre traduite a lui adressé sans signature.

Au n°7 de la rue Féron on me signale cinq personnes supposées restées en cave. La clef confiée à une amie, est introuvable, une foule encombre le pas de la porte, je descends en cave, rien, le monde envahit l'immeuble, le chien fait une vie, tout est en ordre dans la maison, je sors par mon entrée, la fenêtre du rez-de-chaussée.

Une note. Parent, ami, adoptif, je ne sais plus, de mon collègue Roussillon, Marius Besnard du 147^{ème} au poste militaire Cérés-Commissariat (homme clignotant des yeux.) :

Au 168 de la rue de Cernay, se trouve un homme tué depuis cinq jours.

(voir page 44 et 45) Ah ! ca y est cette fois l'histoire d'espionnage a pris corps sous forme de perquisition faite par le colonel Hébert du 347^{ème} de Sedan qui menace de canonner la maison, elle était prévue, au bureau par les raconteurs, par nous autres rémois, qui en avaient référé au Commissaire dédaignant ces histoires, et qui savaient à quoi s'en tenir sur M^r Amsler qui au reste ex-officier d'artillerie est insoupçonnable d'espionnage. Un petit belvédère (aux vitres de couleur à leur base et au sommet) existe sur cet immeuble, il arrivait que durant leur repos forcé ce monsieur et sa dame y montaient, et de là, ils regardaient quelques tirs français produire leur effet sur l'ennemi, naturellement un bras se tendait et désignait tel ou tel point, de là à conclure que l'on faisait des signaux avec des feux, ou des verres, de couleur en plein jour, il n'y avait qu'un pas, c'est ainsi que le marchand de légumes Bourgeois désigne au passage la maison Amsler à l'ordonnance Lesne du colonel Hébert qui lui en parle à son supérieur (mort depuis). Ce supérieur logé chez M^r Lainé (absent) possède la bonne de ce dernier pour la popote de son entourage, à l'enquête elle se défend d'avoir inconséquemment compromis des gens honorables qui de tous leurs efforts et moyens secourent l'armée par des dons de tous genres et de toutes natures « Elle est un peu dingó ! » rit un sergent. Naturellement cette perquisition n'amène absolument rien, si ce n'est cette décision proposée par M^r Amsler au lieutenant de police, « d'apposer des scellés aux portes du Belvédère ». Inutile ! Suffit ! dit-il, « sa bonne foi est prouvée ! »

Dans le 18 de la R. R^l de B^l habite, le soldat Pollet cycliste du 347^e en contact avec ses camarades, approchant le colonel, il dit avoir vu le 19 au soir (jour du bombardement) des feux verts vers 2^h du matin en allant vers Place Royale, ce feu vert affectait la forme d'un sept, ce signe répété plusieurs fois, le cycliste Pollet me le trace sur mon carnet de notes, le voici :



Ce fait rapporté à côté de l'histoire du jour surchauffe les esprits militaires qui ne voient en Reims qu'une ville d'espions. A tout instant ce n'est que déclarations, à tel point que M^r le Commissaire conclut en disant « Je vois ça ! il reste 20000 habitants, et il y a (au moins) 25000 espions ! » Nous sourions.

Au profit de M^r Linck, rue du Barbâtre 10 des jeunes gens vendent à des soldats campés devant les lavoirs de la Vesle, situés entre les ponts de Libergier et de Vesle, vendent dis-je du chocolat 1 franc au lieu de 0,80 franc, prix que payaient les Boches, je m'avance et fait rendre la différence aux soldats acheteurs que me remercient. Les gosses sont consternés d'être ainsi surpris en défaut que je prie de ne pas renouveler plus loin.

Madame Labarraque-Walbaum me fait entrer en sa demeure à l'angle des rues Marmouzets et de Cérès pour constater que les murs de la Chambre du Commerce ainsi que des Postes et Télégraphes ont besoin d'être protégés, déclaration faite au Central, sur la permanence, (où nous sommes toujours) dans laquelle je prévois, avec croquis à l'appui, la chute du mur du plombier proche sur celui du bijoutier, à l'autre angle Marmouzets-Cérès.

Je suis de garde rue Cérès, le public va au-devant du danger, et franchit les barrages de fortune que nous établissons. Les murs calcinés sont là d'aucun prêt à tomber.

Je suis de ronde aux lumières avec Peschang, maison Destable, place d'Erlon, au 4^{ème} « La lumière, là haut ! faut éteindre ! » en face, une autre, celui-là se fait entendre « Faites Ch... » « Très bien (répondons-nous) Nous verrons cela demain ! ». Rue Noël, Electricité ! (il est 2 heures) nous tapons, sonnons, sonnons sans arrêt, enfin au bout de 20 minutes la voix docile d'un domestique se fait entendre « Voilà ! » et l'obscurité se fait en l'hôtel face à la

clinique, rue des Boucheries au premier, une lumière vite éteinte, sur le boulevard Lundy, une voiture régimentaire de chaussures allant à Merfy conduite par deux soldats, M. M. de.. de.. nous n'en savons pas plus, ils ne nous en disent pas d'avantage, ils nous laissent entendre que « La noblesse » va nous transporter en même temps que nous leur indiquons leur chemin, nous les quittons place de la République ils veulent nous donner absolument leur tabac, ils sont gais, insouciant en leur jeunesse ces deux camarades.

A 1^h10 (13^h10) on me signale que 30 bonbonnes d'essence peuvent encore exister à l'arrière de la pharmacie Clouet brûlé, en un local dont l'entrée est sur la rue Bertin.

Mercredi 23 sept.

Devant ses ruines et la cheminée qui seule est restée dressée dans l'air, une boulangère et sa fille restent interdits, immobiles, et pleurent bien haut au milieu de la rue de Bétheny, près la rue Clicquot-Blervache, leur peine m'est sensible, quoique passé, je les entends encore se lamenter devant les décombres. C'est bien triste, et combien sont dans ce cas ?

Je suis de garde rue Cérés, à l'entrée barricadée, le Cardinal Luçon (accompagné de l'Archiprêtre Neveux du Grand Vicaire Camus, un de l'abbé Andrieux) désire visiter les ruines « Eminence ! (dis-je) faites le à vos risques et périls, car les murs menacent de tomber et ne veux pas me reprocher un accident » l'abbé Camus à l'air de dire « N'vous en faites pas ! » le curé neveux : « Ca ira » et l'abbé Andrieux Vicaire me présente à son curé comme ayant sauvé le dais de son Eminence, félicitations très courtes, considération, ces messieurs passent à travers la barricade légère établie, Son Eminence (Monseigneur le Cardinal Luçon) se baisse la première pour passer par l'encadrement de la porte posée en long au milieu de la rue, (la porte provient du magasin de primes (à côté), ces messieurs suivent, je les regarde s'éloigner, le groupe ne va pas plus loin que la rue de la Grue, le Cardinal agite ses bras, étonné sans doute de tant de désastres, prudents, ces messieurs prennent la rue Nanteuil.

Il fait un temps superbe, le ciel est radieux quel dommage de se tuer par un si beau soleil.

Le mur du plombier se cintre vers la poste, au troisième étage une cheminée et une grande portion de maçonnerie y adhèrent encore et doivent certainement l'attirer à terre, un monsieur et une dame me demandent comme dernière grâce (devant quitter la ville) d'aller voir les ruines de leur demeure au 4 ou 6 de la rue des Marmouzets, j'accède, mais avec les mêmes réserves faites aux membres du Clergé rémois, mais leur dis-je « Ne soyez pas longtemps ». Pour plus de sécurité, je les suis, un instant, je suis détourné de cette surveillance, par quoi ? je ne sais, les sujets et causes en étaient multiples, dans cette rue passagère par infraction. J'arrive devant ce fameux mur, je le considère, je commence à croire qu'il m'attendait pour tomber en toute beauté, tout d'un coup, bien lentement, sur la gauche il penche pour aller abattre le mur de séparation du bijoutier, et le tout va écorner le sommet du mur Labarraque-Walbaum, les décombres se répandent en le jardin, il est 11^h28, je n'ai eu que le temps de crier « Sauvez-vous ! » en songeant à mes deux visiteurs, la poussière passée, tombée, je vois au bout de la rue Bonhomme quatre bras qui s'agitent, il semblent, me dire « Nous sommes là » j'étais heureux de savoir ces gens sauvés. Je me promets d'être plus sévère dans mon service, quitte à passer pour une rosse, bienfaisante au fond, ce que le public ne comprend pas malheureusement toujours, l'on ne peut pourtant pas toujours dire, le pour, le contre, le quoi, le qu'est-ce ? etc, etc...

11^h3/4 (11^h45) Le café Louis XV n'a plus sa clientèle, c'est l'heure apéritivante, Myrzha ! la chienne de M^r Hiver Mont-en-Champagne dont les bureaux et celliers proches sont aussi brûlés, Myrzha ! dis-je gratte de ses deux pattes la porte du café, elle s'élève de toute sa hauteur et regarde à travers les glaces, si son maître est au billard, je l'appelle, Myrzha s'éloigne, elle cherche encore, mais ne vient pas à mon appel, je pense à Hiver, où est-il ?...

La femme-chocolat ? En effet, je me rappelle avoir rencontré face à la maison native de Colbert une femme d'âge, elle se lamente qu'elle n'a pas mangé depuis quelques jours, je lui donne une plaque de chocolat qu'elle s'empresse non pas, de manger, mais de mettre en son

panier, devant cette faim simulé, je la menace de lui reprendre de suite, cette fois elle la mange, genre de punition bien douce, si toutefois elle n'avait vraiment besoin de rien.

3^h41 (15.41) Un maréchal des logis du 7^{ème} d'artillerie s'abat, lui et son cheval, place Royale.

Vais rue d'Alsace Lorraine aux renseignements, chez Sohiet, pour Gallet avec M^e Louise Philippe.

Autre note : M^e Vasseur, (M^f Husson) épicière du coin. Logé 5 ! évaporé, c'est de l'algèbre pour moi que je ne peux résoudre en ce moment.

Encore une : M^e V^e Varoquier modiste, rue des Marmouzets, M^e Jolimay rue Gambetta 51 s'intéresse a elle !

5^h55 M^r Raymond Verax comptable de la maison de fers Laurent et Carré me requiers pour l'accompagner et rechercher en les caves de la maison incendiée le testament de M^f Laurent, et un coffret contenant des papiers, eux-mêmes, témoins M. M. Collin Henri, et Chemin, ami, ex employé de la maison, le tout est retrouvé intacte M^e Prudhomme Commissaire me fait relater ce fait à la permanence.

Encore de l'espionnage, seulement ceux (une famille voisine soupçonnée) qui en parlent beaucoup à d'autres et laissent sous-entendre à la dérobée des histoires de ce genre n'ont pas le courage de soutenir leur thèse a visite et a comparution, devant ce manque de force et de loyauté l'on se borne lâchement à graver le mot « Espion » C'est ainsi que je vois ce mot écrit à 1^m55 de la marche, dans l'angle gauche, sur la porte d'entrée du n°8 de la rue Mabillon (maison Thièle).

Un second obus est encore tombé en plein dans la toiture du commissariat déserté, sans les anciens grands volumes de la permanence qui dallait très fortement le grenier, il aurait pu rendre le pavillon absolument inhabitable.

5^h matin. Le canon a tonné toute la nuit, il tonne encore.

7^h15 Je rencontre le conseiller Jallade et en sa compagnie j'explore les caves de M^f Letixerant rue des 3 Raisinets, les traces d'habitation existent, nous remontons avec peine parmi les décombres de ces vastes caves, anciennes dépendances d'un monastère.

12^h20 le bombardement intermittent dure encore le long du jour.

Mon Viel ami Edmond Bionne, gardien de l'Ecole professionnelle et ménagère, me prie de déclarer au 2^e canton le décès survenu ce jour à 3 heures de Werder Paul de Hanore, Grosse Pfahlstrassen n°15 du 10^e Régiment d'artillerie de réserve.

Sur le terre-plein de la rue Montoisson une bombe atteint la famille Lachapelle composée de 5 personnes. Le père et ses deux fillettes sont tués, la mère blessée est conduite sur sa demande à la clinique Lardenois, son fils blessé au Lycée de garçons. (A été porté décédé, me dit-on à mon retour 9^{bre} 1915)

Une jeune fille de 12 ans, également blessée serait transportée à la pharmacie régionale.

Boulevard de la Paix, deux soldats du 148^{ème} sont blessés et dirigés sur Epernay l'un a le mollet enlevé, l'autre, un éclat dans les reins.

Au dire du témoin Gobert, l'un doit être le sous-officier d'infanterie Sautret, il y aurait aussi encore un blessé dit-il !

Le service est repris au bureau du 2^{ème} canton, maçons, couvreurs, vitriers sont commandés, en attendant, la femme de ménage de M^f Prudhomme (célibataire) aidé d'un homme de peine, après avoir ôté les décombres, lavent le pavillon.

Boulevard de la Paix, une femme à les jambes coupées, doit être Godineaux épouse.

Au coin des rues de Bétheny et Clicquot-Blervache un maçon est laissé mort vers 3 heures ½, on l'a dirigé vers son domicile présumé dit le Docteur Muet.

La Ville de Lyon par l'organe de son Maire M^f Herriot envoie à la Ville de Reims une adresse de vive sympathie en raison du bombardement qu'elle subit.

On estime à 35000 les obus tombés depuis 10 jours autour et sur la ville.

Comme presque tous les jours, je vois mon Viel ami Cabay, il m'aide à supporter la cherté des vivres, il note aussi ses impressions empreintes d'une grande charité sociale, plus tard après la guerre, nous ferons choralement le tour de la France au profit des victimes de la Guerre.

2^h1/2 Je rencontre le ténor Thomin Henri, frère du ténor Maurice, il est très alerte, il cherche quelques biscuits et pain d'épices pour améliorer l'ordinaire (1915 sept. actuellement est prisonnier son frère Maurice).

4^h10 Près de S^t André, le cycliste Bamiere ou Bannière (flûtiste à S^f Valéry en Somme) soldat au 29^{ème} d'artillerie me demande ma bécane pour porter l'ordre de tirer très serré sur les Boches, il part avec par la rue de Cernay, je reconduit, en la montrant crevée, sa bécane garnie de son sac militaire à la 104^{ème} brigade chez Mumm, caves du boulevard, où je l'attends à 4^h1/4 tout en cherchant à réparer son pneu crevé, heureux d'avoir contribué de cette façon à démolir quelques Boches. Devant rentrer à 4h de mission, je prie un militaire cycliste de prévenir M^f le Commissaire de ce retard qui au fond ne comportait rien de grave.

Je rencontre au départ le motocycliste Jollivet de Caurel, il me donne des bonnes nouvelles du front des Ardennes.

Les chats, les chiens font bon ménage, ils restent sur les décombres fumants, vont, viennent, miaulant, aboyant...

Vend. 25 sept.

7^h au n°4 de la rue S^t Symphorien un chat (adopté depuis) ne veut pas du chocolat que je lui offre, mais rien que des caresses, il est heureux il ronronne, il me regarde m'éloigner et retourne en ses décombres.

Plus loin à gauche, dans un grand immeuble brûlé, un chat noir est sur l'extrémité d'une poutre noircie, bien posé, il semble attendre un photographe.

7^h45 boulevard de la Paix, près de l'Esplanade, je vois de longues trainées de sang.

Visite l'atelier du réserviste cycliste au 251' Henri Pillon de Therdonne (Oise) où il est cultivateur.

Les soldats anglais circulent dans Reims, ils sont l'objet d'une vive curiosité.

10^h1/2 en l'école professionnelle et ménagère de la place Belle-Tour, je pénètre en la cuisine où sont une demi douzaine d'infirmiers allemands, ils se rasent, j'en profite, mais avant je dis au raseur, professionnel qui m'entrepren, « Vous ne me couperez pas le cou ! » « Nein ! Nein ! ». Ils rient tous, et sont plus aimables que moi.

Le Docteur militaire Muet (rémois) pénètre à son tour avec un réserviste blessé soutenu par deux camarades, à la vue des boches présents, il ne veut se laisser faire aucun pansement malgré l'assurance que nous lui faisons qu'ils ne lui feront aucun mal, au reste, nous sommes là, on l'emmène dans une autre salle, je continue de prendre mes notes après m'être fait raser bochement.

Parmi les boches présents, deux sont proches de Oldenburg. Je recopie leur écriture le mieux possible

1° Franz Beckmann aus Lohne/Oldenburg

2° Heinz Elbers Lohne/Oldenburg (abrégé)

1° Franz Beckmann à Lohne, Oldenburg

2° Henri Elbers, Lohne (sur) (en) Oldenburg

Renseignements d'E. B. ce jour, portes monnaies, bague or.

Service	Nouveau service ainsi établi, 27 heures réparties en 3 jours.		
	7 à 12 h.	8 à 10h.	12 à 4 h.
	16 à 12 h.	14 à 18 h.	20 à 24 h.
	24 à 7 h.	20 à 24 h.	/
	vendredi	samedi	dimanche
	lundi	mardi	mercredi
	jeudi	vendredi	samedi
	dimanche	lundi	mardi
	mercredi	jeudi	vendredi

Service Ce service est changé par le suivant :

	9 ^h à 11 ^h 14 ^h à 18 ^h 20 ^h à 22 ^h	7 ^h à 12 ^h 16 ^h à 20 ^h 24 ^h à 7 ^h	12 ^h à 16 ^h et de 20 ^h à 24 ^h
Septembre	27 Dimanche	28 Lundi	29 Mardi
	30 Mercredi	1 octobre jeudi	2 vendredi
Octobre	3 samedi	4 dimanche	5 lundi
	6 mardi	7 mercredi	8 jeudi
	9 vendredi	10 samedi	11 dimanche
	12 lundi	13 mardi	14 mercredi
	15 jeudi	16 vendredi	17 samedi
	18 dimanche	19 lundi	20 mardi
	21 mercredi	22 jeudi	23 vendredi
	24 samedi	25 dimanche	26 lundi
	27 mardi	28 mercredi	29 jeudi
	30 vendredi	31 samedi	fin de service Octobre

2^h1/2 2^h1/2 Rue S^t Symphorien, au milieu des ruines fumantes, seul, dans le silence, j'écoute les obus siffler longuement, ils tombent derrière moi en les ruines avec un bruit sourd et mat. Je cherche un jeune chat pour l'adopter. Le soleil est resplendissant, il dore le 15^{ème} jour d'un bombardement presque continu.

4^h1/5 Le 147^e passe et se dirige sur Cernay.

5^h1/2 M^r Paul Tanquart, soldat, garde chasse au château de Marchais, ami de l'ancien brigadier de police Georget, actuellement à la fabrique de soie (quartier Bétheny) m'apprend sur le seuil du bureau que l'artillerie du le « La Lorraine » a été dirigé sur Reims.

Violente canonnade de 75, un Etat-major en entier est blessé au passage à niveau de Cernay, le Général serait mort, un officier supérieur aussi.

6^h Un général et colonel Anglais arrivent à la maison Lanson, fabricant de champagne, boulevard Lundy, 10.

8^h 20^h Grande fusillade aux avant postes vers Cernay les mitrailleuses crachent.

9^h Les réflecteurs allemands aveuglent les troupes qui montent à l'assaut de Cernay.

9^h50 Différentes rencontres 1^o Place des écoles rond-point de Bétheny, un tambour du 328 qui cherche à battre.... plutôt en retraite, il n'y est pas, s'en va !

Un cuisinier cantonné chez Heidsick se trouve égaré, il a rampé dans les fossés de la route de Cernay, enjambant parfois un corps mort.

Un cycliste de la 52^{ème} division allait sur Bétheny au lieu de Cernay.

26 sept 5^h m. Je quitte mon service de nuit et me porte aux maisons de droite bordant l'entrée du boulevard des casernes proche le cimetière. Immense canonnade semblant partir des crêtes d'un vaste cirque.

Je me dirige au passage à niveau de Witry, une barricade faite de voitures et de matériaux se trouve près le cimetière, une autre en la petite rue du gadouilleur. Je trouve le sac du caporal Leclerc de la 23 Compagnie du 268^{ème}, je m'abrite et entends les fusils et mitrailleuses crépiter, faiblement les boches répondent, ils sont terrés littéralement. Le soleil est un grand disque rouge, il se lève et paraît à travers le bouillard.

6^h Deux autos contenant des officiers supérieurs stoppent, quatre obus tombent bien devant nous assez loin, ils rebroussement chemin après un court examen des lieux, je rebrousse chemin également, sac au dos retrouvé, je rencontre ainsi M^r et Mad Guérin du n°248 du faubourg. Le grand mont de Berru et ses dépendances sont toujours aux Allemands.

6^h45 Avant de rentrer au Commissariat, un caporal me prie de lui remettre le sac trouvé qui dit-il servira à un autre du poste établi en l'usine de gadouillerie (Anciennement Marot).

Ca tonne toujours, vais me reposer de nuit, en travaillant.

10^h Un habitant de Châlons s/Seine venu par Rilly dit que le vignoble est plein de soldats.

10^h Rue S^t André, en l'immeuble incendié de Waltener-Bauget, je vais par ordre pour retrouver notamment un coffre, plus rien, si ce n'est une meule à affûter, seul témoin resté debout au milieu de la cour.

10^h20 Commission du 18 sept, lors de la rencontre du facteur Beurre est faite, (voir le 18 sept.) Mad^e Alphonse Gremminger du 69 de la rue D^r Thomas, me demande si je puis obtenir des nouvelles de son mari au 332^{ème} dépôt, M^e César du 73 également dont le mari est au 361^{ème} à S^t Mihiel.

11^h3/4 (A l'église S^t Benoit), l'artillerie tonne de toutes parts, action enserrante du mont de Berru.

13^h15 Conversation avec Camion, nous sommes d'accord pour trouver dangereux le service au 2^{ème} canton -On téléphone- Il faut aller, et sous le passage des bombes, a preuve le bureau deux fois atteint et tout ce qui l'entoure. Nous en serons-t-on reconnaissant, surtout comme auxiliaires ?

13^h45 Causerie intéressante sur l'espionnage avec le sergent télégraphiste Garnier du 347^{ème}.

16^h20 Clac ! Clac ! bruit connu, encore des obus qui tombent en lignée, un aéroplane boche vient de repérer par une boucle au-dessus de S^t André les troupes couchés le long des rues.

18^h30 J'apprends que ce matin à 4^h1/2 dans le carré Craonne, Berry-au-Bac et Corbény, les turcos ont pris 11 obusiers et fait 1100 prisonniers dont 3 généraux sur le plateau au lieu dit « Le Choléra ».

Le chauffeur rémois ajout que le général Nérot est très content.

21^h20 Au pavillon voisin, sept victimes sont côtes à côtes, 3 hommes, 2 femmes, 1 petite fille, tous atteints par l'obus tombé à 5h30, en mon absence, exactement entre les 2 pavillons et au milieu des deux vois du tramway. La petite Nénette toute nue est dans un tapis de table, près de sa mère défigurée.

Un chien est aussi bombardé, étendu sur la chaussée, il voisine avec un chat qui déjà gisait dès le matin près du rail homicide par complicité de par son caractère dur.

22^h On estime à 6000 le nombre d'obus tirés.

24^h Le canon tonne toujours à gauche et à droite, l'on se bataille dans la nuit.

Dim. 27 sept. 12^h30 Canon toujours à l'alentour.

Pas d'obus, signalés tombés ce matin, allons nous être tranquilles ?

De l'infanterie passe depuis le matin ;

13^h Le maître-tambour Godfrin de Compagnie des Sapeurs-pompier tambourine pour prévenir les habitants qu'ils aient à faire provision d'eau.

16^h1/2 Vers Cernay plus de bruit, mais par contre vers La Neuville et les 3 Fontaines tout tremble des tirs d'artillerie.

- 16^h45 Mon collègue auxiliaire 37 (Luçin) annonce au bureau la venue de la mission américaine qui vient constater « l'erreur » du bombardement du 4 septembre (elle verra le reste fait depuis). Ces messieurs lui demandent « Quels sont ces gens fuyants et chargés ? » Il répond, « Ce sont des rémois des faubourgs fuyant le bombardement ».
- Mise en bière des sept victimes, le pavillon est envahi par les voisins des victimes et des soldats du 147^{ème}, on descend de la voiture de l'agence le cercueil de la petite Nénette, en rangeant les cercueils plus grands, les employés mortuaires se plaignent que les familles réclament. « C'est vraiment comme si on donnait du pain ! » dit l'un d'eux.
- 17^h45 Mon Vétéran collègue Barbier va au rapport, il à le rire, le sourire, et le fou-rire, il contribue pour beaucoup à la bonne joie du poste, où résident de bons esprits, voir Mottet, Camion, Peschang, Normand, Blion, Fournier, Berriot, Linçon, Cuny, etc, etc.
- Lundi 28 sept. 9h L'on est jamais content, c'est bien le cas de le dire et de l'écrire, au bureau silencieux, l'on trouve que les obus manquent.
- 9^h10 Appels du collègue Linçon, il aperçoit au loin d'énormes canons trainés par des chevaux, je sors bien vivement, et regarde, ce sont des voitures de vidanges. On se tord à ma rentrée.
- 9^h38 Communication de l'ex-brigadier Broude et téléphonée du Central. Avec quelques tranchées, le fort de Brimont serait repris, on canarde les Boches fuyants.
- 10^h
Au Poste 11^h Vais au rapport, grand défilé de misères, tous les genres, toutes les manières.
M^f le Curé de Chaumuzy venu pour un laissez-passer, raconte le passage de 44 000 Boches en cette commune, le presbytère abrite le général et ses 4 officiers supérieurs, une garde spéciale de 22 hommes entourait nuit et jour cette maison en laquelle un supérieur dé...vomit dans sa chambre après le repas du soir trop champagnisé, grâce à des larcins antérieurs apportés avec eux. La sœur de M^f le Curé n'est vraiment pas contente, car c'est au lit que cette indigeste avalanche est survenue... avec autre chose déféquante ! Pouah !
- 11^h15 J'affiche que la garde prussienne est refoulée à Berru et Nogent.
4^h15 (16^h15) Allons ! ça retombe ! nous voilà encore rebombardés malgré cela, les réflexions les plus abracadabrantes se croisent dans le bureau, on avait pourtant dit que la batterie fantôme était anéantie.
- 4^h15 Une bombe chez Fresson, le boulanger à l'angle du boulevard Carteret et de rue Cernay, face au cruchon d'or, pulvérise aussi la crèche (Goutte de lait) voisine, les décombres ont tués et enterrés lors de leur chute la femme de M^f Pierre, garçon de courses de chez Pètlement, qui, inquiet de ne pas voir sa femme rentrer au logis était venu au bureau faire part de ses appréhensions, je vais fouiller avec lui les décombres, et pour lui éviter une version d'horreur je trouve prétexte pour l'en écarter.
- Une voisine, amie, avec qui elle fuyait à ce moment est tuée par éclat, elle repose, la figure bien douce au pavillon de face devenu un dépôt mortuaire. Le brigadier Donon et l'auxiliaire 49 Flion qui l'avaient relevée apportent au poste son petit panier contenant de nombreuses photographies et de menus objets, le tout en ordre parfait. Je cache la figure de cette infortunée victime. Quand finirons ces visions ?
- 6^h30 Le calme est revenu, l'exode matinal remonte.
7^h L'on rit, l'on devise au Poste, des propos de corps-de-garde en sont la cause. Mottet est tonitruant comme un chef de Poste.
- 7^h30 (19^h30) Dans la direction de l'Aisne, une grande lueur s'élève, encore le feu des barbares vandales.
- 7^h40 Les maisons tremblent au bruit des grosses pièces qui dit-on tirent de Brimont, de l'infanterie passe silencieuse, je pense à ces pères de familles, tous réfléchis, qui composant la plupart ces 3 compagnies se rendent aux tranchées de Cernay bien proches. Cela devient triste !

Etant de nuit, demain au petit jour, je vais encore voir des blessés, car de bonne heure je suis levé et inspecte la rue.

Prière aux agents s'envoyer à la Ville, au Conseiller municipal M^r Pérot, les ouvriers demandant du travail.

8^hs. Vive et incessante fusillade, au-dessus de ce crépitement, la grande voix du canon. C'est terrifiant ! C'est au loin tout ce bruit, vers la limite de l'Aisne. C'est la première fois que j'entends si proche un pareil grondement, quel orage de fer doit s'abattre sur les Allemands ?

9^h20 L'impressionnant silence nocturne est rompu par la chute d'un immeuble, le bruit sourd qu'il produit est accompagné de celui des vitres (grosse caisse et tambour grêle).

10^h20 De l'infanterie se place en réserve boulevard Carteret, un tardif obus tombe encore dans le quartier Cernay, perspective de bombardement nocturne prévu.

29 sept. (mardi) 5^h mat. De puissants canons tonnent, j'apprends que ce sont les Maxims anglais.

12^h6. L'on se familiarise avec les obus, quelques uns tombent encore, l'on aime le silence pour les écouter venir. Voici le troisième que j'entends depuis que j'ai commencé ces 4 lignes.

Des Anglais circulent en ville, on les regarde avec plaisir.

2^h55 En mission au n°3 de la rue Pierrard, terminus Cernay, vains appels en la maison détruite.

8^hs. Plus de lumière dans les rues, ce soir, nous sommes favorisés d'un beau clair de lune. Un régiment passe et va vers Cernay, toujours ! La batterie-fantôme envoie quelques obus de temps à autre, histoire de ne pas perdre la main, ni son point de mire.

10^h30 L'on devient soucieux, les obus sifflent longuement au-dessus, à droite, et à gauche du Commissariat.

11^h Attaque de nuit repoussée au passage à niveau de Cernay, la mitraille prussienne sème sans discontinuer ses balles meurtrières. Nous répondons avec avantage.

10^h55 Mon collègue aimable et complaisant Cuny vient en avance et me laisse libre de partir. Il ne dort pas chez lui en attendant 24 heures.

5 octobre 10^hs. (Reporter ce fait page 106)

Il est donc dix heures, tout est calme maintenant, cependant je ne m'en vais que moitié confiant, je longe prudemment le mur côté droit descendant Cérès, tout à coup, rompant le nocturne silence, un obus sifflant de plus en plus fort arrive vers moi, j'entends la fin de sa trajectoire, et vois son éclat lumineux se produire dans la nuit à environ 30 mètres, il me fige sur place et contre le mur du 73, mes jambes flageolent, je suis pour sonner au 75, mais ce n'est pas la peine d'alarmer d'avantage les miens, il ne se doutent guère que je suis là près de cette bombe qui a réveillé le quartier. Comme toujours lorsque l'on est proche d'une déflagration, l'on entend peu après tomber comme une pluie de fer autour de soi et sur les toits, tel la grêle en un jour d'orage.

30 sept. Mer. 4^h1/2 Réveil-matin, bombes en fanfare.

9^h20 Vais au rapport pour remettre feuille oubliée, les obus tombent à gauche et à droite.

10^h1/2 Encore une fois on rétrograde vers le Central, décidément ! cela devient rigolo.

Une attaque générale se prépare vers le Centre local rémois, nos vœux les plus sincères accompagnent nos soldats.

Le Docteur Rinuy de Vignacourt (Somme) Aide-Major de 1^{ère} classe au 45^{ème} d'artillerie, 2^{ème} groupe e la 52^{ème} Division fait faire quelques travaux à l'atelier.

Les dégâts du bombardement à ce jour sont estimés à la somme de deux milliards pour Reims.

- 3^h01 Une ! 2, 3, 4, 5, 6 !... Autant de bombes encore qui tombent. Nous chantons « C'est la danse qui commence ! ».
- Le courrier doit reparaître ce jour.
- Les Sénégalais sont quelques milles à Verzy et Verzenay dit-on.
- 6^h55 L'arsenal brûle, les cartouches à blanc détonnent constamment l'on croit entendre une série de mitrailleuses, parfois une détonation plus forte retentit, le téléphone du Central nous apprend encore cette nouvelle misère de guerre que mirait les Boches.
- 10^h12 Vais au Central pour course, et suis appelé volontairement à accompagner un ex-agent et un civil déclarant des feux de couleur à la maison Poterlet.
- En compagnie d'un chauffeur en mission venu nuitamment dont la locomotive est cachée garée nous nous couchons silencieux le long du mur de la rue des Romains pendant deux heures pour voir tout à coup, lampe à abat-jour rouge en main, une femme allant se coucher en une pièce voisine.
- 1^{er} 8^{bre} 1914 jeudi 7^h matin. Une vache perdue est amenée au poste, l'on rit bien fort, quoi en faire ? on l'emmène à l'abattoir.
- 11^h20 Depuis 11^h10, toutes les minutes, si ce n'est pas plus, un obus tombe dans le haut des quartiers Cérès et Cernay.
- Les facteurs des postes font une distribution par jour.
- On signale un grand convoi de ravitaillement en marche pour la Ville de Reims, en ce moment, il est dans la forêt de Montchenot.
- Un sergent me parle d'une amnistie demandée par les Allemands, et ils bombardent ! Encore un obus, Clac ! Boum !
- Avec plaisir, je porte des bonnes nouvelles aux familles des soldats, ce qui est préférable que d'aller annoncer des morts, et des blessés. Ah ! que de larmes vues, et de désespoirs exprimés.
- 11^h28 Les bombes tombent toujours ! Suis retenu au poste par cette manne de fer.
- 3000 Sénégalais sont à Merfy-Chenay-St-Thierry.
- 4^h33 Calme, beau soleil. Est-ce-que cela va durer ? Tout le monde est content.
- Nous apprenons que les facteurs des postes ne viendront plus en les quartiers Cérès et Cernay considérés comme zone dangereuse. Et nous ! policiers auxiliaires qui vivent dans cette zone dangereuse depuis le début du bombardement.
- 4^h1/2 Des avions Boches laissent tomber des bombes sur le Centre de la ville où des troupes se trouvent massées.
- 7^h1/2 Comme tous les soirs des troupes fraîches passent et s'engagent par le boulevard Carteret vers Cernay. La sabotage est la limite des retranchements.
- 7^h45 Les histoires d'espions aux lumières sont fabuleuses, cela devient bête, le premier passant venu croit toujours découvrir une piste, l'on observe, l'on surveille longuement, des fois pour rien, puis aussi l'on perquisitionne, ce sont des vexations, et nous perdons notre temps. Enfin ! il vaut mieux voir à tout et ne pas prendre un innocent, mais par contre, malheur à celui ou ceux qui le seront réellement espions.
- 2 oct. vend. 9^hs. Journée calme, ce soir brouillard intense. J'entends descendre les hommes de garde de retour des tranchées, l'ensemble des opérations de ce jour donne satisfaction. Quelques officiers d'artillerie assurent que les rémois ne recevront plus beaucoup de bombes.
- Cela peut s'appeler la confiance de l'arme à laquelle l'on appartient.
- Une inoffensive cheminée de la rue Cérès m'est signalée comme étant une nouvelle trouvaille d'espionnage, on me fait remarquer une partie rouge, je l'observe pendant quatre jours, mais la tuile signalée est invariable, comme ses voisines, elle reste bien tranquille la pauvre.

L'Eclaireur a reparu.
Le courrier une seconde fois.
Route de Cernay, on enterre dans les jardins.

Ai parcouru ce jour le Petit-Bétheny qui est très saccagé, visibles de ce point les crêtes occupées par les Allemands, nul ne s'y aventure, adieu les randonnées en les villages proches de Bétheny, Cernay, Witry, Berru, Nogent, je vois le clocher de Bétheny détruit, les chasseurs occupent le village. Des lignes grisâtres sont les tranchées. Cinq ou six obus sont tombés dans le quartier Cérès, un rien ! quoi. Les demandes de recherches par les intéressés sont nombreuses, ils ne peuvent pénétrer en leur immeuble détruit partiellement ou totalement que nanti d'une autorisation délivrée par le Commissaire de leur canton, sans cela il s'expose à être arrêté de suite. Les vols, et pillages sont l'objet de nombreuses plaintes, et ce sont les Français irrespectueux du bien d'autrui qui commettent la plupart de ces larcins.

Sam. 3 Oct. 10^h10. Les bombes à nouveau rendent visite aux quartiers Cérès et Cernay toutes les minutes.

10^h28 A gauche, à droite, ça tombe, une siffle derrière le Commissariat. On parle encore de l'évacuer. L'exode descendant recommence. Au bureau nous arrondissons le dos. Un aéroplane boche vient encore de repérer un 75 caché, ça va donc continuer, c'est un signe indiscutable celui-là il ne nous trompe pas.

2^h18 Ca tombe ! Ca tombe ! quel cauchemar. Il fait beau, le soleil brille, il donne chaud.

5^h07 Les quartiers Cérès et Cernay sont absolument déserts, une bombe tombe de temps à autre.

6^h3/4 Deux obus tombent chez mon collègue Peschang qui est estomaqué une fois de plus en arrivant au Poste.

Lun.5 Oct. (4^h1/4) Quatre bombes tombent simultanément rue du f^b Cérès et dans le voisinage de cette rue, cette fois, je vois à bicyclette celle qui arrive face à Lothelain, chez le fumiste Richalot, lancé je tombais dedans l'explosion si je ne m'étais pas arrêté pour embrasser mes fillettes garées au 75, des témoins reconnaissant cette possibilité m'ont témoigné leur satisfaction au lendemain.

Je commence à en avoir assez, les idées de départ prennent corps.

7^h57 Loin des rues du Cardinal de Lorraine et de Cérès, vue suivante vers S^t André, un sifflement, une bombe, éclair, Boum ! à ma main droite (j'ai un rosier qui fleurira..au mois de mai !).

10^hs. voir page 99 le fait de 10 heures

Mardi 6 Oct. De 2 h. à 2h45, 23 bombes, tout le monde s'en va, la situation n'est pas tenable, les têtes tournent et s'en vont.

L'herbe commence à croître rue de l'Université parmi le rail et les pavés.

7 Oct. 6^h3/4 Beau soleil, et l'on se tue par ce temps magnifique, combien ne verront plus la lumière ?

9^h1/2 On enterre ce matin M^r Eugène Thiébaux chef de la sûreté décédé après une courte maladie, il exerçait encore étant souffrant. Etant de service je ne puis assister aux obsèques de cet ami sincère et dévoué. J'ai parvenu tout de même, allant au rapport à saluer longuement au passage la dépouille mortelle de l'ancien ami de défunt mon frère Victor, le cortège funèbre passait le Boulingrin.

Les bombes tombent dans les ruines Cérès et place de l'Hôtel de Ville blessant des soldats.

2^h Elles tombent encore dans le Centre en les ruines Laurent et Carré soulevant d'épais nuages de poussière.

Après la fuite des habitants des faubourgs celle de ceux du Centre est bien en route.

4^h15 Deux nuages de fumée repèrent au Nord-est de Reims la gare de Bétheny, quantité de munitions y sont parvenus dit-on, nous craignons bientôt une action d'artillerie boche, Est-ce que ces messieurs sauraient déjà l'existence de ce dépôt ?

4^h35 Hilarité générale au poste, M^f le Commissaire Prudhomme qui est un pince sans rire débite quelques menues choses de ce domaine, Mottet tonitru encore, Camion

..... est en voiture, moi je ris .. comme une folle, et c'est la guerre, notre canon tonne, il y a un entracte pour les obus boches, nous nous demandons combien va-t-il durer ?

7^h43 Quatre compagnons s'en vont aux tranchées, il fait un clair de lune superbe, le mont Witry-Berru-Nogent est argenté, quelle cible ! sera-ce la fin ce soir ou demain ?

9^h45 Quelle solitude ! on se croirait égaré en quelque lointaine ruine, pas une âme visible durant la traversé de la ville, quand cela finira-t-il ?

Jeudi 8 Oct. 7^h mat.

Potins de guerre ! ah ! ils vont bon train.

Le bruit court que l'on va évacuer la ville, il y a encore de 25 à 30000 habitants. Il y a aussi trop d'espions dit-on, c'est une phobie, le bon populo s'égare, M^f le Commissaire réédite qu'il y a 50000 espions !...

L'élément militaire dit qu'une grande bataille se prépare sous Reims.

9^h23 L'artillerie de marine fait entendre sa puissante voix au loin, deux semblent être les deux bourdons de Notre-Dame Cathédrale mais à combien d'octaves de profondeur ?

Le 42^{ème} d'artillerie, et divers, se trouve dans les allées basses des promenades abrité sous les marronniers.

10^h08 La Haubette - En le fermage Boucton au n°24 je rends visite aux Sénégalais qui disent « C'est loin, la guerre ! » ils ont froid et se chauffent les mains tendues vers le feu, et celui-ci se trouve presque entre leurs jambes, en la cour de cette ferme, ils forment un curieux et pittoresque assemblage, je prends la main de plusieurs, elles sont froides, je remarque leurs fétiches, coquillages, grigris, en formes de colliers et de bracelets, ils causent assez bien le français tous quoique lentement, de longs coutelas a lame larges pendent près de la baïonnette, en montrant leur blanches dents, ils disent en riant que cela sert à « Zigouiller les Prussiens ».

En une écurie, une douzaine mangent le riz au lapin, deux beaux noirs me tendent simultanément une cuillerée pour goûter ce que je fais volontiers. Les enfants du quartier s'emploient agréablement pour faire leurs courses.

Avec M^f Antony Bochart, en nous apéritivant nous faisons connaissance de leurs chefs. M. M. Louis Césari et François Gianeari, Sergents rengagés, au 1^{er} Rég^t de marche, tirailleurs Sénégalais, 2^{ème} Compagnie.

Le 291^{ème} passe Porte-Paris à 10^h34.

3^h s. Nous avons sans aucun doute commis quelques nouveaux méfaits puisque la rue Piper est bombardée, nous avons maintenant le tableau journalier des bombes que l'on dresse au fur et à mesure de leur descente en ville de Reims et par canton, le 2^{ème} en a 12 connues pour ce jour, mais il y en a davantage.

8^h Calme effrayant, solitude complète, aucun bruit, la lune éclaire ce tableau silencieux, les ruines aux formes variées dressent leur carcasses brunies, derrière les volets bien clos des immeubles épargnés, on soupçonne la famille à table, la lumière qui filtre très peu laisse deviner la réunion au foyer épargné. Dans la rue, rien ! rien ! .. si ce n'est le bruit des fils de fer dans lesquels je m'empierre vers le 30 de la rue de Bétheny, mais je me promets bien depuis quelque temps de rejeter au rez-de-chaussée cet amas de fils télégraphiques, ca sera fait !

8^h1/5 Me voilà arrivé au poste, les troupes passent revenant des tranchées, les chevaux portant les mitrailleuses.

11^h45 matin (v.pag.67 bas) Au 32 de la rue de Bétheny, au R.d.C. sur la cour, sur les ruines de son ménage, un militaire permissionnaire pleure.

Vend. 9 oct.

A 12^h50 arrive une bombe-souvenir.

A 2^h20 M^r le Commissaire nous transmet les félicitations d'un adjoint (lequel ?) (Est-ce Rousseau ?) pour le service dangereux fait par le 2^{ème} canton ;
(Je fais du service de jour) C'est-ce jour que je suis adjoint au brigadier cycliste Rofidal pour transmettre aux rémois les demandes faites par centaines au Maire de Reims concernant le sort des habitants restés, et aussi des gens émigrés au dehors se renseignant sur leurs immeubles. Nous communiquons les blessures reçues, et les décès survenus, c'est là qu'il faut aller prudemment envers les mamans ! que de gémisses !

5^h13 Passant r.d. l'université, je trouve le prof. violoncel. Aubert (10 r. S^t Just) de garde momentanée.

5^h35 En mission rue de l'Ecu, je rencontre le Député Lenoir, on se congratule, je ne l'avais même vu, tant j'étais absorbé à ma recherche au bas de la rue, proche le trou de bombe, il s'occupe beaucoup et comme toujours, il est encore plus populaire qu'avant la guerre.

Je rencontre entre 5 soldats, un sujet militairement habillé a figure tatouée, tête forte probablement, il me fait l'effet d'un légionnaire déserteur, j'ai une pénible impression en le regardant.

Same. 10 oct. 11^h15 Du Central, je constate la chute de l'aigle allemand formé de cabochons en verre de couleurs à la maison de champagne Mumm. Est-ce un heureux présage ? Cuny heureux rapporte un cabochon. 5^h53 Un obus !

6^h15 un re-obus !

Dim 11 oct. A 12^h30 déjeuner familial au son des bombes qui tombent aux 3 fontaines et la Neuville. Nous rions tout de même, pour une fois que nous mangeons ensemble.

3^h10 en mission au Petit-Bétheny, autobus du Chemin de fer des soldats y sont, plus loin la terre rejetée des tranchées, ligne grise, je vois mieux que précédemment les ruines de Bétheny et son clocher abattu, mon cœur se resserre à cette vue, la grosse artillerie déverse sa mitraille sur la montagne Cernay-Berru-Nogent, l'automne jaunit par endroits le feuillage de ce mont, et dire que nous ne pouvons aller sur cette terre française nous promener par ce beau soleil.

Cette nuit, attaque repoussée aux cavaliers de Courcy. On tue les Boches par petits paquets. Reims en attendant reste sous les canons de ces Messieurs ! Attendons patiemment.

3^h30 Fais le trajet à découvert, aperçois feux et fumée de canons allemands au Linguet. Aperçois Cernay en ruine.

4^h41 Un aéro boche survole les batteries de 75 situées à Pommery, le bruit l'y dirige.

4^h45 Une bombe ! ... on s'en fiche. Suis au milieu des ruines, rues des Cordeliers, Barré, Symphorien, aucun bruit. Des barrages sont établis pour prévenir de nouveaux accidents.

Des bombes, c'est encore le centre qui récolte, l'aéro boche réparateur vient de passer.

Derrière l'abside, un major peint les ruines de l'archevêché et de la cathédrale vue par une large brèche.

Les obus tombent, c'est le 12^{ème}, le major continue de peindre, et moi d'écrire mes notes décidément on se fait à tout. L'écho répercute en cet endroit le bruit assourdissant des obus, allons, vite ! vite ! nos 75, répondez !

Je viens de porter à l'épaule ma bécane, impossible de rouler parmi les tissus de la maison Fourmon répandus sur le sol ou jonchent des milliers d'éclats de vitres.

Lundi 12 oct. A 2 heures le centre reçoit encore de gros obus, il y a 15 victimes.

5^h10 Ma tournée de renseignements et communications est dans la zone S^t Marceaux, et de Béthenyville, j'entends très proche tirer le 75 et entends ses obus fuser et arriver à destination Cernay-Nogent.

Je ne veux pas trop chercher l'emplacement de cette batterie que je trouve bien dissimulée. Un oiseau noir de malheur arrive de la montagne et vient repérer les usines du

boulevard, peu après les obus tombent de degré en degré dès la rue de Beine au bout du B^d S^t Marceaux, je vois les deux premiers encore tomber l'extrémité près la rue de Beine où devant le n°7 du boulevard Joussier de nombreux enfants, je les fais rentrer en les Rez-de-chaussée, moi-même les suis, des éclats m'étaient tombés sur les épaules et le képi, deux fillettes les ramassaient, les gosses aussi, tandis qu'à quelques 50 mètres les tirs Boches s'éloignaient sur toute la longueur du boulevard.

Tout comme la nuit dernière, on nous promet pour celle-ci une violente canonnade qui sera faite par plus de 400 pièces qui dirigeront leurs tirs sur le mont-clef Berru.

Les dégâts deviennent toujours plus nombreux, que c'est triste cette vie sous les bombes.

Mardi 13 oct. 2^h55 du matin Depuis 11 heures, les grosses marmites tombent en plein centre. Place Royale et dans le pourtour les maisons tremblent, les vitres chantent, les éclats tombent. Nous descendons sept grandes personnes en cave, un petit garçon dort dans les bras de sa mère.

Bien drôle de réveil, des incendies éclairent la ville.

7^h La place Royale et les rues avoisinantes sont jonchées de brocaille et de cailloutis, la poussière recouvre tout, elle grésille sous les pieds. Le temps est noir, il semble que la neige veuille tomber. L'on se questionne sur les événements et les potins de guerre vont encore leur train. L'exode matinal des faubourgs est en route, le centre l'avait commencé de bonne heure, après une nuit aussi horrible.

9^h1/2 Du pont du faubourg de Laon, je vois en gare des voyageurs fumer une locomotive ! C'est interloqué que je regarde cette curiosité, c'est un événement, nous ne sommes plus habitués à en voir.

Merc. 14 Oct. 12^h Situation militaire stationnaire. Cette nuit a été calme pour les dormeurs. La bifurcation de Bazancourt serait coupée aux Boches. Je souhaite un encerclement en règle pour le plus grand bien des Ardennes et de la Marne. Un camion de marine à longue portée (20 K. ?) est monté à Trigny, un rail Decauville le ravitaille en obus de près d'un mètre dit-on !

On peut aller au bois Soulain de l'aviation à cheval sur la route de Neufchâtel, un côté est aux Français, l'autre est aux Allemands.

J'ai vu ce jour les dégâts nombreux faits aux hôpitaux du 2^{ème} canton, qui à eux seuls ont reçus plus de 105 obus pour le rayon convalescence-militaire-Saint-Marcould-Petites-sœurs, c'est lamentable ! et ces maisons abritaient des blessés, des scrofuleux, des incurables, des vieillards.

Jeudi 15 8^{bre} 6h34 matin (au poste) On entend le canon tonner. L'on a tirillé toute la nuit vers Sillery, Cernay, La Pompelle.

3^h10 Rue de Bizerte (quartier Tunisie) j'aperçois les pioupious couchés le long de la ligne de Châlons, ils se sont aménagés des niches, quelques uns y sont tels des sujets de pierre en une église, les autres tiraillent vers le lieu dit « Beauregard » (terroir de Bétheny) où sont les tranchées Boches dominant Reims-Cérès-Laon et terrains d'aviations civils et militaire.

Le 75 claque continuellement, tant mieux !

5^h Des 77 tombent au cimetière Cérès et vers quartier Cernay.

9^hs. Les projecteurs sillonnent l'espace et fouillent dans la nuit, le canon tire sans cesse, les fusils également, duo de basse et de soprano.

Vend. 16 octobre 7h mat. Depuis quelques temps les soldats retirent des décombres les bois calcinés et hors d'usage pour faire cuire leurs aliments. Quelques pauvres femmes et des enfants sans combustible recherchent la braise qui n'est pas rare en les maisons brûlées.

Les enfants jouent aux soldats, mais ce n'est plus le jeu du temps de paix, ils se battent pour de bon, en s'abritant derrière un pan de mur un butte, creusent des trous, et se flanquent des mottes de terre en guise de projectiles, l'on fait aussi des conventions... et des prisonniers.

11^h1/2

On bombarde même les morts, la nécropole Cérès est en un piteux état.

2^h58

Au 37 de la rue Cérès (je commençais intentionnellement par ce numéro) je communique une lettre de Privas (Ardèche) au gardien Vinter de chez M^f Lhotelain, ce pendant, un obus (silencieux celui-là !) tombe dans un grenier à moins de dix mètres de nous, et inonde de matériaux et de poussière les soldats du 348^e composant la 2^{ème} section de mitrailleurs qui veulent descendre en cave, je ris un peu énervé de ce fait inattendu et d'être indemne, non seulement moi, mais tout le monde, en effet le coup est passé, inutile d'aller s'enterrer dis-je ! « Il n'y a pas de quoi rire ! » ajoute M^f Vinter. Les lattes ont retenues le plus gros des éclats, cependant en une cuisine proche nous trouvons une quantité d'éclats de tous côtés et aussi parmi la viande en débit. Le chartil du dessous de grenier était occupé par des soldats assis, fumant, devisant, tout ahuri dans sa cage pendue au mur un oiseau est dedans comme pétrifié, les soldats le nettoie et le dépose à l'abri cette fois. Là c'est une chance qu'il n'y ait pas d'accidents.

Samedi 17 oct. 8h20

Devant les casernes des dragons, des 75 sont en batterie au bout et à gauche d. l. r. d. Bétheniville, les artilleurs attendent que le brouillard soit dissipé pour entrer en action. Au loin les Leblés crépitent vers Beine-Nogent.

De S^t Rémy l'on entend deux cloches aigrettes, elles tintent lentement dans l'air leur note pleureuse, imitant les paroissiens parents et amis à assister aux obsèques d'un bombardé tué.

Je suis seul au milieu du boulevard Pommery écoutant en ce matin d'automne les oiseaux chanter parmi les feuilles et l'herbe jaunies dans le silence champêtre encore non-rompu par les rafales meurtrières.

9^h44

Rue Vercingétorix, je suis très surpris de voir trois 75 très avancés dans les champs, ils canonnent l'ennemi vers Cernay de cette crête des champs, trois femmes du quartier partagent ma joie de les voir avancés.

11^h45

Un soldat guerroyant vers Sillery a compté en compagnie de ses camarades 400 obus tombés sur eux. A ce chiffre ils se sont arrêtés.

Dim. 18 oct. 6h3/4 mat.

Environ 40 femmes formant un groupe compact devant la fromagerie Michel le Fohl attendent patiemment leur tour d'achats. Il en est de même chez les boulangers en ce moment de pénurie.

11^h14

Le soldat Ricou du 320^{ème} de ligne me remet une lettre par lui trouvée.

1^h51

Rue Cérès, devant le siège de la Croix-Rouge, je rencontre le fils Condette Jules du 8^{ème} Génie, 52^{ème} Division caserné au Mont-Valérien. (Ex soprano-solo de la Maîtrise de la cathédrale où étaient son père, et son frère, Edouard, baryton-solo le 1^{er}, organiste de semaine au petit-orgue le second). Il me prie d'écrire à ses parents ce que je fais immédiatement en rentrant au bureau.

5^h s.

Je suis seul sur le boulevard de la Paix, aucun promeneur, le dos contre le mur du magasin militaire, et songe à Cabay et sa famille partis, à la caserne Colbert éventrée, (éventrée comme la jeune fille de la rue de Bétheniville, mais combien plus horrible) je songe que le 31 juillet cette cour de caserne était pleine de mobilisés connus du département.

La plupart camarades d'écoles et de sociétés musicales, on s'interpellait, heureux de donner la secousse finale. Je pensais aussi aux jours heureux passés pendant la période presque trentenaire ayant précédé la mobilisation qui avait été occupé à habiller les officiers. L'on tinte bien loin un Lever-Dieu, sans doute une chapelle qui donne son salut dominical. Mais un coup sec retentit, c'est le 75 qui cherche à atteindre la batterie boche de Cernay nouvellement établie, dans le silence du moment d'après un nouveau coup retentit j'entends le parcours de

l'obus qui fend l'air, cette fois le trajet fait me semble plus court que le précédent. La nuit arrive.

6^h1/4

Monsieur le Commissaire prudhomme me renouvelle à nouveau que je pourrais consulter la permanence pour me documenter sur les évènements actuels. J'accepte avec un nouveau et vif plaisir.

Lundi 19 octobre.

Les chômeurs enlèvent les décombres des maisons bombardées et incendiées en les rejetant à l'intérieur des immeubles. C'est un degré de moins dans l'horreur de ce tableau. Les 3 nuits passées ne sont plus interrompues par les marmites, l'on dort tranquillement, cependant le soir, chacun s'apprête à fuir nuitamment sa couche pour aller s'encaver.

Il y a une certaine d'animation, l'affluence est grande, au loin le canon tonne sans cesse, l'on parle de cerner le mont-clef Berru, je le crois, les tranchées sont une à une prises, un bond de Cormicy à Beine peut souder les troupes, ah ! cette fois ce ne sera pas l'entérite qui décimera les Boches.

Collègues du 2^{ème} arrond^t

M.M. 1	Prudhomme	commissaire titulaire		
2	Bochard	"	par intérim	
3	Frappart	succ. d. Bochard	aux.	
4	Rofidal	brig. Cycliste		
5	Mottet	chef de poste, secrét. aux.		
6	Donon	Brigadier		
7	Camion	Secrét. aux.		
8	Wolff	plant. Cycliste	aux.	
9	Barbier	Ag. ret.		
10	Cuny	aux.		
11	Peschang	aux.		
12	Pierret	agent régulier	Limotte	aux.
13	Pillot	garde-champêtre	Dely	aux.
14	Paté	aux.	Bridoux	aux.
15	Normand	aux.	Luçin	aux.
16	Ménétiér	aux.	Vandeville	aux.
17	Berriot	aux.		
18	Halary	S ^t s.pomp. gard. de parc. à four.		
19	Fournier	aux.		
20	Blion	aux.		
21	Schuller	aux.		
22	Bourguigon	aux.		
23	Roussillon	aux.		

6^h1/4

Le 148^{ème} (Givet) défile au milieu de l'avenue de Paris devenue les Champs-Élysées Rémois, c'est un va et vient incessant en ce quartier privilégié.

Je commence mes démarches pour aller à Chatelaudren rejoindre le maître-tailleur du 132^{ème} qui me demande par le tiers-tailleur Croissant, je vois chez le Sous-intendant militaire Lalande, rue de Courlancy n°2, aux écoles.

Je rencontre Théobald, secrétaire de l'Union chorale et lui apprends (avec plaisir de part et d'autre) que Renan et Juillet (ténors) sont adjudants, de plus Renan est proposé pour la médaille militaire ayant sauvé son capitaine.

Mardi 20 oct.

Peschang nous apprend que les fils Boches sont reliés aux nôtres, c'est ainsi que le 87^e boche s'est trouvé anéanti vers Berru, ayant ordre de venir vers Reims, nous sommes contents de ces faits.

- 8^h15 On commente très sympathiquement l'affiche de M^f Marcelet faisant fonctions de maire à Bétheny concernant le pillage éhonté.
- 3^h30 Au port-sec, le 75 pète, sec !
 Au quartier Tunisie labouré par les obus où je vais ensuite tout est calme, les tranchées sont en vue, Madame Demargue dit que quelques obus sont encore tombés cette nuit vers 3 heures pendant que les canons de marine tonnaient
- Mercredi 21 oct. 3h1/2 Cinq obus notamment tombent encore ce jour, à la réserve, concentration militaire du boulevard Dauphinot Cimetière de l'est, passage à niveau, alentour, etc.
- 6^h3/4 Les « laissez-passer » ne passent plus, de grands mouvements de troupe sont en route, l'autorité militaire ne laisse même pas passer des fournisseurs tailleurs militaires.
 Le Sous-intendant militaire Lalande, rue Martin Peller est des plus aimable, il recherche la lettre à lui écrite par le maître-tailleur M^f Prioux du 132' de ligne pour me délivrer un sauf-conduit pour Chatelaudren où je dois reprendre au titre civil le poste de chef d'atelier tailleur, comme le stipulera bientôt ma demande que me signe le commandant de place M^f Portevin.
- 21 Octobre M^f Prudhomme, Commissaire de Police me donne mon certificat, fait par Mottet, secrétaire.
- Jeudi 22 Octobre (après-midi) Quelques shrapnels sont encore tombés à l'extrême limite du 2^{ème} canton, pas d'accident au cimetière de l'avenue de Laon, les tombes sont ouvertes les monuments brisés gisent de tous côté, les murs sont troués, fendus, abattus aussi par les obus.
 Mon départ pour Chatelaudren est retardé par le fait des mouvements d'un corps d'armée.
- Vendredi 23 octobre 90^h1/4 Devant la gendarmerie, des soldats font éclater un obus qui fait un trou profond.
- 2^h50 Suis aux tilleuls, deux aéros Boches survolent Reims, j'admire les coups qui leurs sont portés, deux notamment entre lesquels de haut en bas l'aéro de droite se trouve. Au loin un avion français, allons nous voir un combat dans l'air.
- 4h Les 75 canonent constamment.
 Les Rimailhos dorment sur leurs affûts en les promenades hautes et basses.
 Je rencontre en militaire l'orphéoniste Dardenne
- 4^h35 Les bombes retombent, leurs coups sonores à leurs tombées font trembler les immeubles, allons ! c'est le cauchemar qui recommence, à 5^h08 il en manque une pour la douzaine.
- 6^h48 A travers le centre et dans l'obscurité complète, je viens de promener mon ennui une heure durant. La lumière filtre les fermetures à travers les devantures de fer semblent de vastes écumeurs, notamment celles de la pâtisserie du théâtre.
- Samed. 24 oct. 10^h05 Rencontre de Ch. Thiéry, gérant du bulletin de la Fédération musicale de la Marne, de l'Aisne, et de la Meuse, nous cautions de notre pauvre organe délaissé dont le N°18 est en cours en la librairie Matot-Braine où il est Directeur.
- 2h Aux tilleuls, revue du 291^{ème}, sitôt l'inspection passée, chaque compagnie rejoint son gîte, les arbres sont dénudés et les aéros Boches peuvent venir survoler et jeter des explosifs.
- 3h30 Trois biplans français passent sens Est-Nord.
- 3h37 Un monoplane allemand dans le même sillage.
- 3h45 Une chasse dans l'air se produit au-dessus de Bétheny, un Deperdussin survole un aéro boche, on entend nettement le crépitement de la mitrailleuse, le boche se sauve !
- Samedi 24 8^{bre} 7^h25 s. Enfin ! au bout de 4 jours de démarches, j'ai enfin le talisman « Laissez-passer » signé : Portevin-ci-joint. L'obligeant secrétaire d'Etat-major qu'est M^f Ducrot me le remet au N°1 de la rue Dallier où se trouve M^f l'Inspecteur de Police Lion pour le même motif.
 En la maison Amsler je dîne avec ma famille.

25 octobre Dim.mat. 7^h25

A la gare du C.B.R. Promenades. Tout a fait aguerris, des détachements de différentes armées passent. Le 29 et 42^{ème} artillerie sont dans les promenades. Fusillade vers La Neuville. Le temps promet d'être beau en ce jour dominical.

En compagnie de Lion fils et de son frère fils adoptif [Feller Léon que je retrouve courant mars en wagon de S^t Brieux à Châtel. (venant voir sa mère)] artilleur au 61^{ème} 65 B^{ie} à S^t Jacques par Rennes, Ille et Vil.) nous partons pour Dormans.

8^h17, nous sommes en route, les gendarmes aux portières demandent les « Laissez-passer » que de gens restent aux arrêts, ils ne se rendent vraiment pas compte de la sévérité qu'il faut avoir pour traverser les lignes françaises.

Dans le port, les bateaux sont côte à côte.

Bezannes-Barricades-Poste militaire, les tranchées sont rebouchées, les trous d'obus en plein champs sont nombreux.

Sacy-Villedommange sont sillonnés de tranchées.

Pargny-Jouy, toujours des tranchées reliées par de petits tunnels.

Clairizet-S^{te}Euphrase. Une centaine de caissons attendent leurs chevaux qui sont en traitement en ce pays.

Bouleuse 10 h. Je vois M^e V^e Boucaut qui me déclare que son marie ex trésorier de la F.M. (M.A.M) ne possédait plus aucun papier de ce groupement.

Je fais connaissance de M^r Gay, secrétaire parc des sports.

10^h25 en route vers Dormans. Je hume l'air après cette séquestration boche. Le vert pâturage me semble bien beau, les ruminants aux couleurs variés sont autant de notes gaies en ce vert et tendre coloris.

Chambrecy. De même qu'à Bezannes, une voiture régimentaire git à l'entrée du pays.

Ville-Tardenois. Parc d'aviation. Les nombreuses voitures sont au nettoyage, grande activité, du mouvement vers la gare.

Romigny. Ici campe le 19^e territorial.

Chevaux et vaches ensemble pâturent. Une vache et un cheval se regardent longuement tête baissée et semblent ne pas vouloir se reconnaître. L'on voit par ci, par là des chevaux morts, il me semble que c'est leur hôpital que nous traversons.

Anthenay-gare détruite, squelettique, le pays à gauche sur un mont semble épargné.

Sur la plate-forme en wagon, je fais connaissance de M^r Baueny comptable de M^r Hayon.

Passy-Grigny. Une première côte est en vue à droite.

Verneuil au site charmant abrite le parc du 32^{ème} d'artillerie. Les autos-camions et chevaux sont au repos.

Dormans, je fais viser mon laissez-passer et déjeunons, Lion et Felten retournent sur Epernay. Courte visite chez le Docteur Limasset père, les fils Henri et Edmond, docteurs, sont aux armées.

En gare l'on arme un bataillon du 20^{ème} territorial et une compagnie du 19^{ème}.

Au pont suspendu de la Marne se trouve de l'artillerie, du train, et du génie, troupe composant la garnison passagère de cette ville.

A 2^h27, le départ pour Paris, il se produit à la sonnerie des vêpres, exactement à 2^h39 le train s'ébranle, les soldats bordent la voie, cette vallée de la Marne est toujours jolie. Vincelles se détache agréablement du fond vert de la vallée, le soleil dore cet après-midi automnale.

Arrivée tardive à Paris, (près de huit heures, les rémois aux grilles de la gare de l'Est et le long du boulevard de Strasbourg sollicitent des nouvelles.

En gare de Montparnasse le 26 au matin visa du laissez-passer, rencontre de Leroy Camille, 1^{ère} trompette, instructeur de l'Alliance CERES » en wagon, départ pour Chatelaudren

par Dreux-Folligny-Lamballe en compagnie aussi de Desenlis d'Attichy (Oise). Voyage assez gai.

Coucher à Guingamp (Côte d'Or) Hôtel du Commerce en lequel je vois M^r Corbet fils, visa par le commissaire au départ 27 oct. 1914.

Arrivée à Chatelaudren, visa du maire M^r Letellier, le 27 octobre 1914. coucher à l'Hôtel de la Poste.

Entrée le 28 chez Mad^e Tilly, (à la Corderie) Plouagat son mari Hyacinthe est soldat à Ypres. Rose Gaston de Ludes (Marne) couche près de moi.

[1915]

19 septembre 1915 Je reçois ma lettre de service ci-jointe avec mon « laissez-passer » valable Nov. Je quitte Chatelaudren le 10 octobre 1915.

SÉJOUR D'ATTENTE A PARIS DU 10 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE 1915. REFUGIÉ.

6 Nov. 1915

Je reprends mon service ce jour samedi, je retrouve mes collègues anciens, les braves Peschang, Barbier, Braille, Halary, sans en excepter le stimulant brigadier Rofidal et le non moins sympathique M^r Moreau, secrétaire en chef, dirigeant le Commissariat du 2^{ème} canton avec beaucoup de savoir, en remplacement de M^r Prudhomme, commissaire titulaire en congé temporaire pour raisons de santé (Bordeaux 116 B^d Caudéran).

Je suis donc secrétaire-planton au Commissariat du 2^{ème} canton, bureau de police du faubourg Cérés, en compagnie de mes collègues plantons, Barbier et Pommeron (nouveau pour moi) (ce dernier était receveur aux tramways), je trouve parmi les nouveaux agents l'organiste Faguette.

Mercredi 9 Nov. 1915 Les gros canons tonnent depuis lundi au loin, ils tonnent par intervalles la nuit, de temps à autre, les 75 pètent sec nuitamment, également le jour. C'est le calme sur la ville dont les rues désertées et silencieuses sont envahies par l'herbe ainsi que les ruines amoncelées de tous côtés.

Le service est ainsi établi à mon arrivée pour un roulement de trois jours :

le 1^{er} 9^h à 11 et de 3 à 6 h.

le 2^d 7^h à 12 et nuit de 7^h à 7^h

le 3^e de 12^h à 7 heures.

Je succède à Moirel qui passe au premier canton.

Je renoue postalement toutes mes relations, amicales et autres, je rends visite à M. M. Clot, Peltier, Dizi père, etc., etc.

Chez Peltier 3 h.

Du faubourg de Laon, l'on entend une succession de coups de canon, une vive action est certainement engagé pour que ce bruit commence dès le matin ce soit bien plus accentué durant l'après-midi. En ce moment, la nuit arrive il est 4^h1/2, de gros coups retentissent encore et font trembler les vitres. Deux équipes de terrassiers (soldats du Midi) reviennent du front.

Au bureau, 9 Nov. Mat.

Les habitants ne peuvent aller en leur demeure, (située en la zone militaire) que muni d'un certificat de domicile obtenu après présentation de vente d'immeuble, de livret de mariage, enfin de pièces probantes. (Ci-joint type de certif. Renouv^é s. présentⁿ acte de vente immeuble).

4h15 (au retour de chez Pelletier)

Faubourg de Laon à l'entrée, une laitière à sonnette est entourée, très pressée, par les femmes du quartier munies de bouteilles, d'autres accourent également de la place S^t Thomas, des rues de Neufchâtel, et de Cormicy pour obtenir le précieux laitage aux tout petits.

En ce moment, la ville est occupée par de la troupe à l'accent méridional, le midi bouge, et il chante presque en causant « Ah ! Non bon ! »

9h15 s.

Les projecteurs fouillent, du poste, dans la direction de l'Aisne, on voit leurs lueurs vaciller, trembler le canon tonne toujours, une tentative de percer le front que M. M. les Boches (sans doute) auront essayés de se payer avec leurs soldats revenus de Russie.

Same. 13 Nov.

Au bureau 7^h temps affreux, surtout pour nos soldats aux tranchées. Toujours le calme complet sur la ville, pas d'obus. L'on signale toujours des vols, chapardages de soldats, qui parfois déménagent une partie de mobilier, et le transporte ! Où ? aux tranchées ...

Les troupes se relèvent constamment, les gens du midi qui les composent nous inondent de leur verbiage chantant. Les 40^{ème} et 58^{ème} gardent Cérès en remplacement des 291^e et 348^{ème} que le séjour d'une année à Reims avaient amollis.

3h30

Une bombe tombe dans la salle à manger de M^f Domeux rue Gosset 5 « Elle avait faim ! » dit M^f le secrétaire Moreau

Mardi 16 Nov.

Calme ! Calme ! toujours. Les troupes passent bien en ordre pour la relève des tranchées.

La nuit, tantôt, à 12^h, 4, 3 ou 2 heures le 75 pète, pas d'émotion, il devient une cloche-réveil.

Je remplace pour 8 jours le sous-brigadier Rofidal qui est au repos. Que vais-je découvrir dans mes courses aux renseignements ?...

8^h soir

(Parc à fourrages) Retrouve Halary fidèle à son poste depuis une année. Le Petit Bétheny est ce qu'on peut vraiment appeler désert, et surtout pillé me dit-on ce jour à 3^h40. Au lieu de l'animation de l'an dernier je trouve le silence absolu, tout fermé, bombardé, déchiqueté, maisons éventrées. A l'entrée et sur la droite du boyau prenant naissance sur la route de Bétheny se trouvent deux tombes de soldats atteints par éclats.

En ce moment 3^h45 les 75 (scieries) donnent une sérénade.

Je trouve l'échiquier de la défense de Reims et allant vers Cernay bien changé, la crête de Beaugard « Le mamelon » est occupé par nous, Bétheny et le Linguet, et bien plus loin, la route romaine tout cela est tenu par nos méridionaux.

Je fais connaissance de M^f Le Capitaine Beauvisse commandant la section de mitrailleuse du 40^{ème} de ligne, casernée en la crèche de l'avenue de Bétheny.

Mercredi 17 Nov.

Obus-torpilles Boches vers le Port-sec et tranchées.

En la maison Krugg, Clot préside à la remise en place de la cloche du cellier qui aux tranchées prévenait les hommes de l'arrivée des gaz.

Vend. 19 Nov.

Violente canonnade vers Châlons s/Marne, roum ! roum ! font les canons tout l'après-midi.

6h soir

Ce matin 5 bombes Boches sur les batteries S^t Marceaux.

Les canons tonnent toujours dans la direction de Châlons, les coups se succèdent sans interruption.

Dim.21 Nov. 8^h

Violent bombardement de nos tranchées ce matin vers la Pompelle, en ce moment encore, quatre fortes détonations successives se font entendre, cela menace de durer. Il est fort probable que les q.q. coups de 75 de cette nuit ont été bien adressés, c'est la réponse, le bruit détonant continu. Rien sur la ville.

Lundi 22 Nov. 3^h1/2 (15^h30)

Deux avions français reviennent de survoler les positions Boches, ils sont inondés de projectiles qui ne les atteignent heureusement pas, ils sont bien loin que les Boches continuent leur feu d'artifice qui me rappelle celui entendu du 14 juillet qui n'est plus célébré comme en temps de paix.

La foule attend sa houille derrière les barrières de la promenade des Tilleuls.

Mardi 23 Nov.

Le bruit de la canonnade vers Châlons a cessé.

Ce matin de 9^h15 à 10^h15, je suis allé, en compagnie du sonneur titulaire Mocton Louis, rechercher l'historique drapeau blanc sur la seconde plate-forme de l'église S^t-André où il avait été hissé le 4 septembre 1914 dans les conditions relatés au début de ce livre. J'ai profité du brouillard, il nous a permis de monter et de descendre sans crainte, car les obus allemands

avaient atteints l'extrême pointe du clocher, et la chambre aux cloches qui ne sont pas atteintes, le givre qui sévit, ne me permets pas de grimper plus haut, Mocton me passe, me jette le drapeau blanc, non sans avoir glissé et s'être heureusement retenu après avoir retrouvé un 77 intacte moins la fusée, naturellement, la charge était partie. Il redescend la grande échelle avec une respiration sifflante pour reprendre sa conciergerie en la maison Tourneur de la rue de l'Ecu 13.

Je mentionne le fait à la permanence, comme celui du 4 septembre 1914 après en avoir fait part à M^r Moreau, secrétaire faisant fonctions de commissaire de police, tout comme à M^r Prud'homme « Le patron » en 1914. Cette opération s'est faite sans les incidents du 4 7^{bre} 14.

24 9bre
Ci-jointe pièce d'identité délivrée pur laissez-passer.

1^h50
(13^h50) Une mission japonaise accompagnée d'officiers généraux est venue aux tranchées de Bétheny. Elle a été saluée par les obus Boches qui ont formés à l'arrière de leur descente (Petit Bétheny) une sorte de barrage, les obus sont tombés à 3^h05 sur les voies de la petite vitesse, bombes sur Bétheny-village une à la scierie dans le jardin à 2^h15, les artilleurs se sont mis vivement à la déterrer comme un vulgaire poireau pour l'offrir aux officiers japonais. Deux autres rue du Champs de Mars n°37 sur la chaussée et le trottoir. On en signale trois dans le faubourg de Laon.

soir
De 10 h à 11 heures, canonnade, duel d'artillerie toujours vers la Pompelle-Pommery-Châlons.

26 Nov. 4^h15
En l'air, une bombe a éclaté au dessus des maisons de la cité de Bétheny, pas de dégâts, pas de victimes.

28 Nov.
Midi, 1^h20, 1^h40 tirs sur aéros Boches, tous trois rentrent en leurs lignes.

8^h soir
Le personnel du Commissariat est composé ainsi :

M. M. Prudhomme, titulaire, Commissaire de police en congé
Gesbert (du 4^{ème} canton) (aux interrogatoires et signatures)
Moreau secrétaire, faisant fonctions de C^{te} de police.

Donon brigadier

Rofidal sous-brigadier

Barbier

Pommeron } plantons

Wolff

Halary gardien au parc à fourrages (brûlé)

Burgelé

Braille (régulier n°35)

Fagnette

Fontaine

Goubeaux

Mathieu

Peschang (EHRARD Emile) venu en janvier, fin.

Sohier n°59 (entré le 6 novembre 1915) 5 imp. Charlier

8^h1/2
L'agent Fontaine en se couchant me raconte que les Boches ont essayés de forcer le passage de la Pompelle hier.

29 Nov. 1^h05
Tel un bruit souterrain, du bureau j'entends une canonnade continuelle, les coups sourds se succèdent sans discontinuer. Je sors et tend l'oreille vers l'Aisne, cette fois, c'est un roulement, Ah ! ça doit barder par là.

7^hs.
Une canonnade furieuse a retentie toute l'après-midi, tel un tambour battant le roulement, puis aussi des rafales qui cette fois portaient de nos secteurs tâtant sans doute les ailes d'une forte troupe boche qui a due chercher à trouver le front Aisnois.

Ce soir les projecteurs, directions de Fresnes et Nogent, envoient leurs lueurs dans l'espace.

Des troupes nombreuses s'engagent dans l'avenue de Laon, convois, charriots, cuisines allumées suivent, c'est bien la l'indication qu'une action est en cours, attendons les nouvelles.

30 9^{bre} En effet, la Presse annonce une attaque à l'Ouest de Berry-au-Bac, les troupes du secteur Cérès-Cernay-Pommery sont également renforcés.

La canonnade est un roulement continu cet après-midi, nous nous regardons, et nous nous demandons ce qui se passe.

Sur la ville même, pas d'obus, mais sur les tranchées.

Je reconduis r.v. Vitry 52, M^e Lanier née Buffet, tombée subitement-morte r. S^t André 8 en l'immeuble Véroudart à 10^h20, devant M.M. Dervin P.¹ et Dervin Insp.^f navig.

1 X^{bre} 1915 Mercredi A 11^h1/2 je fais la chasse aux bombes tombées de 9^h15 à 10^h, sur l'ordre de M^r Moreau je parcourt les rues situées à la droite de la rue de Cernay. En la ferme Demaison s'établit une plate-forme pour grosse pièce, c'est là le but de tir Boche, aussi les rues Favart, de Bétheniville, Baron, de Chevigné, Grandval, de Cernay, etc. etc. ont reçues la visite des éclats (boulevard Marceaux également).

A la ferme Demaison, cinq ou six obus ont détruit les travaux en cours repérés, les outils sont enterrés, les travailleurs ont dûs se cacher, le café de l'Etoile au 64 de la rue Grandval a sur son arrière reçu une bombe, pas d'accidents de personnes.

Le Central téléphone que B^d de la Paix une fuite se serait produite du fait d'une bombe tombée. (Rien dit Braille)

Le vent mêle son chant mugissant à celui de la bombe.

On parle d'un enfant tué rue de Strasbourg.

Midi 20

Sorti du bureau à midi, je rends visite à M^r X.Dizi venu voir son père. Je descends à 12^h20, une dame sœur de Théobald, Pinsard u 160 du f^g Cérès descend en pleurant tenant en ses bras son petit Pierre âgé de 14 mois qu'elle a trouvé inanimé sous les couvertures de son grand lit, l'enfant sous l'action de la peur a du lui-même s'embarrasser dans les couvertures et s'étouffer durant la tombée des bombes de ce matin. Tout comme dans Rama, la Rachel rémoise emplit la rue de ses lamentations, je la rejoins au moment où elle se trouve avec un infirmier du 40^{ème} qui passait la mère et l'enfant échouent chez M^e Jobson, tenancière du comptoir français, établi au coin des rues f^g Cérès 94 et David, le petit est là sur le comptoir de vente, le dévoué infirmier lui pratique la respiration artificielle, et cette opération va se faire encore pendant plus d'une heure par M^r l'Adj^t major Jourdan-Corneille du 1^{er} Bat. du 40^e d. brig. Assisté de Mad^e Giroux 6 r. David et des infirmiers du 40^{ème} (qui parmi eux l'infirmier cycliste Lapiéd) et M^r Fontaine Marcel de la Croix-Rouge tenant les jambes de l'enfant, moi je cours au major que j'ai le plaisir de ramener, aux sinapismes, et aide à pratiquer la respiration artificielle en tirant la langue du pauvre petit, à un moment je remarque, le voile de la mort couvre ses yeux, le dévoué major appose une glace à sa bouche, il continue
Cependant pendant que sous nos pieds les obus Boches qui tombant dans le voisinage font trembler le plancher et aussi les vitres qui semblent chanter funèbrement, personne ne bouge, pas un mot, nous écoutons le petit sur lequel nous sommes tous penchés mais malgré des soins si énergiques et dévoués, le major une dernière fois se baisse, sa main voulant chauffer encore le cœur du petit, se déclare impuissant. Les grands parents et les assistants consolent la mère éplorée dont la douleur poignante nous étreint tous, par les soins de M^r Fontaine Marcel l'enfant est reconduit chez ses parents.

1 X^{bre} 1915 (De nuit) 9^h10 deux bombes, l'une après l'autre
9^h25 deux bombes simultanément
9^h45 une !
10^h02 deux de suite

Le tout, quartier Cernay, ils espèrent sans doute empêcher l'installation de grosses pièces.

Les misères de Reims. Elégie de Marcel Sézanne, musique de E. Martinet

1^{ère} strophe :

Contre notre cité martyre
Ils s'acharnent tous ces bandits Boches
Tirent et lancent des obus meurtriers sur notre chère cathédrale
Ils en ont jeté des morceaux mais qu'importe la brute râl
Reims a défié

Refrain : Ils peuvent bombarder notre ville, mitrailler nos maisons, viser nos hôpitaux,
massacrer la population civile, vouloir nous écraser du haut de nos coteaux.
Ils peuvent occuper Brimont et la Pompelle, cacher dans leurs terriers leurs frousses leurs
larcins l'Europe entière les appelle des assassins, des assassins.

2^{ème} strophe :

Ils ont voulu que dans nos caves
Nous vivions le jour et la nuit
Le regard fixe, les yeux caves
Minés par la fièvre ou l'ennui
Notre courage les étonne
Ces gredins ne nous aurons pas
Nous passons le printemps, l'automne
A Reims, en narguant le trépas.

3^{ème} strophe :

Que de sang versé sur les dalles
Sang des vieillards et des enfants
Sang précieux que les vandales
Regardent couler triomphants
Le leur lavera bien le nôtre
Quand ils fuiront à l'horizon
Leur force dans l'orgueil se vautre
Un jour nous en aurons raison.

4^{ème} strophe :

Oh ! notre Reims ! Oh notre mère
Qui souffre tout, le froid, la faim
Toi que protège le bon Maire
Bientôt tes malheurs prendront fin
Avec mille tendresses dures
Avec la vigueur de nos bras
Reims, nous panserons blessures
Cite Sainte : tu renaîtras

Reims le 2 décembre 1915

E. Martinet

Cette élégie doit être vendue au profit des Pauvres de la Ville de Reims

2 X^{bre} Réunion du Conseil d'Administration de la Fédération musicale de la Marne, de l'Aisne, et de la Meuse, à 2 h. au 185 du fg Cérès, à 1 kilomètre des tranchées Boches chez le Président. Nous décidons de participer à l'Emprunt national, et il n'y a pas seulement un obus pendant ce temps qui vienne nous saluer.

3 X^{bre} Je redéjeune avec Martincourt venu pour délibérer, le Vice-président fédératif est bien ému, les bombes ont tombées dans la limite d'hier décrite le 1^e X^{bre} aux moments suivants, 10^h50, 11^h08, 11^h21, 11^h29, 11^h37, 11^h42, 11^h47.

Bombe au 95 d. l. r. d. Cernay qui pulvérise l'immeuble Giroux.

4 X^{bre} Depuis 8 heures 40 les Boches bombardent les batteries Walbaum (du 40^e d.ligne, 3 blessés, 1 officier comme fou (mort depuis), 5 artilleurs sont tués, il est 10 heures 55, ça ne cesse pas. Le vent siffle avec les bombes.

Nouvelle attaque de nuit vers la Pompelle, disent et rapportent les agents, au moins 300 obus de lancés.

A 11h. sonnante, une bombe encore, la relève se met en file indienne pour aller aux tranchées.

Midi ! pendant cette heure sept obus fusent sans éclater et tombent avec un bruit-sourd.

Une heure 15, Ça tombe toujours dans le même parage. Lilie va l'école. Les gosses piaillent dans la rue Cérès, le monde y circule comme s'il n'y avait rien.

Le bruit de la détonation est formidable, la maison du 75 tremble, en voilà pour la journée.

Non ! ce n'est pas pour la journée entière, arrêt à 13^h30.

5 X^{bre} Dimanche ! Midi au bureau, je récapitule ma matinée, visites à Clot et Maljean pour l'Emprunt, Clot n'est pas de retour, en réfère à Dizi 10^h55, il s'en va à Montmorency.

Midi 10, 6 coups de 75 narguent l'avion boche venu tantôt repérer bien haut dans les airs (11^h50).

Midi 15 1 avion boche survole Cernay-Marceaux-Pommery. A ! ce coin là les dérange. On tire dessus ! j'entends tomber q.q. chose de brides, éclats tombent aut. Du Comm tout le monde baisse la tête. Au 32 de l'avenue d'Epernay, je découvre Mad^e Szczupak (Israélite Russe) devenue aveugle, Michel (l'enfant de chœur du temple) est tué, sa mère ne le sait et se lamente, Yvonne est bien grandie, le père es malade, Meyer à Epernay.

Le trésorier Virbel de l'V.C est à Paris B^d Montparnasse 142 chez sa sœur Madame D'Hé. L'encaisse chorale va aller à l'Emprunt.

Dès 8^h10 un peu de bombardement toujours s/C.M.P.

50 bombes depuis 12^h50 et il est 3^h35 sur Pommery.

7^h s Le quelque chose qui a tombé en sifflant à 12^h15 est un obus de 75 vide que je trouve le soir au diner sur la table, il est transformé en pot de fleurs, je n'en reviens pas, C'est au moment où l'aéro boche planait littéralement au-dessus du boulev^d Jamin proche le Commissariat qu'un 75 lui a été adressé, et que j'ai entendu descendre, je ne pensais pas le savoir échoué dans le jardin, couché en terre bien gentiment, ça c'est curieux, enfin l'aéro a été chassé, mitraillé par un aéro français qui précisément revenait des lignes allemandes.

6 X^{bre} lund. 3^h Quelques obus Boches vers les batteries Pommery quatre au plus. Cohue sur la ville.

7 X^{bre} Mardi 1^h Beau soleil, en profite pour faire promenade à bicyclette, boulevard de la Suippe (à nateur du roulage Husson chaussée éventrée, arbres arrachés) sur le derrière le long des établissements Poulingue à 20 m. du boulev., l'on creuse le sol pour l'établissement de batteries près les contreforts ronds, plus loin devant, des artilleurs creusent un trou dans le

champs pour enterrer un cheval atteint par éclat ces jours derniers, dès la butte St Nicaise par le B^d H. Vasnier, les fils barbelés sont nombreux et se répandent sur les espaces vides ce qui reste de cette vieille montagne de craie est sillonnée de boyaux et de tranchées, ce genre de défense avec canons se prolonge jusqu'au canal, et s'étend au marché aux chevaux, Dieu Lumière, les Arènes, cimetière, rue de Taissy, tout est sillonné de fils de fer, tous les murs sont percés et prêts à la défense, les rues sont barricadées par des banquettes crénelées.

Au cimetière, la tombe est intacte, je reste un moment, au loin clairons et tambours s'approuvent.

3^h1/2 je visite la cathédrale avec Baudoin de la sûreté, grâce à M^r Hanot sculpteur qui me dit en entendant prononcer mon nom que mon père lui a fait son vêtement de 1^{ère} communion étant ouvrier chez Lux Antoine. Vitraux ajourés, pierres brûlées, sujets brisés, triste bilan. Je répète au lieu et place que j'occupais le 19 septembre 1914 la scène de l'incendie du siège épiscopal.

La maison Emile Mulot a reçu un obus le 18 novembre 1914 qui a occasionné de graves dégâts sur le derrière. Avec sa sœur Emile est à Villers-Allerand.

8 X^{bre} mercredi Violente canonnade, on se bat à Craonne dit-on ! Un avant poste de Reims vers l'Aisne serait pris. Attendons, 5 heures, nuit, coups de canons encore.

12 X^{bre} 1915 12^h55 le mur de la pharmacie située à l'angle des rues Cérès et de Cernay vient de s'abattre sur la chaussée entourant la borne-fontaine, je relève une partie des moellons pour laisser libre la moitié de la rue.

12 X^{bre} 1915 suite Ce matin à 8^h30, neuf automobiles fermées montent la rue Cérès et s'engagent vers Bétheny, l'élément militaire français et anglais emplissait ces véhicules, mission d'inspection en vue d'opérations futures à concerter d'ensemble.

3^h 20 Violent duel d'artillerie, Port-sec, aviation, le commissariat tremble. Des obus torpilles Boches tombant s/n/tranchées.

5^h 55 Six coups de 75, 6^h1/2 le duel recommence, boum ! roum ! boum ! roum ! et ça n'arrête pas. C'est l'apéritif.

12 X^{bre} 1915 A 10^h30 ce qui reste du magasin attenant au parc à fourrages s'est effondré sur une longueur de 30 mètres manquant d'ensevelir le gardien Halary qui sciait du bois, il n'eut que le temps de se sauver, 7 fermes de charpente, 2000 tuiles gisent là, écroulés, carreaux et chevrons s'entremêlent. Halary explique que le 12 sept. 1914, les murs de carreaux ont été fortement mouillés, attendris, lors de l'incendie, et ne donnaient plus d'assises solides, la neige survenant ces jours-ci a entraîné par son alourdissement la chute plus ou moins tardive qui devait se produire.

14 X^{bre} 1915 Des aéros survolent le faubourg et la ville, le biplan français a navigué en rond au milieu des éclats et survolant leurs tranchées.

15 X^{bre} Recensement des cafés et buvettes du 2^{ème} arr^t 66 débits sont en exercice.

de 6^h40 à 7^h35 gros ronronnement de grosses pièces françaises vers la Pompelle.

18 X^{bre} Par Maradier Ramon, son concierge, j'apprends que le Marquis de Polignac est élève-aviateur à Etampes (s. et Oise).

19 X^{bre} Cette nuit canonnade furieuse vers Châlons, 2^h1/2 je ne dors pas.

Dimanche 19 X^{bre} Le canon a tonné toute la journée Pompelle-Sillery que se passe-t-il ?

Visite d'aéros boches, tirs sur ceux-ci.

Lundi 19 X^{bre} Ça bombarde, nous comptons les secondes dès le coup de canon, un calcul nous donne 9 kilomètres 260 de distance.

9^h 45 Voici le 11^{ème} obus qui arrive ! où ? Je vais le savoir.

C'est la conséquence des visites faites par les avions boches hier dimanche.

10^h Un obus tombe place du Boulingrin, quelques minutes plus tard un dans la cour de la petite vitesse.

21 mardi 2^h 40

Un obus tombe chez les époux Gillet 169 f^{es} Cérès, dégâts, pas de victimes, la femme tremble de tous ses membres. Que veut dire ces écarts de tir, sont ce les causes de déplacement de pièces boches. Grand mouvement de « laissez-passer ».

Mercredi 22 X^{bre}

Ah ! les grises journées de pluies qui vous inondent d'ennui, le brouillard s'en mêle, deux coups de canons le trouent, je suis sur la route du Petit Bétheny où je vais au parc voir Halary lui remettre les lettres timbrées d'Egypte de son fils blessé.

Je vois les charpentes tombées le 12 X^{bre}, les oiseaux s'infiltrèrent à travers les pièces de bois pour venir sur le plancher becqueter les grains de blé. Je me hasarde à une ouverture du 1^{er} étage et ne vois que les lignes blanches des tranchées proches, le brouillard enveloppe plus loin la campagne champenoise bochisée momentanément. Les nouvelles de la presse sont fades, rien en ce moment ne vous remonte le cafard qui tend à vous prendre. On confirme le gaz lourd asphyxiant boche survenu lundi de Beauregard, terroir de Bétheny. La relève se fait, les cuisines roulantes, fumantes, passent et vont aux tranchées. Je suis de nuit et vais me mettre à écrire pour absorber le temps d'attente au sommeil. Boum ! boum ! font nos grosses pièces. 7^h1/2. Mon camarade de nuit est Goubeaux Jules rue Charlier 35.

24 X^{bre} 1915

A 6^h1/2 le mur du 5 du boulevard Jamin, faisant face à la bibliothèque s'abat sans crier gare. Il en est ainsi partout, la pluie amollit le peu de résistance que possèdent ces murs noircis et que le vent aide à faire tomber.

Rofidal reçoit le 23 X^{bre} sa convocation militaire, pour se rendre à Nantes sans délai, où tout de même il ne partira que le 25 X^{bre}, tout fait prévoir que je vais lui succéder aux renseignements comme sous-brigadier.

Déserteur

Le soldat Foubert du 1^{er} génie (ou d'infanterie) originaire de S^t-Pol, déserteur depuis onze mois, est saisi au gîte chez Madame Manichon 42 ans au 6 de la rue des Gobelins, le temps que met M^r Collin, de la spéciale (156 rue Gambetta) à venir chercher du renfort au Commissariat est mis à profit par ce soldat, soit disant télégraphiste signalé comme suspect par un général, il se sauve à bicyclette devant le refus de séjour que ne peux et ne veux plus lui accorder, son hôtesse qui apprend, en un instant et tardivement, de sa bouche même qu'il est déserteur. Lorsque nous arrivons, la place est net, le petit Robert, fils de Mad^e Manichon nous reçoit, sa mère est partie là bas au coin, dit-il, tout près, c'est chez Cotty le tenancier gérant de la succursale Censier, elle est là cette dame contant sa mésaventure et sa surprise à Madame Cotty. L'inspecteur Collin l'arrête, pleurs ! etc. etc., arrêt au Commissariat, étonnement général, le téléphone marche dure de la place à la Sureté, Central, etc. Nous allons perquisitionner, nous rapportons quantité de photos, ses effets militaires, (une seconde collection) une pile de mandats cartes, lettres, etc. Une table bien dressée semblait attendre encore le déserteur qui de sa mère attendrie touchait 35^f par semaine. Il s'apprêtait à photographier au magnésium l'intérieur assez propre et de cette dame qui hélas a vu s'échapper et s'effondrer un monsieur un doux rêve que lui avait imposés les 23 ans de ce paresseux militaire trompeur originaire d'une excellente famille du Nord. Je fouille dès 6^h1/2 les hôtels-restaurants à 7^h1/2 encore rien, à 8 h. des gendarmes que je questionne à la coquille S^t Jacques m'apprennent qu'il s'est rendu en la gendarmerie en disant « Me V'là j'suis déserteur ! » Et c'est ainsi que 25 francs ont été perdus ce soir là. Et le déserteur Foubert aura la gloriole de dire qu'il s'est rendu, une bonne note !

25 X^{bre} 1915

Noël ! Le deuxième de la guerre. Départ de Rofidal à 11^h du matin.

A propos, ça y est, au tableau de service je suis porté « Faisant fonctions de Sous-brigadier » mes collègues me témoignent encore plus de déférence.

6^h 1/2 matin

11 prisonniers Boches passent encadrés rue d'Alsace Lorraine.

7 autres se sont évadés du camp de la Voie Romaine.

14^h

Ça tombe, Port sec, aviation, ferme Pierquin, c'est la réponse de la veille de Noël, le téléphone aérien des artilleurs français avait dès la veille à 11 heures annoncé le réveillon aux Boches. Cette correspondance fréquente ne cesse qu'à la nuit. Vers 4 heures.

J'apprends que des parties de rues et boulevards situés au-delà du boulevard S^t Marceaux ont été évacués militairement pour 48 heures seulement le 20 novembre 1914 et nous voici en 1915 à Noël passé. Ces 48 heures sont bien longues aux évacués qui en causent longuement dans leurs lettres relatant le pillage de leur maison dont presque tout le mobilier est aux tranchées. C'est ainsi que la population laborieuse des faubourgs voit son berloquin servir à l'aménagement des poilus en campagne, double sacrifice que beaucoup d'entr'eux acceptent encore bien résignés en songeant aux leurs.

27 X^{bre} 1915

Jolie journée, très agitée, dès 9^h45 le bombardement est en route.

Bilan de la matinée 120 bombes, 11 blessés, 3 tués, 1 incendie, et ce ne doit pas être tout.

A midi, arrêt. Mais à une heure un carillon, un vrai carillon français se fait entendre, les pièces de tous calibres se mettent à cracher, le monde rigole faut voir !

Le deuxième arrondissement a encore été à l'honneur, 120 bombes dont 60 au terrain des Coutures, le reste 60 (est c'est plus certainement) sont tombés la première rue Heidsieck, crevant la canalisation et blessant M^f Lecompte 50 ans 17 rue Grandval. Quand j'arrive devant le 25 de la rue Berru, il est prêt à être conduit à l'hôpital par les soins de la Croix-Rouge, son pain de soldat marque l'endroit de l'atteinte par éclat, le sang forme une longue trainée, mais de nouveaux obus arrivent nous rappelant à une saine prudence, ils sifflent heureusement pour nous prévenir, dès leurs chutes une pluie de fer s'abat partout, morte heureusement, ma bicyclette reste bravement dehors appuyée au trottoir, au désespoir du soldat du 1^e d'artillerie lourde qui venant d'aider à hisser le blessé a les mains rouges de sang.

Il se gare avec deux gosses et un homme d'âge dans un couloir, j'en suis aussi et rentre le dernier, tandis qu'en face au n°30 deux femmes (dont l'une la fillette était venue nous prévenir) énervées sans doute s'interpellent avec vivacité et sans arrêt tout en pleurant, d'où je suis je les fais taire pour entendre les obus venir, quelques uns encore s'abattent, enfin je sors, mais pas crâne, ni rassuré, j'arrive à bicyclette au Cruchon d'or, des débris de toutes sortes gisent partout, je vois personne, si ce n'est deux bicyclettes devant le café 61 de la rue de Cernay.

Poitt ! Poitt ! Poitt ! me fait-on ! ce sont M.M. Debacker et Deplanche qui m'appellent de ce café où un major soigne la jambe gauche du blessé Varoquier, sa femme est encore au logis, disent ses messieurs et comme la vue d'un agent rassure toujours, nous pénétrons donc au 68 de la rue de Cernay où dans la buanderie une bombe est tombée faisant des dégâts énormes dans ce pâté de maisons. Nous arrivons tous trois au 1^{er} ou là je vois ce désastre. Dans une cuisine nous trouvons le dos tourné à la fenêtre veuve de ses vitres la femme Varoquier les yeux dilatés, dans le vague, elle répond posément à nos hâtives questions, j'éclaire l'escalier, et ces M.M. la soutenant, la descendons docile comme un enfant. En lui cachant son mari blessé elle pénètre au café 61, nous la déposons dans une pièce sombre du fond. Mais venu pour avoir l'état civil du petit Gendron, tué, atteint à la tête par éclat de l'obus du bd Carteret et Lenoir (la femme du Cruchon avait retrouvé la cervelle en balayant nous a-t-elle dit au bureau). Je suis forcé de partir sans ce renseignement que M^f Domon brigadier me disait-on avait pris. Je pars vers le bureau, passant devant l'immeuble Lenoir je vois un énorme trou à sa toiture et la maison de face ses portes et fenêtres sautées, le sol est jonché de débris. Cette vision me fige : j'arrête et veux me garer en vue de la venue possible d'un obus, mais tout est ouvert, rien ne peut m'abriter, je cours bécane en main et à l'angle des rues Berru et Carteret je monte en machine et je file dare-dare vers le bureau. J'en ai assez, M. Moreau m'attend, il téléphone au son des bombes la situation qui existe et que trop impatientement le Central réclame, c'est si commode le téléphone. Un nouvel ordre, c'est pour les écoles du rond point de Bétheny, vite il faut savoir au Central les dates des vacances qui se sont ouvertes le 22 au soir pour se terminer le 3 janvier 1916 au matin. Je trouve la maîtresse rangeant ses classes aidée par 5 élèves. En temps ordinaire (les temps actuels) les classes contiennent 256 élèves. Retour au bureau. Dès 2 heures le cycliste Noirel du Central vient chercher la relation du bombardement, décidément,

faut aller vite, il part avec une première page d'écriture pendant que nous en préparons d'autres avec le concours de tout le personnel qui rentre des renseignements, feuilles qu'il prendra tantôt après une première course rapidement faite.

Enfin une bombe proche abat un arbre devant le 115 du faubourg Cérés, il gît sur la chaussée, mais pas longtemps par ce temps de houille très chère.

Les rues bombardées sont les suivantes : Heidseick, Berru, Grandval, Beine Alsace-Lorraine, Belfort, Metz, Boucher-de-Perthes, Cernay, Strasbourg, les boulevards S^t Marceaux et Carteret, le faubourg Cérés et la place Nicolas Bergier.

L'incendie mis par une bombe à cet effet a été rapidement atteint chez M^f Prévost rue Bouchez-de-Perthes.

tués Les tués sont le petit Gendron, et Desbaus, le père du facteur Niclet est mort des suites de ses blessures le 27 X^{bre} à 5^h du soir en la salle Hourelle de l'Hôpital Civil.

On signalait le 28 au matin 3 disparus, Lebouvier, Nelle et Niclet retrouvés à l'hôtel-Dieu où ils avaient été transportés. Je me croise dans mes recherches avec le fils Miclet facteur, il est là dans la salle Hourelle bien désolé : Oh ! fait-il ! ... quand je lui apprends la mort de son père.

Je suis interpellé au passage par le blessé de la veille en la rue de Berru d'une ruade de cheval, il va mieux, il a bonne mine dans son lit M.

blessés Les blessés dont 3 soldats du poste Gerbault (à la relève) sont M. M. Lecomte 50 ans, Varoquier 45 ans, Fournier 62, Rieffel 48, Devise 54, Curiot 53, Lebouvier, Nelle, le petit Normand, Ettelin.

Mort d.s.d.s.b. Varoquier est décédé le 28 X^{bre} à 10 heures du soir en l'Hôpital civil.

blessée Une blessée en plus Madame Poul, b^d Carteret n^o1 le 27 X^{bre} éclat au-dessus du genou gauche.

28 X^{bre} 9^h55 Une belle salve salue les Boches, genre carillon du 27, mais pas aussi long.

Un carillon de 75. Toute cette nuit grosse canonnade lointaine à coups sourds.

Le maréchal des logis artificier préposé à la recherche des obus nous dit au bureau que les Boches doivent avoir des nouveaux canons, les rayures des ceintures d'obus ne sont plus les mêmes, dans le métal il y a aussi plus de poids, il nous explique que nous avons du recevoir ces jours-ci des 150 longs et courts.

30 X^{bre} Permission de 4 jours pour Paris, j'ai mon transport aller.

M^f Prudhomme envoie ses salutations de fin d'année à la Brigade de fer

Les Boches ont reçus une belle tripatouillée à Berry-au-Bac, la presse n'en cause pas encore, cela va être servi comme étrennes.

31 X^{bre} Repas de fin d'année chez Boucton, Moreau, Halary et l'écrivain passons une bonne soirée, 11 heures séparation.

1^{er} janv. 1916 A 4 heures départ pour Bezannes C.B.R. à Dormans permission 4 jours Paris. Les 1, 2, 3, et 5 se passent. Une journée de plus se passe, je rentre grippé.

Rien de saillant durant mes 5 jours d'absence, si ce n'est que le canon tonne toujours.

6, 7, 8 janv. Les 7 et 8 distribution de masques et lunettes à la population du 2^e contre les gaz asphyxiants.

9.10 janv. Le public en réclame comme si c'était une fête carnavalesque.

10 janv. 5h s. Devant le lycée de jeunes filles, une douzaine d'autos s'alignent, j'estime à cette vue peu ordinaire qu'il doit y avoir un Conseil supérieur militaire.

11-1-16 Madame Stripe née Maurois et à Nogent l'Abesse m'affirme que Gentil le Chantre n'est pas fusillé comme on l'avait dit. En septembre 1914 lors de la Marne, ils avaient en ce pays brûlé leurs différents dépôts de vivres et d'approvisionnement divers croyant à une fuite complète.

12-13 janv. 16 Rien de saillant, coups de canons habituels, gros et petits tout cela s'abat sur les Boches et vers Berru, Nogent, ferme Modelin, Witry. Il fait froid ce soir 6 heures, la lune brille.

14, 15 Janv.

Calme ! Calme ! le 15 nous distribuons des masques.

17 janv. 11^h1/2. quatre avions planent au-dessus du quartier, parmi eux, un boche, nous ne comprenons pas ce qui se passe.

1^h des grosses pièces françaises tirent sans relâche du côté de l'Aisne, Berry-au-Bac est probablement encore le centre d'une action. 1^h30, ça dure encore.

Ce matin je crois surprendre un voleur de bois, passant rue S^t Pierre-les-Dames 7, mais l'homme que j'interroge est nanti d'une lettre adressée à Cotty, je descends dans les caves voutées, il me semble être dans une crypte (probablement celle de l'ancienne église S^t-Pierre-les-Dames ou de l'abbaye du même nom).

18.19 janv. Toujours la même chose, nous sommes entourés de canons qui ne cessent de tirer, de loin ou de près, midi ou soir et la nuit.

(Jeudi 20 janv. de 1^h à 2^h) Beau soleil, j'en profite pour visiter le Petit Bétheny déserté et voir de là nos tranchées, on y travaille ferme. Je parcourt différentes rues de cette banlieue, que c'est donc triste de voir tous ces foyers désertés dont les portes et fenêtres ouvertes ou défoncées, pendent lamentablement ou gisent à terre.

Les palissades des jardins sont couchés, les bois de lits sont veufs de leur literie, les armoires ouvertes, les toits crevés, les murs ajourés laissent voir le mobilier bombardé délaissé pas un chat, pas un chien, pas une âme, un seul bruit, celui du vent. Quelques coups de fusils bruit bien timide auprès de celui des canons. Je vois au retour un habitant, M^r Foncier au 112 de l'avenue, lui et sa voisine habitent seuls ce lieu de désolation, je ne vois pas Halary, il déjeune. Je reviens pour rencontrer deux télégraphistes conduit militairement vers un but intéressé, tant mieux, qu'ils travaillent pour la victoire finale.

21, 22 janv. samedi Samedi 22 je reçois la visite de Clovis Langlet au Bureau du 2^e canton nous nous étions pas vus depuis la guerre.

Dimanche 23 janv. Le jour de la redingote, visite Robinet, déjeuner Moreau, retour au 2^{ème}, enquête quartier, j'arrête un soldat du 58^e qui m'appelle salaud ! Le soir dîner aux beignets, vin blanc, scène hypnotisme ! etc. etc. journée mémorable.

Lundi 24 J'ai mal au ventre, Moreau et Pommeron se tordent !

Mardi 25 Ça va ! ça va !

Mercredi 26 On dit qu'un dirigeable allemand a survolé nos lignes, feu puissant, vu dans le brouillard, temps propice aux excursions, ai entendu des boum ! vers minuit et vers 4 heures des coups de feu.

11^h 1/2 Nous apprenons la mort de M^r Prudhomme commissaire de police du 2^e arrondissement de Reims survenue à Pau (Basses-Pyrénées) ce jour 26 janvier 1916 à 7 heures du matin.

Ce décès nous peine, quoique l'on redoutait toujours une issue fatale. Une bonne pensée et plus à ce sympathique disparu.

7^h soir Donon nous raconte que lors de son service en gare de Reims un Belge décoré lui dit-on avait vu les Prussiens charger les cadavres et des blessés vivants sur des charrettes pour en emplir la Sambre rouge de sang, afin de passer et franchir ce fleuve en passant sur les leurs.

Jeudi 27-1-16 11^h un tir carillon, gros et petits canons tirent ce qui mieux mieux.

Les Boches répondent, des obus tombent sur le quartier Ruinart et autour.

De 1^h25 à 1h55 Violent et rapide bombardement boche de 10 minutes de 150. 60 obus sont tombés sur le quartier. Trois blessés dont l'un meurt gisent devant l'Informateur rue Cérés, Bouteilloux soutient Viellerivière qui me crie de prévenir son patron Ballon de Truchess. Plancke à la jambe atteinte, Vincent se meurt, son sang est répandu en une large flaque. Je cours R. d. Bétheny 55, la boulangère Quatresol a les doigts coupés, son commis Keller est blessé à la jambe, Desloy et le petit Jolly Paulin sont transportés à l'hôpital de même que les précédents. Aux caves Roederer 2 soldats blessés, 1 tué, 1 fou. Sans compter ce qu'il y a dans les autres arrondissements. Et cela au moment où je me trouvais dans le jardin pour une fois après le

Vend. 28-1-16

déjeuner. C'est réussi Ah ! M.M. Boches vous payerez ça sans aucun doute. Ah ! j'oublie encore que c'est l'anniversaire de M^r Guillaume, Directeur de la Deustchland-Kulturen.

12 autos sur Bétheny- Etat major. 8^h matin, retour 9 retour.

Samedi 29 1^h s. Un aéro boche à croix de fer survole le faubourg. Dès 1^h15 les tracteurs auto-Boches tirent tous les 5, 7, 8, 10 minutes, et il est 2^h20, et ça veut continuer.

Dimanche 30-1-16 Moreau déjeune avec nous, en famille, journée dominicale.

Lundi 31 11 h. après quelques courses, je suis obligé de m'aliter enflusionné.

Mardi 1^o Fév. Sur ma couche tremblante, j'entends de grosses pièces tirer toute l'après-midi, c'est Cernay qui est visé, les établissements Boches prennent quelque chose, du gros !

Mercredi 2 fév. C'est le tour des Boches cet après-midi, ils arrosent le Port-Sec tous les 5, 7, 9, 10 minutes.

Jeudi 3 fév. Visite d'aéros Français et Boches, tirs, beau temps. Je suis convalescent. Demain au bureau.

Vendredi 4 F 8h. visites généraux russes. 7^h10 sirène d'alarme d'un dirigeable français, on tirait dessus, il repasse samedi 6 h. sa mission étant accomplie. Il était temps les batteries Jacquart, S^t Marceaux tiraient dessus, les projecteurs le tenaient. Un malheur d'évité, celui du début suffit.

2 nouvelles J'apprends par l'abbé Grandjean Louis originaire de Bazeilles que cette ville est bien conservée, notamment la crypte-ossuaire a été l'objet de leurs soins, le musée également, une maison seule serait brulée. En égard à son hôtesse la Baronne de Montagnac de Sedan, le Kronprinz a accordé le rapatriement de 40 femmes de mobilisés, cela en 3 heures de temps. Ceci est une récompense et comme grâce qu'il incitait à ce que cette dame lui demandat.

5, 6, 7, 8, 9, 10 Février Toujours un peu de bombardement, soit à gauche, soit à droite, même état, l'on dit des Boches qu'ils ont des tranchées jusqu'à la frontière, on parle de Hirson.

La neige recouvre bien la terre ce jour 10 Février, le canon-ferraille boche tire encore, la neige apporte mieux encore cette sonorité ferrailleuse où l'on croirait voir une équipe déchargeant au loin un fort rail.

11 Février Midi Un maréchal des logis emportant 800⁺ serait parti côté Boche. Comment peut-on accomplir un acte pareil ? même avec de grands ressentiments !

Enquêtes vols, pillages, attentats à la pudeur, toute une lyre, comme si la guerre n'était pas suffisante ? que de tristesses !

12 Fév. 10h1/2 Un beau carillon de 75 vient de faire taire les pièces Boches qui depuis 9 h tiraient sans discontinuer.

13 fév. 9^h30 à 9^h45 Bombes incendiaires, ferme Demaison (3) écurie, magasin, basse-cour, 1 Courty R. Strasbourg. 80 Comm^t d'incendie éteint par voisins, 1 même rue 99 chez Salomon. 3 encore Gouvernail r. d. Cernay 132, Bazin r. Grandval 45, Costier R. d. Béthenyville s.n.

9^h Bombe Porte-Paris, les jeunes filles Malaisé du cafetier sont atteintes mortellement L'épicerie succursale pan coupé avenue d'Epernay, et route de Tinquieux, reçoit un obus blessant 7 personnes

Durant notre déjeuner avec Moreau, le grognement des chiens accompagnent le sifflement des obus.

14 Fév. Lundi, forte canonnade presque ininterrompue depuis ce matin 3^h30 vers Brimont, Berry-au-Bac. C'est un tonnerre continuel (8^h ça dure)

Midi à 2^h Bombardement, du gros, Mii-chat suit les bombes au sifflement. C'est nous les punis pour le bombardement matinal. Le C.B.R. le Café à Marius démoli. 132 obus.

15, 16, 17, 18 Fév. Toujours du gros canon français vers l'Aisne et Châlons, on prépare partout.

19 Fév.mat. Toute la nuit le gros canon a marché. Les tours des usines Roche, Holden, etc., continuent à passer, trainés par 12 et 14 chevaux, c'est pour là défense.

Dans sa gaine et porté par un officier entouré de sa garde d'honneur je salue le drapeau qui rentre seul des tranchées ainsi entouré, cela me produit un effet, les hommes surpris de ce

salut ne causent plus, compris l'officier ils rectifient la position devant le salut du Sous-brigadier de police allant à son bureau, il est huit heures sonnante et ... sur le pas de porte ...

20 Fév. Toute cette nuit le 75 a donné, Où ? nous ne savons. L'ordonnance d'un capitaine boche s'est rendue hier dans nos lignes, il était menacé du Conseil Boche.

21 Fév. C'est le jour aux aéros français et Boches, canonnades très vives, je vais avenue de la Suippe, les champs sont labourés d'obus, près le mur de garde meuble une batterie est là, les rondins soutiennent le gazon. Je vais voir Bourguignon, il n'est pas là. Je vois le comptoir Marius Pellier, une écumoire. De la rue de Bourgogne ou sont les débris le Marius je vois aussi le petit pavillon dans lequel est mort au lit à 10 h en compagnie de son amie le lieutenant cité la veille à l'ordre du jour et porteur de la croix de guerre, traversant les grosses tuiles rouges, cet obus pas encore bien défini est venu échouer dans le lit du rez-de-chaussée après les avoir tués au premier en plein rire.

22 Fév. 1916 Toute la nuit, gros canons, quoi aujourd'hui ? un dirigeable boche serait venu hier soir vers 9^h20 – où est-il allé ? Attendons les nouvelles. (apprenons qu'il est abattu à S^{te} Menehould).

23 Fév. Mes renseignements m'amènent au Chemin vert, je vois les caves Ruinart et pourtour bombardés, les cheminées d'usines aussi, ce sont de jolis observateurs qui restent debout quand même, à la butte du Chemin vert je vois la maison Marius brûlé et aussi la gueule tournée vers Cernay un bon 90 qui attend avec ses camarades le signal général, un espace est à découvert, un boyau est la route actuelle pour aller de là rue Coutier Marion. Je rencontre Ruinart de Brimont, caviste Suisse de S^t Remy et aussi des artilleurs voisins.

Les nouvelles sont bonnes, Zeppelin et 7 avions abattus, ça va ! ça va !

24 2-16 Deux autos camions vont chercher des prisonniers Boches à la Neuville.

25-2-16 Attaque générale de Verdun par 800 000 Boches, nous espérons que la chute d'un bois ou d'un village n'est pas capitale. Le sol est recouvert de neige, 8^h20 matin, on entend le canon ferrailleur boche. Il fait moins froid, quelles nouvelles ce jour ?

Le silence de la nuit est rompu par les obus boches sur nos tranchés, 40 fois je suis réveillé. Les nôtres observent et se taisent.

10h10 Tel un ronronnement les canons tonnent vers Moronvillier. C'est une puissante chorale d'airain et d'acier aux voix nombreuses. C'est un roulement de tambour sans fin. Les troupes en képi arrivent avec matériel de campagne. Les voyageurs civils de Reims ne partent pas en gare de Pargny. Tout mode de transport amène des troupes.

2^h Le roulement continu, c'est le ron-ron d'un énorme moteur. C'est vers Souain Perthes les Hurlus.

26-27-28
9^h soir Verdun ! Ah ce nom là est une nouvelle épopée, on est presque haletant, on attend la fin glorieuse de cette ruée. Le bruit court qu'une division Boche serait prise. Je viens au bureau, à la lueur les projecteurs en part de terre vers le ciel vu de Cérès, il semble être à Witry. 2 bombardement ce jour, ça va, le 2^e était dans les parages du commissariat-en tout 70 à 80 obus, une paille quoi.

29 Février 6^h s. Démonstration ! dit Braille ! Carillon de 75 sur tout le front de Reims. Roulement général.

1 Mars Carillon de 75 à 6^h-6^h30 terminé.

2 Mars 10^h45 Les obus Boches tombent, du pont tournant je vois les gosses s'enfuyant et s'abriter. Je m'abrite café B^d des Promenades. Un obus tombe dans le voisinage. Je tâte l'air et me demande en tendant l'oreille par où je vais pouvoir remonter, et ça tombe à Cérès aussi.

7h soir Le service se reprend ce soir au milieu de la canonnade qui éclaire de part et d'autre le ciel noir. C'est à avoir peur, nous quittons de prendre l'apéritif au milieu de ce bruit. Le soir donne encore plus de grandeur à ce spectacle tragique. Le canon ferrailleur boche n'est pas encore atteint par nos pièces. Et cela dure encore à 9^h1/2 du soir.

11h 45 3 mars

11^h45 Le carillon de 75 commence. Ah ! le joli carillon. Moreau me secoue la tête après m'avoir flanqué à la tête le képi de Pommeron (gestes d'amitiés genre Moreau).

4 Mars Rien de saillant, les canons se taisent ce jour.

5 Mars Dimanche, réveil au son du carillon de 75 exécuté à 7 heures. Beau soleil la journée se prépare bien, nous allons voir les aéros survoler notre quartier et la ville.

6 Mars Ce jour, l'affaire de l'U et de l'O. Barbier dit que ce n'est pas le q. de Quatherine. Monsch et Munsch seront désormais deux noms qui me rappelleront l'appel au Central de ce jour.

7-8 Mars Cette nuit combats à la grenade, fusils, canons 75 vers 9 heures, de 2 à 5 grenades fusils.

Les aéros Boches survolent dès le matin, ils se font bombarder, mais pas un dégringole

Ce soir à 5^h15 deux beaux biplans français survolent toutes les positions Boches avec une tranquillité absolue, les canons Boches ne les ont pas atteints de leurs nombreux coups.

9 Mars 10 h En haut de la côte Porte Paris, tel un théâtre, des frises de Boches sont échelonnées masquant à la hauteur de Nogent en face, le mouvement militaire de plus en plus vivant à la Haubette.

Rue Buirette au 56, chez l'abbé Pérot, la bombe d'aéro boche a non seulement fait disparaître le grenier et l'étage supérieur, mais aussi ceux des voisins disparus en partie, effondrés, les décombres gisent pêle-mêle devant l'immeuble de cette large artère déserte.

10 Mars De la neige, très épaisse, Verdun tient toujours ! ça va ! ca va !

11 mars samedi Le calme ! visite de Martincourt, nous déjeunons à l'Hôtel du conseil.

12.13 Mars Calme ! dans la nuit du 12 au 13 deux Zeppelins seraient venus survoler nuitamment Reims et ses environs. Rien ne se confirme ce jour de cette visite boche.

14.15.16 Rien de saillant, menus faits peu importants, c'est l'ordinaire

17 mars 1^h25 Les grues volent en V c'est le quatrième groupe, les soldats tirent dessus. Les Boches nous bombardent à nouveau, voilà le septième obus, il est 1^h50. Nous concluons que Verdun a du voir échouer encore une tentative. A ce moment cela fait 8, les éclats pleuvent devant le bureau, les 75 répondent - Il est 4 heures et nous en sommes au 80^{ème} obus boche tombé - Les blessés, maisons effondrées - La Croix-Rouge, les brancardiers volontaires ont de l'ouvrage les premiers ont le casque, est-ce fini cette fois le bombardement pour le quartier ? Non.

18 Mars De 5 h. à 6^h34 ça reprend, surtout sur les batteries.

19 Mars Les aéros survolent, calme, pas de bombardement.

Petite bataille aérienne, c'est palpitant, les mitrailleuses crachent.

20 Mars Bonetti, chancelier du conseil d'Italie nous apprend qu'il raccompagne le général Porro il y a une semaine venu pour visiter Reims et son front. Ce matin et tantôt encore 4 ballons saucisses Boches sont en observation vers Reims.

Visite du Prince de Serbie qu'accompagne le général Joffre.

21.22 Mars Rien de saillant, si ce n'est que je démissionne pour le 31 C^t 7^h soir.

23 mars 3^h ½ les autos passent. Le général Franchet d'Esperey inspecte, ça trotte.

24 mars Calme tout le long du jour. La presse nous apprend que les Russes attaquent sur 160 kilomètres, que la conférence des Alliés produira d'excellents effets, « J'y compte bien ! »

Quelques nouvelles : Nombreux trains boches déversant de la troupe à Bazancourt. Quatre déserteurs du 58^e sont passés aux Boches. Division Marocaine serait cantonnée à Pévy, Trigny, etc.

Action fuse sur les ailes du Mont Berru, Vitry. Les usines électriques amassent de l'énergie ?

...

Nuit 25 au 26 Minuit ! semblables à de gros bonbons, les grosses pièces de canons résonnent semblant appeler à un office funèbre, en effet ils sèment la mort aux moyens de gaz asphyxiants qu'ils contiennent et partent de la Pompelle, but ancien processionnel de la paroisse S^t Remi, ce ne sont plus le même temps.

Le 27 mars

Dès 8^h50, bombardement, toujours les mêmes endroits, rue de Strasbourg, Thionville, Gobelins, Grandval, C^xS^tMarc, B^d Carteret, une blessée V^e Lemel 72 ans, au loin des obus tombent un incendie éclate aux déchets. Les soldats abondent dans la ville. Il fait beau, pas d'aéros. A 10^h45 petit carillon. Nos gros pères donnent d'une minute à l'autre. Au Linguet 40 mitrailleuses attendent les Boches. Visite du Caporal mitrailleur Hobary Louis de Bazeilles (cultivateur).

Le 28 mars

Pluie, calme, pas d'obus ce matin, les troupes emplissent la ville.

Le 29 mars

Visite du Président de la République et de toutes les notabilités du grand conseil des nations. Une ? d'autos passe place de l'Esplanade revenant de Pommery sans doute.

30 mars

Chasse aux aéros Boches, il est 12^h34, ils se perdent dans les nuages qui répercutent le tac-tac des mitrailleuses. On nous promet une guerre de l'air, je le crois, ce sont des préludes. Rencontre Espick (Esprit).

31 mars

Ma dernière journée de police avant mon départ pour Paris, je vais faire mes adieux au Central, mon collègue Barbier est mon banquier et me facilite mon départ du lendemain. Les troupes nombreuses sillonnent la ville, les aéros survolent dans l'air ensoleillé. Le génie en kaki et casque de même teinte passe et repasse au moment des relèves. Il est 8 heures, de gros obus-torpilles tombent vers S^t Marceaux, les Boches repèrent nos casernements de fortune. Des compagnies entières de travailleurs pelle et pioche sur l'épaule se dirigent vers Laon-faubourg de la rue Henri IV où j'en rencontre une. L'écho en ce moment répercute le bruit fait par les obus-torpilles tombant sur les tranchées. Pas pressé ce jour au bureau, c'est l'ennui, le poêle ronronne, le soleil brille toujours, la température froide est ferme – Les aéros Boches veulent survoler, la canonnade les fait rentrer en leurs lignes. Il est 9^h34.

1^e avril 1916

Départ Paris. Entré à la Belle Jardinière (annexe 56 rue Didot XIV arr^t.) le 3 avril.

3 avril 1916

Fête nationale, revue des troupes Alliées.

14 juillet

13 août 1916

Voyage à Reims, il s'effectue encore avec arrêt à Dormans. Visa des laissez-passer à la prévoté. Embarquement C.B.R. Descente Pargny-les-Reims. Arrivée en voiture à Reims 3 h. le départ s'était effectué à 8h05. Est Paris à 7^h45. 5 avions Boches survolent la ville, des nuages bas dans lesquels ils sont cachés ils jettent des bombes incendiaires-incendies rue Belin, cour S^t Claire, des victimes, des carbonisés, à 8 heures l'hôpital civil bombardé flambe 2 heures devant flammes hautes pendant que les obus-torpilles abondent aux tranchées, soirée mémorable.

14 août Calme ! calme ! le soir grande pluie, on devait prendre des échantillons aux troupes boches pour leur opposer même qualité de troupes.

15 août 4 bombes matin, belle journée, après-midi en compagnie du sergent Halary, gardien du parc Bétheny, je visite les tranchées du secteur Petit Bétheny et les postes de mitrailleurs, retour à travers les brèches, les routes et rues sont diminuées de largeurs au moyen de fils de fer barbelés à électriser attendant à piquet fiché en terre, partout des créneaux, des murs percés, des couloirs d'évacuation, le Petit Bétheny est organisé comme il ne l'était pas lors de mon départ. A 9^h45 s. grand tam-tam, du lourd tombe aux Boches, leurs projecteurs fouillent, des fusées éclairantes par eux lancées ne laissent voir que le vide barbelée de la plaine, ils répondent par 4 ou 5 bombes, à 10^h30, silence général, l'on va se coucher, la représentation est terminée, les voisins quittent la cave et réintègrent leurs lits quittés précipitamment.

Visite au Commissariat ou je retrouve tous les anciens camarades et collègues hormis Moreau qui rentre de Paris jeudi. Je ne compte plus les nombreux vins blancs absorbés aussi en des rencontres de ville.

D'Épernay

Pommeron me remet copie de la proclamation Boche lancée par avions à Épernay le dimanche 15 avril 1916. *Français (parfaitement !)*

Vos aviateurs, au moyen de lancement de bombes ont tué un grand nombre de civils, hommes, femmes, enfants dans ces dernières semaines bien en arrière du front en Allemagne. Rien qu'à Karlsruhe le 22 juin 1916 on a compté 48 morts parmi lesquels 30 enfants innocents, Mülheim fut bombardé le 22 juin, Fribourg le 16 juillet, Kaudern, Holzon et Mappach le 17 juillet, Herlersheim près Fribourg et Mülheim le 22 juillet. Dans toutes ces attaques, on a eu à déplorer des victimes, tant en morts qu'en blessés, tout ces endroits n'ont pas la moindre

importance au point de vue militaire, comme chacun même n'ayant aucune notion militaire doit pouvoir s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur une carte.

Le commandant militaire allemand a tout d'abord hésité à croire que le gouvernement Français et le généralissime étaient capables de se rendre coupables d'un tel acte de barbarie qui n'a rien de commun avec la guerre, il avait pensé que vos aviateurs avaient pu se tromper dans l'exécution de leur mission.

Français, vos aviateurs ne se sont pas trompés, un hasard nous a permis de connaître la source de ces crimes. Nous savons aujourd'hui, sans qu'il puisse y avoir le moindre doute à cet égard qu'ils ont été commis sur l'ordre exprès de votre gouvernement. C'est votre président lui-même qui a suggéré ces ordres, et il n'a pas honte d'avoir prêté l'oreille à la basse instigation des Anglais.

Tout aussi bien que vous et nous, les Anglais savent que le peuple Français est las des sacrifices de sang que lui coûte cette guerre, c'est pourquoi il fallait chercher un moyen pour attirer de nouveau la colère et la haine contre l'Allemagne.

Y avait-il pour cela une meilleure manière que de faire bombarder vos villes paisibles par des escadres d'aviateurs allemands, Et bien, pour arriver à ce but les anglais ont conçu le plan diabolique de faire bombarder Karlsruhe et d'autres endroits paisibles loin du territoire des opérations militaires, le Président Poincaré aujourd'hui esclave de l'Angleterre, et qui tombera aussitôt que vos drapeaux auront été roulés, se fit l'instrument sans conscience de cette action. Voilà le bilan tel qu'il fut conçu et n'oubliez pas que c'est un plan anglais.

L'Allemagne fait la guerre aux armées françaises, elle ne la fait pas à la population civile, aux femmes et aux enfants, elle espère que ces explications suffiront pour empêcher de la part des escadres français de nouvelles attaques barbares de ce genre.

En cas de récidive l'Allemagne se verrait obligé de prendre des mesures semblables afin de se défendre.

Mais vous saurez alors Français que cet esclave de l'Angleterre, Monsieur Poincaré sera responsable du sang répandu par des victimes innocentes et que c'est la barbarie Anglaise qui nous aura obligés à apporter la destruction et le deuil dans vos villes loin en arrière du front.

(pas de signature)

Oh ! oh ! oh ! que voilà encore un monument Boche plein de perfidie, apprenez-le mes frères de France.

Halary

Le vigilant Halary m'a remis une prophétie durant mon séjour de l'après-midi du 15 août au Petit-Béthény, c'est dans son bureau que nous lisons ce qui suit :

ANTECHRIST

[Imposteur qui suiv. l'Apocalypse doit venir quelque temps avant la fin du monde pour remplir la terre de crimes d'impureté, et enfin être vaincu par le Christ lui-même (Larousse 44)]

Voici une prophétie d'un moine peu connu au 17^e siècle Le frère Joannès, écrite en l'an 1600. elle s'applique étonnamment à l'heure présente ; elle écrite dans le sens psalmodique.

1 On aura cru le reconnaître déjà plusieurs fois car tous les égorgés de l'agneau se ressemblent et tous les méchants se trouvent être les précurseurs du grand méchant.

2 Le véritable antéchrist sera un des grands monarques de son temps, un fils de Luther, il invoquera Dieu, et se donnera pour son envoyé.

3 Ce prince du mensonge jurera par la Bible, il se présentera comme le bras du très haut châtié les peuples corrompus.

- 4 Il n'aura qu'un bras mais ses armées innombrables qui prendront Devise « Dieu avec nous » sembleront des légions infernales.
- 5 Longtemps il agira par ruse et félonie et des espions parcourront la terre, il sera maître des secrets des Puissants.
- 6 Il aura des docteurs à sa solde qui prouveront sa mission céleste.
- 7 Une guerre lui fournira l'occasion de lever le masque, ce ne sera pas celle qu'il fera à un monarque français, mais une autre qu'on reconnaîtra bien à ce caractère qu'en deux semaines elle sera déjà universelle.
- 8 Elle mettra aux prises tous les peuples Chrétiens, tous les Musulmans, et même d'autres peuples très lointains. Les armées se formeront aux quatre coins du Monde.
- 9 Car les Anges ouvriront l'esprit des hommes, et la troisième semaine, ils comprendront que c'est l'Antéchrist et qu'ils deviendraient tous esclaves s'ils ne terrassaient pas ce Conquérant.
- 10 On reconnaîtra l'Antéchrist à plusieurs traits, il massacrera surtout les prêtres, les moines, les femmes, les enfants et les vieillards. Il ne fera aucun merci, il passera la torche à la main comme les Barbares, mais en invoquant le Christ.
- 11 Ses paroles d'imposture ressembleront à celles des Chrétiens, mais ses actes seront ceux de Néron, et de persécuteurs Romains, il y aura un aigle dans ses armes, et il y en aura un aussi dans celles de son acolyte mauvais monarque.
- 12 Mais celui-là est Chrétien, il mourra de la malédiction du Pape Benedictus qui sera élu au début du régime de l'Antéchrist.
- 13 On ne verra plus les moines confesser et absoudre les combattants, d'abord parce que la première fois les prêtres et les moines combattront avec les autres citoyens, ensuite parce que le Pape Benedictus ayant maudit l'Antéchrist, il sera proclamé que ceux qui le combattent se trouvent en état de grâce, et s'ils meurent vont au ciel tout droit comme les Martyrs.
- 14 la bulle qui proclamera ces choses aura un grand retentissement, elle ramènera les courages et elle fera mourir le monarque allié de l'Antéchrist.
- 15 Pour vaincre l'Antéchrist il faudra tuer plus d'hommes que Rome n'en a jamais contenu, il faudra l'effort de tous les royaumes, car le coq, le léopard, et l'aigle blanc ne viendraient pas à bout de l'aigle noir si les prières et les vœux de la gente humaine ne venaient pas les aider.
- 16 Jamais la gente humaine n'aura connu un tel péril parce que le triomphe de l'Antéchrist serait celui du démon en qui il est incarné.
- 17 Car il a été dit que vingt siècles après l'incarnation du Verbe, la bête s'incarnera à son tour et menacera la terre d'autant de maux que l'incarnation Divine y a apporté de grâces.
- 18 Vers l'an 2000 l'Antéchrist se manifestera, son armée dépassera en nombre tout ce que l'on peut imaginer, il y aura des chrétiens parmi ses cohortes, et y aura aussi des Musulmans et des soldats sauvages parmi les défenseurs de l'agneau.
- 19 Pour la première fois l'agneau sera tout rouge. Il n'y aura pas dans le monde chrétien un petit espace qui ne soit rouge et rouges seront le ciel, la terre, l'eau et même l'air, car le sang coulera au domaine des quatre éléments à la fois.
- 20 L'aigle noir se jettera sur le coq qui perdra beaucoup de plumes, mais frappera héroïquement de son ergot, il serait bientôt épuisé sans l'aide du léopard et des ses griffes.
- 21 L'aigle noir qui viendra du pays de Luther surprendra le coq d'un autre côté et envahira le pays des coqs jusqu'à la moitié.
- 22 L'aigle blanc qui viendra du septentrion surprendra l'aigle noir et l'autre aigle, et envahiront pays de l'Antéchrist complètement et d'un bout à l'autre.
- 23 L'aigle noir se verra forcé de lâcher le coq pour combattre l'aigle blanc, et le coq devra poursuivre l'aigle noir dans le pays de l'Antéchrist pour aider l'aigle blanc.
- 24 Les batailles livrées jusqu'alors ne seront que peu de choses auprès de celles qui auront lieu en pays Luthériens. Car les sept anges verseront en même temps le feu de leurs encensoirs

sur la terre impie (Image prise de l'apocalypse) ce qui veut dire que l'agneau ordonnera l'extermination de la race de l'Antéchrist.

25 Quand la bête se verra perdue, elle deviendra furieuse, il faudra que pendant des mois le bec de l'aigle blanc, les griffes du léopard et l'ergot du coq s'acharnent sur elle.

26 On passera les fleuves à gué sur les cadavres qui par endroits changeront le cours des eaux, on enterra plus que les premiers capitaines et les princes, car au carnage fait par les armes, se joindra l'amoncellement de ceux qui mourront de la faim ou de la peste.

27 L'Antéchrist demandera plusieurs fois la paix, mais les sept anges qui marchent en avant des trois animaux défenseurs de l'agneau ont dit que la victoire ne serait donnée qu'à la condition que l'Antéchrist soit écrasé comme la paille sur l'aire.

28 Exécuteur de la justice de l'agneau les trois animaux ne pourront pas s'arrêter de combattre tant que l'Antéchrist aura des soldats.

29 Ce qui rend l'arrêt de l'agneau si implacable, c'est que l'Antéchrist a prétendu être chrétien et agir en son nom et que s'il ne périsait pas, le fruit de la rédemption serait perdu et les portes de l'enfer prévaudraient contre ce sauveur.

30 On verra bien que ce n'est pas un combat humain qui se livrera aux lieux où l'Antéchrist forge ses armes, les trois animaux défenseurs de l'agneau extermineront la dernière armée de l'Antéchrist, mais il faudra un champ de bataille, un bûcher grand comme la plus grande des cités, car les cadavres auront changés la forme du lieu en le hérissant de chaînes de monticules.

31 L'Antéchrist perdra sa couronne et mourra dans la solitude et la démence, son Empire sera partagé en 22 Etats, mais n'aura plus de maison forte, ni d'armée, ni de vaisseaux.

32 L'aigle blanc par ordre de Michel (l'archange sans doute !) chassera le croissant d'Europe où il n'y aura plus que des chrétiens, il s'installera à Constantinople.

33 Alors commencera une ère de paix et de prospérité pour l'université, il n'y aura plus de guerre chaque nation étant gouvernée selon son cœur et vivant selon sa justice.

34 Heureux ceux qui échapperont aux périls de cette merveilleuse période, ils pourront en goûter le fruit, qui sera le règne de l'esprit et la satisfaction de l'Humanité qui ne pourrait s'opérer qu'après la défaite de l'Antéchrist.

Après tout ceci, je tire l'échelle et commentons cette troublante prophétie qui s'adapte à bien des points.

A. W.

Le 17 août 1916

Moleine a 17 ans. Le canon tonne par intermittence l'après-midi. Ce matin l'aéro vigilant se ballade durant une heure à faire des huit au-dessus du C.B.R et alentours. Moreau rentre de Paris. De la pluie. Encore 2 jours de congé et retour à Paris ! Je peux travailler à l'Intendance comme coupeur rue Martin Peller. Le brigadier François m'engage à être expert-militaire. Enfin nous allons passer au Conseil de famille toutes ces offres. 9 neuf bombes sifflent allant au 4^e Ar^t, durant notre repas du soir chez Boucton, Moreau et moi en C^{ie} de M. Delcroix entendons les coups de départ proche.

18 août

Temps frais. Encore 2 jours pleins de permission. Visite domiciliaire 197 avenue de Laon. Tout comme au Petit-Bétheny, dès le carrefour du Champ de Mars à place Luton, tous les espaces sont diminués de grandeur, il n'est pas une rue, un jardin, un champ, une route qui n'ait ses fils barbelés, enfin la ville est défendue, port sec, C.B.R. Pont de fer Huet, gendarmerie, prison, arsenal, chemin de fer Laon, Ardennes, Châlons tout en est rempli et aménagé pour la défense, créneaux par milliers, abris en ciment armé pour mitrailleuses, tout est là. Les voies de chemin de fer disparaissent sous l'herbe, quelques ouvriers de cave traversant comme nous cette voie Lemoine et Danton pour leur rentrée de 2 heures. Visite Peltier. A la maison mon piano a conservé tout son accord, je cherche un peu de musique. Un aéro surveille les effets du tir d'un 120 et d'autres pièces qui claquent. A l'arsenal détruit l'on

enterrer des pièces, des nombreux soldats s'y trouvent. Tout est désert bien pire encore qu'en mars 1916. Je regarde maison R. Bourguignon 58 Danton, un obus a éclaté devant. Rentrée sans encombre. Aucune pièce boche ne tire. Le temps s'automnise.

19 août 1916

Je prépare mon départ matinal du 20, 5^h 1/2. On prévoit que l'hiver se passera ainsi encore. Visa laissez-passer. Adieux au Bureau du 2^e arr^t. Beaucoup de troupes 75.214.220, 283,291, 301 inf^{ie}, de l'artillerie en masse etc, etc.

20 X^{bre} 1916

Je vais à Reims avec le laissez-passer n° souche 2487, ces sortes de papier deviennent des plus sérieux. Je quitte mon travail le samedi soir sept heures à la Belle jardinière, annexe rue Didot 56 XIV. Départ le dim. Matin 8^h03, voyage lent et long, fatigant, arrêt à Dormans, descente, visa de la Prévôté avant la montée en C.B.R (chemin de fer de la Banlieue Rémoise) visites et contrôle constant en cours de route, traversée du camp militaire établi de Dormans à Pargny et Bezannes qui est de plus en plus grand et où on y déploie une très grande activité. En wagon l'on retrouve toujours quelques connaissances, des visages amis. Trajet en voiture de Pargny à Reims, arrivé à 3^h30 au milieu de ma famille gardant toujours l'immeuble Amsler du 75 de la rue du faubourg Cérès.

Visite au Poste du 2^e arront, rasades journalières de bienvenue, le canon tonne toujours, la situation est la même. Le lundi de 2^h à minuit, tirs de destructions contre l'établissement de gaz asphyxiants, front d'Aisne et Champagne, les Boches répondant sur la ville par l'envoi d'obus, de 9^h à 12 h. du soir, dès cette heure tout rentre dans le silence, et mon lit est plus secoué par la détonation des deux 120 voisins tirant ensemble. Je rentre à Paris le 20 X^{bre} 1916, et la guerre continue. Tous les Rémois compte que juin 1917 en sera la fin pour pouvoir opérer une rentrée en ses foyers désertés. A.W.